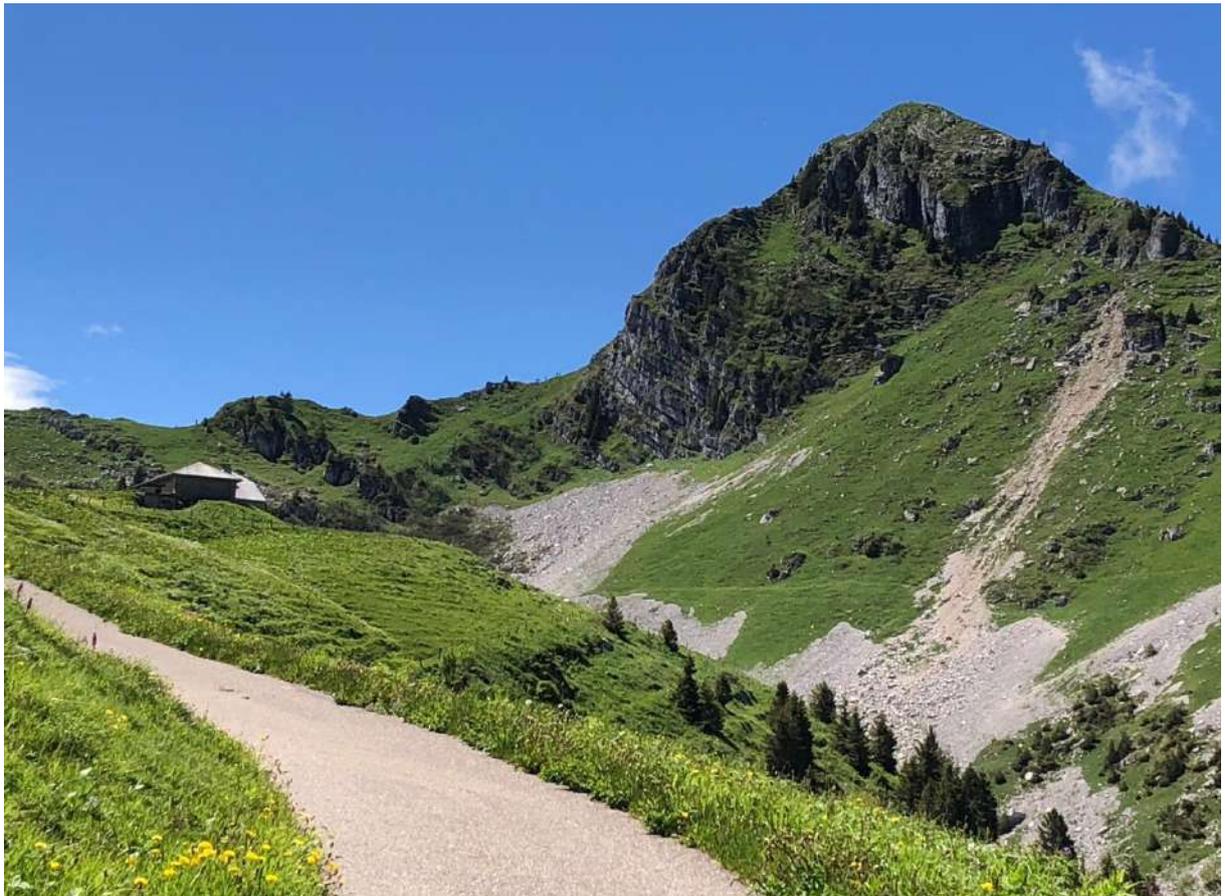


XIV

*Avenues anecdotiques, pittoresques
et historiques ;
vagabondages dans notre pays
et ailleurs*



Chalet de Tremetta et Teysachaux, photo Roland Berset, juin 2024

Jean-Marie Barras, 2024

Table des matières

<i>Détour en Normandie</i>	8
Les abbayes et le mémorial	8
Guillaume le Conquérant	8
<i>Bienfaits et méfaits du Régime radical de 1848-1856</i>	9
Le riche régime radical	9
Un syndic de Fribourg novateur	10
Précisions sur Yves Bonfils	10
<i>Les Gastlosen, leur conquête</i>	10
Raymond de Girard	11
<i>Bider, le pilote-héros ovationné !</i>	12
Oskar Bider (1891-1919)	13
Activités en 1913 et avril 1914	13
Chef-pilote et instructeur	14
<i>Quand Gérard Glasson disait la messe...</i>	14
Les soucis d'une maman en 1960	15
G. G. se souvient	15
Pas ou peu d'incidence sur l'avenir	15
<i>Yvetot : église moderne ronde, avec l'un des plus grands vitraux d'Europe !</i>	16
Max Ingrand	17
<i>Marsens, le Dr Pierre Voïta, médecin ukrainien et sa famille</i>	18
Arrêtons-nous à Denise Voïta	19
<i>Autodafé : brasier de livres considérés comme dangereux et dégénérés !</i>	19
<i>Mots patois</i>	20
<i>Le Dr René Lincio, Payerne</i>	21
<i>Arthur Loup, enseignant, commerçant, musicien, apiculteur...</i>	22
<i>Coghuf, Ernst Stocker, 1905-1976</i>	23
Hans Stocker, 1896-1983	23
<i>Ne pas oublier !</i>	24
<i>Un petit tour à la chasse de jadis dans la région de Grandvillard</i>	26
<i>« La table » de jadis, par Marie-Madeleine, grand-maman de Romain Borcard</i>	28
<i>Joël et famille en Écosse</i>	29
<i>L'indispensable chamois admiré, vénéré, jaloué...</i>	31
Le trophée de la chambre principale	31

Photos de Casimir Dupont.....	32
Le chamois, une nécessité alimentaire	32
La veste du chasseur	32
Le chamois au centre de la table	32
<i>Pierre-Nicolas Chenaux et son destin</i>	33
Fribourg et son gouvernement oligarchique.....	33
Réaction à la suite du mécontentement de la population.....	33
Défaite des opposants et assassinat de Chenaux.....	33
Saint Nicolas Chenaux, priez pour nous.....	34
<i>Présentation « La Gruyère illustrée »</i>	35
<i>À diverses reprises, les campagnes ont voulu reconquérir des droits... ..</i>	35
Nicolas Carrard	36
<i>René Conus le « Sage de Rue »</i>	36
<i>Le café au lait, « remède » considéré par une centenaire comme universel... ..</i>	38
<i>Nicolas Glasson</i>	39
<i>Un « Deché delé » d’Anne-Marie Yerly dans « La Gruyère ».....</i>	40
Lè tin l’an bin tsandji.....	40
Les temps ont bien changé.....	40
<i>Balade au Tessin</i>	41
<i>Il y a béton et béton... ..</i>	41
Le béton... aux oignons	41
Le béton armé, Joseph Chuard, 1870-1935	41
<i>« Faire maigre » le vendredi.....</i>	42
<i>Villarvolard, étrange destinée de l’ancienne église</i>	43
<i>Le « Guino » !.....</i>	44
<i>Le 25 août 1954, terrible accident militaire au rgt inf mont 7</i>	45
Un troisième décès	46
Les victimes entourées et respectées	46
Hommages mérités.....	46
Garder confiance	47
<i>Un musée de l’école primaire.....</i>	47
<i>Les bataillons scolaires</i>	48
L’enthousiasme du début.....	49
L’engouement s’estompe.....	49
Un exemple fribourgeois.....	49

<i>« Le Chevreuil » à Villarlod</i>	50
<i>Une photo originale !</i>	50
<i>Les Croisés Godefroy de Bouillon et Pierre l’Ermitte</i>	51
Godefroy de Bouillon (1058-1100)	51
Pierre L’Ermitte (1050?-1115)	52
<i>En Corrèze</i>	52
<i>Le chanoine Octave Oberson, 1889-1970</i>	53
Un dévouement exceptionnel	53
Le professeur	53
Musicien et montagnard	54
Chanoine et bourgeois d’honneur	54
<i>Spectacle à l’École secondaire des filles de Romont</i>	54
<i>Le pê di mo – Le poids des mots</i>	55
En patois	55
Traduction	55
<i>Rappel important ! Moments essentiels de notre histoire</i>	55
<i>Paroisse de Surpierre sans Forel et Cremin</i>	57
<i>Vieux chant patriotique ; deux versions</i>	59
<i>Les tsimperlets</i>	59
<i>Classe de l’École normale brevetée en 1951</i>	60
<i>Le repas de la couronne</i>	61
<i>Taupier</i>	63
<i>La Mémoire, drôle d’atout</i>	63
<i>Villargiroud et ses singularités</i>	64
La cabane forestière de Villargiroud	64
L’abbé Etienne Raboud	64
Le Magasin à la ferme, miel, chèvres	65
La Ferme des Pierres	65
Laiterie, décès tragique d’un laitier	65
<i>Gent</i>	66
<i>Edgar Sauvain</i>	66
L’idéal de Sauvain	67
Un journaliste est allé à Cormoret	67
En conclusion, une réflexion de H. Landry	68
<i>Jean-Pascal Delamuraz, 1936-1998 : homme d’État hors du commun</i>	69

Éloges de Patrice Borcard.....	69
Bref curriculum	69
<i>Excentriques, solitaires, en marge de la société</i>	70
<i>Fontaines et lessive</i>	71
Jadis dans mon village, souvenirs des années 30 à 50.....	71
Extrait de « La Gruyère » du 10 septembre 2005 (PB).....	72
<i>Les coûts en 1900</i>	72
<i>Alexis Peiry, 1905-1968, un écrivain et une personnalité exceptionnels</i>	72
Bref curriculum	72
Alexis commente son itinéraire.....	73
Opinion de Gérard Glasson	74
Suzi Pilet.....	74
<i>Localité du Cantal : Salers</i>	75
La vache du Cantal	75
<i>Jacques Fasel, Robin des Bolzes et sa famille</i>	77
Jacques : attaques et évasions	77
Extrait de « Générations »	78
<i>La dictée et ses variantes</i>	78
<i>Le peintre Jules Schmid, 1902-1968</i>	79
<i>C'était au temps de nos 70 ans de mariage, 10 septembre 1954</i>	79
<i>Alexis Godillot - 1816-1893 - , le Franc-Comtois qui a révolutionné nos chaussures</i>	80
<i>Votre santé et le yogourt</i>	81
Le matin, au réveil	81
À midi et le soir au moment du repas.....	81
L'après-midi à l'heure du goûter	81
Les saisons du yogourt	81
<i>Le haricot : plein de qualités !</i>	82
<i>Le Jeûne fédéral... et le « gâteau » aux pruneaux !</i>	82
<i>Crânes garnis ou dénudés</i>	84
Chevelus	84
Chauves	84
Opulente chevelure	84
Barbiers-perruquiers.....	84
Guide sommaire	85
<i>Arrêtons-nous à La Joux !</i>	86

Former une paroisse ; une église exceptionnelle	86
Quelques-uns des attraits de La Joux	88
<i>Roland Garros, sportif, aviateur et... premier prix de piano</i>	88
Le stade	88
<i>Ils sont revenus en Suisse</i>	89
Le bouquetin.....	89
Le castor	89
Le lynx	89
Le gypaète barbu	89
<i>Bilinguisme en question... en 1990</i>	90
<i>La gare de Fribourg en effervescence en 1915</i>	91
<i>Le Dr François Ody - 1896-1957 - et « le crabe »</i>	92
En préambule, une parenthèse !	93
Le talent du Dr Ody.....	93
Victime du crabe.....	94
<i>La cruche</i>	94
<i>Deux célèbres Émery originaires de Vuissens</i>	95
Une vue de Vuissens	95
Jules Émery, 1862-1953.....	95
Son fils, Georges Émery 1891-1963	96
Les passions de Georges Émery	96
<i>Cors et anniversaires</i>	96
<i>Délégation d'Avry à Vesdun, vernissage Estève</i>	97
<i>L'incroyable histoire de l'éducation</i>	98
<i>Francisco Franco, dictateur espagnol</i>	99
L'anticommunisme helvétique	100
Des volontaires suisses dans les Brigades antifranquistes	100
La SBS soutient financièrement le gouvernement nationaliste de Franco	101
<i>Ste Apolline, près de Villars-sur-Glâne</i>	101
<i>Marcel Hegelbach, curé excentrique , affable, sociable...</i>	103
De curé vieux-catholique, il est devenu prêtre catholique dynamique.....	103
Un indéniable charisme	103
Marcheur, alpiniste, collectionneur	103
<i>Le Conseil communal d'Avry entre 1974 et 1982 : bons souvenirs</i>	104
Concours des maisons fleuries	104

Informations diverses et fête nationale	104
Vesdun	105

Détour en Normandie

Notre petite-fille Alix Masson, étudiante à Paris, attire mon attention sur Caen, ville normande où elle est de passage. C'est une ville portuaire, chef-lieu du Calvados. En son centre se trouve le château de Caen, un bâtiment érigé vers 1060 par Guillaume le Conquérant. L'édifice se situe sur une colline flanquée des abbayes romanes de Saint-Étienne - Abbaye aux Hommes - et de Sainte-Trinité - Abbaye aux Dames - datant de la même époque.

Les abbayes et le mémorial

L'église Saint-Étienne de Caen a été construite à partir XI^e siècle. Bien que remaniée à l'époque gothique, elle est un exemple remarquable d'architecture romane normande. Guillaume y est inhumé dans le chœur. L'histoire de cette abbaye est aussi variée qu'intéressante :



Abbaye aux Hommes



Abbaye aux Dames

https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_Saint-Étienne_de_Caen

L'abbatiale Ste-Trinité ou Abbaye aux dames, classée aux monuments historiques, est actuellement siège du Conseil régional de Normandie. L'église abbatiale dédiée à la Sainte-Trinité et consacrée le 18 juin 1066 constitue un chef d'œuvre de l'art roman normand bien que remaniée au XIX^e siècle. En son chœur repose la reine Mathilde, épouse de Guillaume le Conquérant. Les chapiteaux de l'abside offrent une variété d'animaux fantastiques tirés d'un bestiaire médiéval.

Le mémorial de Caen est un musée consacré à la 2^e Guerre mondiale et à la bataille de Normandie, qui s'est déroulée en 1944.

Guillaume le Conquérant

Guillaume le Conquérant est né à Falaise (Calvados) en 1027 et décédé à Rouen en 1087. À la mort de son père en 1035, il devient duc de Normandie. Il n'a que huit ans. Il transformera la Normandie en un duché puissant. Guillaume est devenu en plus roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume 1^{er}, après sa victoire à la bataille d'Hastings en 1066. Celle-ci s'est déroulée au cours de la conquête normande de l'Angleterre, au nord-ouest de la ville d'Hastings, dans le Sussex de l'Est. Elle a opposé le duc de Normandie au dernier roi anglo-saxon. Guillaume a remporté une victoire décisive. Cette conquête a fait de lui l'un des plus puissants monarques de l'Europe occidentale.

Bienfaits et méfaits du Régime radical de 1848-1856

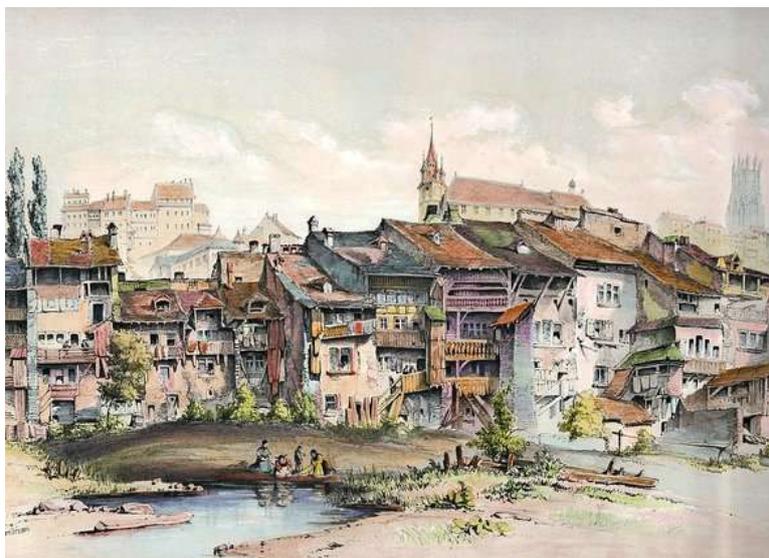
G.G., Gérard Glasson rédacteur en chef de « La Gruyère », s'en prend vertement à un article du « Message du collègue » de juin 1957. G.G. le radical manifeste son irritation tout spécialement au sujet du texte signé Yves Bonfils.

Extraits : « (...) cette publication témoigne d'une époustouflante ignorance des réalités. 1857 fut surtout l'année de la chute du régime radical et de la liquidation de l'École cantonale, fondée en 1848 après l'expulsion des Jésuites. Et nos bons cléricaux (du parti conservateur) ne veulent pas rater cette occasion de rallumer les anciennes discordes. Le scandale réside dans le pamphlet politico-historique qu'a signé un certain Yves Bonfils.

Essaie-t-il de comprendre ce que fut la transformation du fameux Collège des Jésuites en une École cantonale ? Tente-t-il de saisir ce qu'il y avait de positif dans ce bouleversement ? Il préfère s'étendre sur le soi-disant anticléricalisme des gouvernants radicaux. Ce pourfendeur des quarante-huitards est obligé de reconnaître que le programme de la défunte École cantonale, suspecte de laïcisme, comprenait des leçons obligatoires de religion. Et il avoue lui-même que des études qui - prétend-il - tendaient à éloigner la jeunesse de la culture classique, prévoyaient par semaine six heures de langue et de littérature latine, quatre heures de grec, cinq heures de français, rhétorique et poésie y compris. En fait-on autant, aujourd'hui ?

Le riche régime radical

Le régime 1848-57 fut de courte durée. À tout esprit averti et impartial, ses réalisations apparaissent comme gigantesques. Il fut l'authentique créateur de l'instruction populaire. Les législateurs radicaux donnèrent, en outre, à la république fribourgeoise sa structure moderne avec sept districts au lieu de treize. Ils posèrent les bases de son administration. Le régime radical accomplit une œuvre législative importante en donnant au canton des lois modernes sur la justice, l'instruction publique, la santé publique, les routes... Oublier tout cela pour ne se souvenir que de certains excès, trop fréquents à l'époque, ce n'est pas faire de l'histoire, mais... des histoires. »



Un syndic de Fribourg novateur

Son efficacité est - semble-t-il - perdue de vue par les conservateurs. Fils d'un potier venu du Laufonnais, le radical Jean-Augustin Cuony a été syndic de Fribourg de 1848 à 1857, années du Régime radical. Un syndic en avance sur son temps ! Cuony deviendra notaire dans la cité des Zaehringen. Notable influent, radical modéré, il préside aux destinées de Fribourg à une époque cruciale, troublée politiquement par les suites du conflit civil et par une grave crise économique. Il estime nécessaire la restauration de la ville.

Jean-Pierre Dorand « *Jean-Augustin Cuony. Un syndic de Fribourg à la charnière des temps, 1848-1857* » Archives de la ville de Fribourg 192 p.

Précisions sur Yves Bonfils

Il n'est pas « n'importe qui » ! Il est le fils de l'inspecteur scolaire de la Broye Louis Bonfils, décédé en 1929 à l'âge de 53 ans. Avec son épouse, l'inspecteur Bonfils avait élevé une nombreuse famille. Parmi ceux-ci, Yves, professeur apprécié, Dr ès lettres dès 1935 dont la thèse avait pour titre « Le premier livre des bourgeois de Fribourg, 1340-1415 ». Yves est décédé en 1988 âgé de 77 ans. Un autre fils de l'inspecteur, le « régent de Prez » Isidore Bonfils, était d'une précocité exceptionnelle. Âgé de 16 ans, en 1922, il obtenait son brevet d'instituteur à l'École Normale d'Hauterive ! Malgré sa petite taille, il jouissait auprès de ses camarades d'un prestige considérable. En 1971, il est décédé âgé de 65 ans.

Les Gastlosen, leur conquête

Le nom de Gastlosen a remplacé l'ancien « Chatalles » qui vient du latin « *castellosus* », « aux allures de château ». Ces dents ne sont donc pas aussi « inhospitalières » que l'indique leur nom allemand.

<https://www.sac-cas.ch/fr/les-alpes/des-chateaux-dissimules-31007/>

La fameuse chaîne de montagne qui fait frontière entre Berne et Fribourg, Vaud et Fribourg nous incite à évoquer les débuts de l'alpinisme dans cette envoûtante région de rocs et de précipices.

On ignore tout des premières ascensions dans la région de Charmey et de Bellegarde. On suppose que plusieurs sommets, d'accès réputés difficiles, ont été foulés probablement dès le début du XVIII^e siècle, même plus tôt, par d'intrépides braconniers. Divers noms des premiers alpinistes des « Gast » sont cités. La première ascension « officielle » connue a lieu en juin 1885. Raymond de Boccard (« La Liberté », 14 novembre 1923), alors député et conservateur du Musée artistique et historique Fribourg, fait l'ascension de la Gobettaz dans le groupe des « Pucelles ». Les frères Alexis et Rodolphe de Gottrau, sous la conduite du garde-chasse Simon Currat, de Grandvillard, la gravissent à la même époque. Selon le « Dictionnaire géographique de la Suisse », vers 1900, plusieurs sommets des Gastlosen sont « encore vierges », et dans les années 1914, toutes les pointes ont perdu « leur virginité »...

Raymond de Girard

La grande vogue des ascensions dans les « Inhospitalières » commence dans les années 1900. Raymond de Girard, professeur de géologie à l'Université de Fribourg, est l'un des principaux héros de cette période de l'alpinisme haute en couleur. Il a gravi la plupart des grands pics valaisans et bernois, mais son principal titre de gloire est l'exploration des Gastlosen.

Dans son livre « La conquête des Gastlosen », édité en 1921, Raymond de Girard raconte ses expériences. « Gravier les sommets des Gastlosen : de véritables expéditions ! On allait d'abord jusqu'à la Villette avec un char sur lequel était déposé tout un attirail. Au grand ébahissement des étrangers, toujours nombreux à Charmey en été, nous chargions sur un petit char les échelons, des fiches, 40 mètres de corde et nos longues perches destinées à former l'échelle une fois à pied-d'œuvre. »

Raymond de Girard était entouré de trois guides locaux, Oliver Rime de Charmey, Edouard Buchs et Albert Boschung de Jaun. Trois gaillards à la force herculéenne et qui n'ont pas froid aux yeux ! Rime est capable de se reprendre en plein rocher, pendu à un seul bras. Boschung n'est pas en reste alors qu'il a perdu une main ! En 1903, ils triomphent de la deuxième Pucelle, la Jumelle. L'année suivante, avec une échelle de 9 m à 16 échelons qu'ils ajustent sur place à la hache, ils s'attaquent à la troisième, la Pointe à l'Échelle ! Girard raconte : « Le soleil tapait dur sur les rochers blancs et le transport de l'échelle était pénible dans ce couloir étroit. » Le premier gradin franchi, il fallut hisser l'échelle plus haut. Nous montions l'un après l'autre en retenant l'échelle vacillante d'une main malgré les efforts que faisait Olivier Rime pour la maintenir. Ils n'étaient pas encordés ! Après de grandes difficultés, c'est la victoire, le sommet : « Rien, pas le moindre vertige ! Nous goûtons avec extase la sensation, nouvelle pour nous, que procure la conquête d'une cime vierge. »

Cf. notamment l'article de Marcel Perret, « La Liberté », 22 juin 1974



Les Gastlosen, Colette et Bernadette sur le chemin conduisant au Chalet du Soldat

Bider, le pilote-héros ovationné !



Oskar Bider en uniforme d'officier. Photographie réalisée vers 1918 © KEYSTONE/Photopress.



Au début du 20e siècle, le pilote bâlois Oskar Bider avait atterri à Neuchâtel, près de l'Eglise rouge, où une foule enthousiaste l'avait accueilli. PHOTO KEYSTONE



Oskar Bider photographié le 13 juillet 1914 à bord de son Blériot après avoir relié Berne à Milan en passant au-dessus des Alpes (archives). KEYSTONE/SAMMLUNG DETTWILER/ANONYMUS sda-ats

La première apparition d'un aéroplane dans le ciel suisse : un événement fabuleux ! Extrait d'un article du « Journal du Jura », rappelant en 1941 un événement du début du siècle :

« Du haut du ciel est tombé un sourd bourdonnement. Jamais, dans la vallée, personne n'avait entendu un bruit pareil. Jésus-Marie ! Tout là-haut, dans les airs, un frêle appareil planait. Il était tout blanc. Il volait, les ailes déployées. On aurait dit des ailes de libellule. Les gens de la vallée ont couru dans la rue, ont levé la tête et ont regardé, sidérés. De la maison d'école a bondi une nuée multicolore de garçons et de fillettes s'accrochant, se bousculant. Les fabriques ont déversé leur torrent d'ouvriers en salopettes bleues et les ménagères, délaissant leurs cuisines, leurs marmites, leur ménage se sont précipitées dehors. Alors tous se sont tenus cois. Ils se sont découverts, ont ouvert de grands yeux, ont levé les bras au ciel. Une sourde exclamation a jailli de leur poitrine : « Pour l'amour de Dieu. Un homme volant ! Ô miracle, ô miracle ! » Tout à coup, une voix claire d'enfant a éclaté comme un coup de feu sur cette foule :

- C'est Bider ! Alors, ce fut un ouragan. - C'est Bider, c'est Bider !

Les gens devenaient fous. Ils dansaient, riaient, criaient. Ils agitaient des draps, leurs tabliers, leurs casquettes. Et toujours, ils hurlaient : - C'est Bider, c'est Bider ! La machine avait disparu à l'horizon depuis longtemps. Mais ce cri retentissait toujours : - C'est Bider ! - Et tout à coup, du haut de la tour, dans une envolée prodigieuse, les cloches de l'église se sont mises à sonner, toutes ensemble, les six petites et les six grandes. De solides garçons, des enfants fluets, des jeunes hommes tiraient par douzaines sur la corde des cloches. Ils tiraient et criaient en mesure, hurlant à s'égosiller : - C'est Bider, c'est Bider ! »

Oskar Bider (1891-1919)

Originaire de Langenbruck, dans le demi-canton de Bâle-Campagne, il est le deuxième fils d'un marchand de tissus. Il ne suit pas la même carrière que son père, préférant s'orienter vers l'agriculture. Il s'instruit à l'École d'agriculture de Rütli et devient notamment « gaucho » - gardien de troupeaux - en Argentine. Il rentre en Europe en 1911. Et il apprend le décès malheureux du pilote Jorge Chávez Dartnell - aviateur français d'origine péruvienne - qui avait réussi à traverser le sud des Alpes entre la Suisse et l'Italie. Il décide alors de s'adonner à l'aviation. Oskar Bider n'a commencé à piloter que le 8 novembre 1912. Entré à l'école de pilotes de Louis Blériot, à Pau, dans le sud-ouest de la France, il a obtenu son brevet international de vol après un mois seulement.

Activités en 1913 et avril 1914

Le 24 janvier, il réussit déjà la première traversée des Pyrénées. Il accède ainsi du jour au lendemain à une renommée mondiale. En mars, il a assuré la première liaison postale par avion en Suisse, entre Bâle et Liestal. En juillet, il effectue la première grande traversée des Alpes, entre Berne et Milan via Domodossola. Au retour, il a relié Milan à Bâle, battant du même coup le record suisse d'altitude avec 3600 mètres. En décembre, à bord d'un nouveau monoplane Blériot, il effectue une liaison directe Paris-Berne. À cette occasion, il a battu le record suisse de distance en parcourant les 451 km en quatre heures et 21 minutes. En avril 1914, il a réalisé le premier survol des Alpes avec passagers. Il est partout vivement acclamé !

Chef-pilote et instructeur

En été 1914, lorsque la Première Guerre Mondiale a éclaté, la Suisse décide de se doter d'une aviation militaire. Oskar Bider a fait partie des huit premiers pilotes de cette unité. En 1915, il est promu chef-pilote de la toute jeune troupe d'aviation et il est instructeur durant le reste de la guerre.

Une fois le conflit terminé, Oskar Bider consacre tous ses efforts à la création d'une compagnie nationale de tourisme aérien. Un projet qui n'a jamais été réalisé. Le 7 juillet 1919, il se tue à Dübendorf (ZH) en effectuant un vol acrobatique. Après sa mort tragique, toute la Suisse a porté le deuil. Il a été enterré le 10 juillet 1919 à Langenbruck avec sa soeur Julie Hélène, actrice de cinéma muet. Elle s'est suicidée après avoir appris la mort de son frère. À Berne, existent un monument à la mémoire de l'inoubliable pilote ainsi qu'une rue avec son nom. On trouve aussi des « Oskar Bider-Strasse » à Dübendorf, à Liestal et à Langenbruck, et une « rue Oscar Bider » à Sion et aux Avanchets (Genève).

Quelques sources : <https://www.swissinfo.ch/fre/le-pionnier-de-l-aviation-oskar-bider-s-est-tue-il-y-a-100-ans/45068742> ; « Journal de Sierre » 25 janvier 1963, <https://www.oskar-bider-archiv.ch/>, « La Liberté » 8 juillet 1994, FAN - L'express 12 juillet 1988 ; « Journal du Jura » 1^{er} mai 1941

Quand Gérard Glasson disait la messe...



***Gérard Glasson,
longtemps plus tard...***

« La Gruyère » du 13 février 1960 nous présente un « Coup de crayon » de G.G. qui réveillera de lointains souvenirs chez les aînés... C'était au temps des messes quotidiennes...

Les soucis d'une maman en 1960

Une lectrice m'écrit une lettre digne de mention. Il s'agit d'une maman. Elle paraît quelque peu alarmée. Quelle est la cause de ses soucis ? « Mon fils - note-t-elle - a dix ans. C'est un garçonnet éveillé et robuste. Il n'est pas sot en classe. Mais, durant ses loisirs, il ne fréquente guère ses camarades. Il ne joue ni aux Indiens, ni aux gendarmes et aux voleurs. Il se réfugie à la maison. Et il s'amuse à dire la messe. Il peut passer une journée entière à bredouiller du latin de cuisine devant un autel de sa fabrication. Il s'affuble de vieux rideaux. Et il semble parfaitement heureux. Pensez-vous que ce soit-là le signe d'une vocation précoce ? Mon mari est commerçant. Il préférerait voir son Jeannot reprendre sa boutique plutôt que d'aller au séminaire... »

G. G. se souvient

Cette confession - est-ce le mot ? – n'a rien de tragique. Chère Madame, quels sont les gamins qui n'ont jamais joué au curé ? Je connais un grave monsieur, rédacteur d'un journal radical, qui, dans son enfance, adorait être évêque. Sa soutane violette était faite d'un tapis de table ceignant ses reins. Un paquet de macaroni vide et cabossé en son sommet remplaçait la mitre. La crosse était constituée par un antique « alpenstock », tiré du galetas paternel. La croix pectorale était taillée dans un bout de carton doré et accroché à une ficelle. L'anneau décoré de l'améthyste avait été trouvé dans un cornet-surprise à 20 centimes. Ainsi, paré de ses ornements, le prélat en herbe pontifiait. Son jeune frère était condamné à faire le bedeau. Ses sœurs étaient mobilisées tantôt comme enfants de chœur, tantôt comme paroissiennes. Et gare à celle qui ne marchait pas droit ! Un coquetier servait de calice. Une provision de bricelets rassis fournissait les hosties. Ah ! les belles cérémonies qui se déroulaient dans la chambre de ménage transformée en cathédrale. Les offices chantés étaient longs et harmonieux. On y entonnait les hymnes et les cantiques appris à l'école. Et l'on y ajoutait, à l'occasion, un air à la mode, comme « Ramona » ou « Ne rendez pas les hommes fous ». On faisait de solennelles processions dans l'appartement et même jusqu'au jardin.

Monseigneur veillait au bon ordre de cette liturgie infantine. Et il tenait son rôle avec le plus grand sérieux. Au besoin son « alpenstock » - pardon ! sa crosse - châtiât sur-le-champ les irrespectueux. Et le léger soufflet de la Confirmation pouvait se muer en une gifle sonore, dont le Saint-Esprit en personne eût frémi.

Pas ou peu d'incidence sur l'avenir

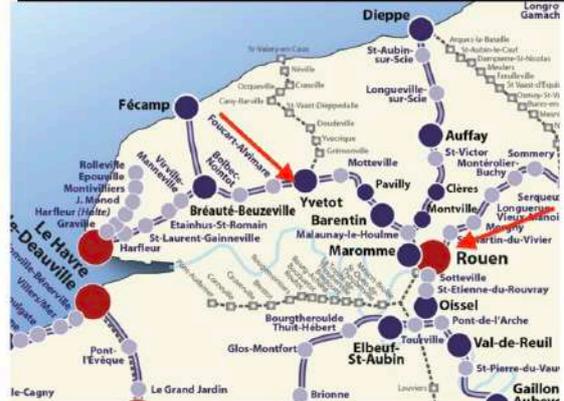
Croyez-vous, chère correspondante, que ces pompes épiscopales aient eu des suites décisives ? Hé ! non. Les gosses sont frappés par les fastes de l'Église. Avec leurs dons d'imitation, ils les revivent spontanément. Mais ce genre de divertissement ne les lie pas plus que d'autres à un destin inévitable. L'adolescence déjà leur fait découvrir de nouveaux plaisirs. Chaque être évolue avec son âge. Il y a beaucoup de curés manqués, Madame. Et il est, en revanche, des hommes et des femmes qui embrassent l'état ecclésiastique, alors que rien ne semblait les y prédisposer. Ce sont souvent les prêtres les plus authentiques et les meilleures religieuses. Inutile donc d'essayer de sonder les desseins secrets de la Providence. Quand le

petit Jeannot sera boutiquier, peut-être se souviendra-t-il, avec une douce nostalgie, du temps charmant où il disait la messe. Exactement comme le rédacteur radical !...

Yvetot : église moderne ronde, avec l'un des plus grands vitraux d'Europe !



Le 10 juin 1940, le 25^e Panzer-Regiment commandé par Rommel entre dans Yvetot. La ville est alors incendiée, en particulier tout le centre-ville et l'église Saint-Pierre. L'occupation dure 50 mois dans des conditions inconfortables, avec des centaines de maisons calcinées, plus de 1 000 sinistrés et 2 hectares de terrain anéantis. En juin 1944, des commandos parachutistes anglais y sont largués avec succès. Yvetot est libérée le 1^{er} septembre 1944 par les troupes anglo-canadiennes.



Yvetot est une petite ville normande de 12 000 habitants, proche de Rouen. Une découverte due à ma petite-fille Alix Masson !

Lors de l'offensive allemande de 1940, l'église Saint-Pierre d'Yvetot, qui datait du XVIII^e siècle, est gravement touchée par les bombardements. Les Allemands arrivent dans la ville le 10 juin et y mettent le feu. Des pans entiers de l'église restent debout, mais l'édifice, jugé dangereux, sera rasé. Dès la période d'Occupation, on pense à reconstruire la ville. Un projet complet est dressé pour l'église, avec presbytère, vicariat et salles d'œuvre. Parmi plusieurs propositions, c'est celle, audacieuse et originale, de l'architecte Yves Marchand qui sera choisie en 1949 : une nef circulaire de 40 mètres de diamètre et de 20 mètres de haut avec un campanile séparé, relié à l'église par un baptistère.

https://www.patrimoine-histoire.fr/P_Normandie/Yvetot/Yvetot-Saint-Pierre.htm

La première pierre est posée en septembre 1951. Pierre Chirol et Robert Flavigny, auteurs de deux projets non retenus, seront également architectes de cette construction difficile. Chirol, qui avait pris la direction des opérations, meurt en novembre 1953. Marchand et Flavigny se querellent. Ils se heurtent aussi à la coopérative de reconstruction des édifices religieux, à laquelle a adhéré la ville d'Yvetot en 1949. Fin 1954, le chantier s'arrête, faute d'ordres. Il ne reprendra qu'en septembre 1955 à la suite des interventions pressantes de l'archevêque de Rouen. L'église est enfin consacrée le 27 octobre 1956. Mais son aspect très moderne en choque plus d'un...

Max Ingrand

L'une des particularités de l'église Saint-Pierre est son immense verrière créée par le peintre verrier Max Ingrand (1908-1969). D'une surface de 1046 m², elle fait cheminer les apôtres et les saints et saintes du diocèse de Rouen, depuis la droite et la gauche, vers la baie centrale où s'impose une Crucifixion entourée d'un cœur d'anges bleus. Cette verrière est considérée comme l'une des plus grandes d'Europe. L'atmosphère que l'on ressent dans l'église est unique.

De la création de son propre atelier en 1931 à la fin de sa carrière, Max Ingrand réalise les vitraux de plus de deux cents édifices religieux en Europe, aux États-Unis, au Brésil. Il a le goût des couleurs fortes (rouge, bleu, vert) telles qu'il les trouve à la verrerie de Saint-Just, filiale de Saint-Gobain. Sa captivité en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale n'a pas été qu'une douloureuse parenthèse : il se lie d'amitié avec Ivan Peychès qui deviendra par la suite le directeur de la recherche de Saint-Gobain.

L'artiste fait partie des commissions de restauration et de création de vitraux dans les cathédrales de Rouen, Beauvais, Saint-Malo, Tours, etc. C'est aussi l'un des principaux collaborateurs des Monuments historiques. Le chantier d'Yvetot (1046 m²) lui sert de vitrine pour ses commandes aux États-Unis et au Canada.

Si vous souhaitez connaître l'importance de son œuvre :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Max_Ingrand

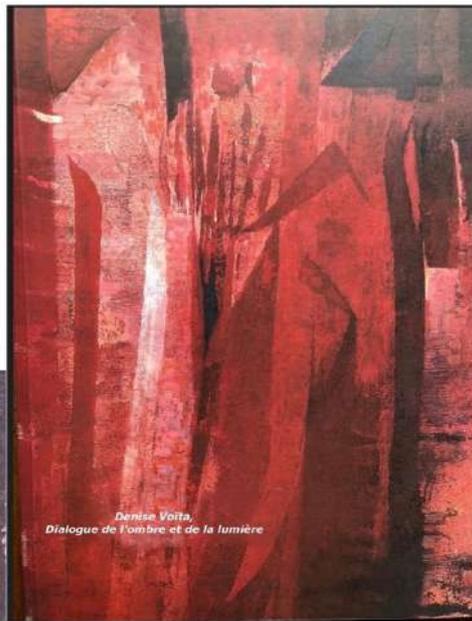
Marsens, le Dr Pierre Voïta, médecin ukrainien et sa famille

Le Dr Voïta, une célébrité en son temps ! Sa carrière s'est déroulée à l'hospice psychiatrique de Marsens de 1916 à 1954. Les conditions dans lesquelles il a dû pratiquer la médecine paraissent à peine croyables aujourd'hui. Sa longue carrière a été une lutte incessante contre des maladies encore mal connues et sans moyens véritablement efficaces de traitements. Une lutte aussi contre l'incompréhension, les préjugés, la terreur d'une population ignorante concernant ceux qu'on appelait des « fous ». On confondait bien souvent le malade mental avec un criminel, ou pour le moins avec un pécheur...

Un tableau semi-abstrait de Denise Voïta ;

une photo du Dr Pierre Voïta, médecin directeur de « l'asile » de Marsens ;

une vue de Marsens et de sa région en 1950



Ukrainien, né le 11 juin 1883, Pierre Voïta a rejoint la France après ses premières études, à cause des turbulences qui agitaient le pays. Il s'est inscrit à la célèbre Faculté de médecine de Montpellier où il a acquis son diplôme de médecin. Après un stage à Lausanne, il est arrivé à Marsens pour y remplacer le Dr Bonhomme, un Français qui devait partir pour le front. En Pierre Voïta, le praticien et l'homme de science étaient doublés par le gentleman. Toujours courtois et calme, il savait affronter les situations les plus difficiles. Son esprit de charité s'est avéré exemplaire. Reçu bourgeois de Marsens en 1917, le nom de Voïtachevsky a été « helvétisé » en Voïta en 1936.

Le docteur Voïta avait épousé Geneviève Dusseiller, fille d'un conseiller d'État genevois. Sa famille a compté cinq enfants, nés entre 1921 et 1931. Les voici, avec indication de leur profession : l'aîné, Maurice, ingénieur en France, Jacques, pharmacien à Cully, Denise, institutrice puis artiste peintre, Mady, épouse du garagiste Maurice Gremaud à Bulle, Manette, enseignante dans un lycée français à Sao Paulo au Brésil.

Arrêtons-nous à Denise Voïta

Née en 1928 et décédée en 2008, elle a grandi à Marsens. Elle s'est formée comme institutrice à l'École normale de Sainte-Croix à Bulle. Elle a entrepris ensuite des études d'art à l'École de Dessin et d'Arts appliqués de Lausanne. Elle s'est orientée vers une formation en atelier, auprès d'artistes tel que Pietro Sarto (<http://www.pietrosarto.ch/biocourte.html>). Elle a pratiqué de nombreuses techniques. Le dessin demeurait son activité préférée.

La reconnaissance de son talent est attestée par la critique d'art, de même que par les nombreuses distinctions qu'elle a reçues durant sa carrière. Abstrait et symbolique à la fois, son art emprunte ses images à la nature. Émerveillée par l'harmonieuse architecture de l'univers, elle raconte, dans un lyrisme baroque, l'émergence des formes à partir du chaos originel, la course des planètes et des nuages, l'ondoiement de la vague et de la flamme, la structure des cristaux et des coquillages. Elle signifie l'ambivalence fondamentale des choses par l'approche des contraires : le ciel et la terre, l'eau et le feu, l'ombre et la lumière, l'opacité et la transparence, la vie et la mort.

Quelques références : « La Liberté », 27 novembre 1976 ; 22 novembre 1976 ; 15 octobre 1974 ; « La Gruyère », 23 novembre 1976 ; 28 novembre 1976 ; 10 février 1996 et autres sites contenant le nom de Voïta

Autodafé : brasier de livres considérés comme dangereux et dégénérés !

Au Moyen Âge, l'« auto da fe » désignait une séance solennelle de l'Inquisition, au cours de laquelle les personnes accusées d'hérésie devaient faire la preuve de leur bonne foi. À défaut, elles étaient livrées au bras séculier - non religieux - et brûlées. L'expression désigne aujourd'hui la mise au bûcher de livres interdits par l'autorité civile ou religieuse.

Les nazis ont ainsi manifesté en 1933 leur haine de la démocratie par un spectaculaire autodafé des œuvres qu'ils qualifiaient de « dégénérées ». Le 10 mai 1933, le mouvement atteint en effet son point culminant, au cours d'une cérémonie savamment mise en scène devant l'opéra de Berlin et dans 21 autres villes allemandes : des dizaines de milliers de livres sont publiquement jetés au bûcher par des étudiants, des enseignants et des membres des instances du parti nazi. Ils constituent les autodafés allemands de 1933.



Autodafé, Opernplatz à [Berlin](#), le 10 mai 1933. 

Mots patois

Si le patois a perdu de sa vitalité, il a perduré avec plus de vivacité dans le monde paysan et laitier, qui était longtemps la base de l'économie fribourgeoise. Les mots patois sont encore très présents dans ce domaine.

D'après Anne Philipona, Dr en histoire, spécialiste notamment des produits laitiers, le mot patois le plus poétique, c'est celui qui désigne la crème, la « *hyà* », la fleur, celle qui s'épanouit lorsqu'on laisse le lait reposer, qui affleure à la surface et que l'on peut prélever doucement, sans trop bouger le lait, au risque de le mélanger à nouveau. Cette crème au goût particulier, qui évoque les prairies fleuries quand elle est dégustée à l'alpage, est un symbole pour toute la région : la crème double, généreuse et onctueuse, servie à la Bénichon, nappant alors les meringues et se mariant avec leur croquant.

Le fromage se dit le « *fre* », c'est-à-dire le fruit. Il prend ici tout son sens : le fruit du labeur, le fruit de la terre, soigné par le « *fretchi* », le fruitier, l'ancien nom du fromager, gardien d'un savoir-faire précieux puisqu'il sait transformer le lait en fromage.

Les instruments du chalet ont aussi gardé toute leur saveur en patois. Le « *dyètsè* » (petit baquet en bois) est toujours utilisé de nos jours lorsqu'on sert la crème double. Les plus larges servaient au repas des armaillis, fait de « *lathi trintchi* » (lait caillé) et de « *chèré* » (sérac), que l'on puisait à même le récipient avec la « *kuyi dè bou* » (cuillère en bois). Le lait reposait la nuit dans le « *dyètso* », un baquet plus large. Le matin, on utilisait la « *potse perhya* », la poche percée, pour prélever la crème. Les vachers se servaient d'un « *brotsè* », un seau à traire et les « *bouébo* » récoltaient le lait dans une « *mithra* », un seau plus grand, aussi en bois, qui pouvait contenir deux ou trois « *brotsè* » et qui était utilisée pour transporter le lait jusqu'à la « *tsoudère* », la chaudière à fromage.

Pour les mots les plus connus, il y a encore le « *loyi* », que portent les armaillis avec leur bredzon. Le « *loyi* » est une poche à sel destinée aux vaches. Elle est brodée d'un motif au goût du propriétaire et a deux « *kornèta* », godets taillés dans une corne de vache, contenant de la graisse à traire ou du sérac. Et aussi « *l'oji* », l'oiseau qui sert à porter les fromages, et dont le nom est rempli de mystère.



Armailli portant « L'oji » l'oiseau ; le « loyi », poche à sel avec deux cornettes

Le Dr René Lincio, Payerne

Voici ce que j'ai écrit dans mon livre sur Onnens à propos de 1939, année de la mobilisation générale. Mon père, régent du village, né en 1891, n'est pas mobilisé. Il a fait néanmoins une très brève apparition dans le corps de la garde locale d'Onnens, où étaient incorporés des dispensés du service et des jeunes gens. Les masques à gaz soulevaient la profonde méfiance de mon papa. Dès qu'il fut question de les distribuer à la garde locale, il s'en est allé à Payerne à vélo voir le Dr Lincio. Compréhensif et compatissant, le brave médecin lui a accordé une dispense...



Qui était le Dr Lincio ? Un médecin de campagne traditionnel, formé notamment à l'Université de Lausanne. Il a pratiqué son art à Payerne de 1927 à 1968. Il a vécu sa courte retraite à Épalinges, avec sa sœur Corinne qui fut sa fidèle collaboratrice. Il est décédé en 1969, âgé de 73 ans. Au cours de sa longue carrière, le Dr Lincio a participé activement à la vie et au développement de l'ancienne infirmerie, devenue par la suite l'hôpital de Payerne construit dès 1969. Homme de cœur, il avait rendu de grands services à la paroisse catholique, en s'occupant durant près de trente cinq ans de la santé des enfants de son école.

Dans les environs du bourg de Varzo, sur la route en direction de San Domenico/Alpe Veglia, se trouve le hameau de « Lincio », qui pourrait laisser à penser selon toute vraisemblance que la famille a tiré son nom de ce lieu-dit, attesté déjà depuis le début du XIV^e siècle.

Arthur Loup, enseignant, commerçant, musicien, apiculteur...



Arthur Loup, un personnage polyvalent ! Il est décédé à La Tour-de-Trême à l'âge de 67 ans. Originaire de Bussy (Broye), il est né à Lessoc où son père était instituteur. Il était le frère de l'écrivain Robert Loup. Attiré par l'enseignement, il est sorti breveté de l'École normale d'Hauterive en 1909. Jeune régent, il s'est signalé d'emblée par son intelligence et son autorité naturelle. Après un stage d'un an à l'Institut agricole de Pérolles - institution qui a précédé Grangeneuve -, il a souhaité entrer à l'Université.

Mais la nécessité financière, en 1910, l'a obligé à enseigner à l'école primaire de Prez-vers-Noréaz. Il a conservé ce poste jusqu'en 1918. C'est à Prez qu'il a épousé Joséphine Guisolan, de Noréaz, village où elle est née le 12 janvier 1894. À son mariage avec « le régent de Prez », elle avait 20 ans. Elle a donné le jour à 14 enfants dont deux sont morts en bas âge.

Excellent pédagogue, une nomination a promu Arthur Loup maître régional à Courtion. Dans ce village, son activité s'est avérée rayonnante. Musicien doué, il était non seulement organiste et directeur de chant, il a en plus fondé la fanfare. Sa santé laissant à désirer, en 1935, il a dû quitter son poste. Ayant à sa charge une famille nombreuse, il devait trouver un complément de revenu.

Secondé par une femme et des enfants coopératifs, il a exploité une boulangerie-épicerie à La Tour-de-Trême. Son arrivée dans ce gros bourg lui a permis de rendre de précieux services à la population et surtout aux sociétés musicales. Pendant sept ans, il a dirigé la fanfare et il a secondé le maître de chapelle. Il a conservé une prédilection marquée pour l'apiculture. Il est devenu secrétaire, puis président de la Société d'apiculture de la Gruyère. Le Conseil d'État l'a nommé inspecteur des ruchers. Ses conférences avaient pour but la propagation des meilleures méthodes d'élevage. Il était souvent désigné comme expert et comme juré. Il a

créé la Centrale romande d'achat des miels. De nombreux apiculteurs avaient recours à sa science.

Patriote fervent, il a servi le pays dans l'infanterie. Il a quitté l'armée avec le grade de premier-lieutenant. Ses camarades de la compagnie II/16 se souviennent de ce chef exigeant, mais humain. Pendant toute son existence, Arthur Loup a eu une haute conception du devoir.

D'après « La Gruyère » du 28 mai 1957

Coghuf, Ernst Stocker, 1905-1976

Coghuf, né le 28 octobre 1905 à Bâle et mort le 13 février 1976 à Muriaux, de son vrai nom *Ernst Stocker*, est un peintre et sculpteur qui a également réalisé des tapisseries et des vitraux.



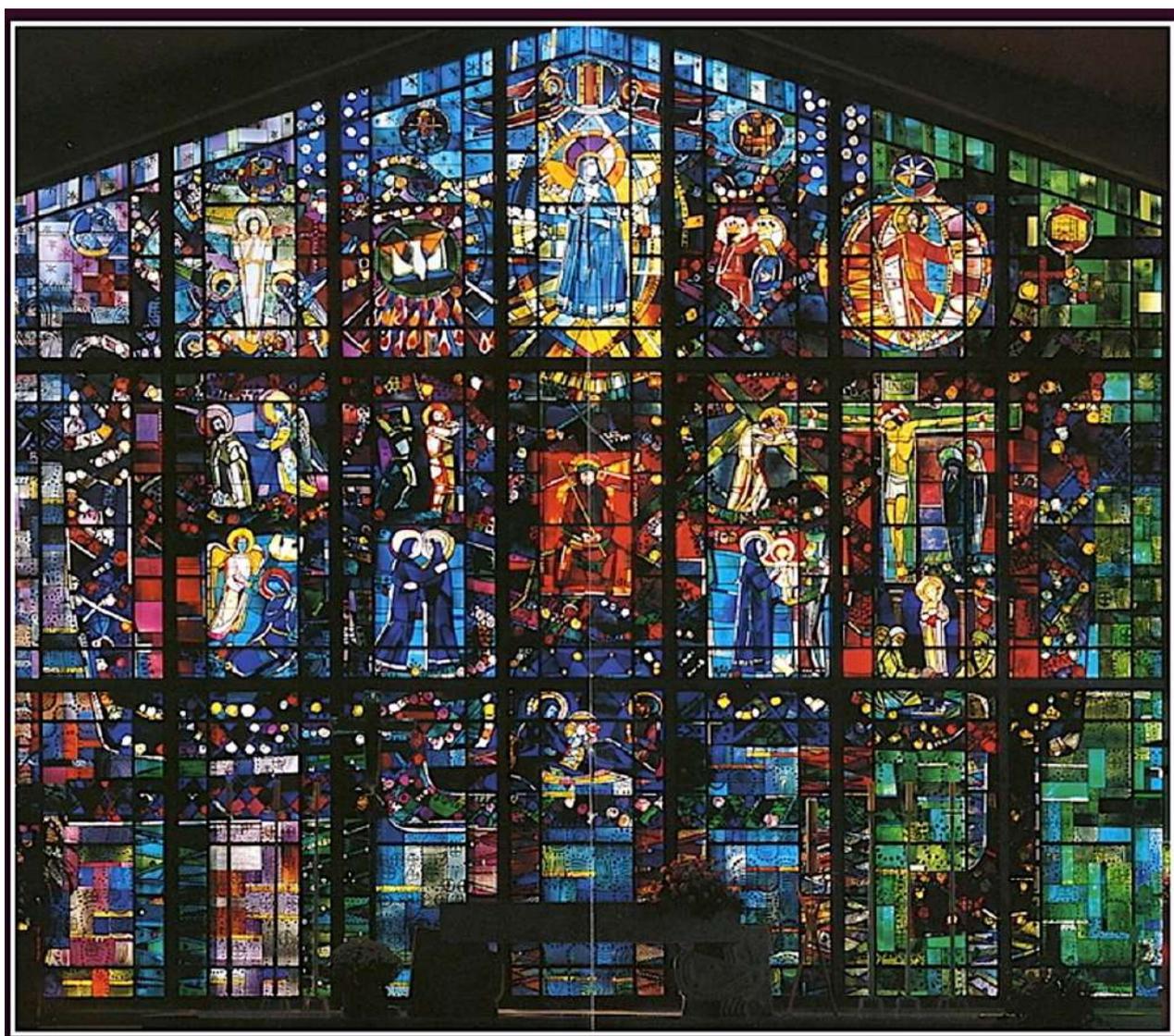
De 1925 à 1927, il vit à Paris avec son frère, et y travaille comme serrurier. Sous le pseudonyme de *Coghuf*, qu'il adopte dès 1927 pour se différencier de son frère, il se consacre ensuite entièrement à la peinture. Il retourne à Paris en 1931-1932 pour y suivre des cours à l'Académie de la Grande Chaumière. En 1935, il s'installe aux Franches-Montagnes, à Muriaux.

À partir de 1927, il réalise plusieurs peintures murales sur des bâtiments publics. Dès 1957, il est l'auteur de plusieurs vitraux, de tapisseries et d'émaux. Ses vitraux demeurent célèbres : notamment à l'église réformée de Moutier (1961), à l'aula de l'université de Saint-Gall (1963), à l'église Saint-Valbert de Soubey (1962), à l'église catholique de Peseux (1970), à la chapelle Sainte-Anne de Mettembert (1969-1970), à l'église de Lajoux (1971), à l'église Saint-François d'Assise de Mulhouse (1974), ainsi qu'une partie des vitraux du corps central du bâtiment des Bastions de l'université de Genève. En 1939, il épouse Hedwige Rudin avec qui il a dix enfants. Il a évolué, de l'expressionnisme jusqu'à l'abstraction.

Vitrail de Coghuf à l'église de Soubey, photo Pitteloup

Hans Stocker, 1896-1983

Hans Stocker est né et décédé à Bâle. Fils de John Stocker, jardinier et chef de train. En 1934, il épouse Pauline Sophie Falschebne. Après un apprentissage de serrurier d'art à l'École des arts et métiers de Bâle (1911-1914), Hans Stocker est chargé d'enseignement. Il a pris ensuite des cours de peinture et il a suivi une formation de peintre à Genève (1919-1920). Il s'est établi à Positano, en Campanie, de 1921 à 1924. Installé à Montigny-sur-Loing dans l'Île-de-France en 1925, il a ouvert un atelier à Paris avec son frère. De retour en Suisse en 1941, il a présidé la Commission fédérale des beaux-arts de 1954 à 1960. Il est aussi l'auteur de peintures murales, de mosaïques, de paysages, de scènes d'intérieur, de portraits et de natures mortes. Rétrospectives à la Kunsthalle de Bâle en 1948, 1961 et 1976.



*Vitrail de Hans Stocker à la Muttergotteskirche, près de Soleure.
Yoki affirmait que ce vitrail est l'un des plus beaux que l'on puisse admirer.*

Ne pas oublier !

Comme le village d'Oradour-sur-Glâne incendié par les SS, le camp de concentration de Struthof corrobore la certitude qu'il n'est pas permis de tout oublier ! Unique camp de concentration situé en territoire français, dans l'Alsace alors annexée au III^e Reich, le Struthof a interné environ 17 000 détenus et déportés de mai 1941 à septembre 1944, dont au moins 3000 sont morts sur place. Il fut à la tête d'un réseau de 53 camps annexes voisins qui totalisèrent avec lui 50 000 emprisonnements et près de 20 000 morts. Il est visité par 200 000 personnes chaque année, une fréquentation en augmentation constante.

Pour bien se rendre compte de ce qu'était le Struthof situé à 60 km de Strasbourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Camp_de_concentration_de_Natzweiler-Struthof

<https://information.tv5monde.com/international/le-struthof-camp-de-concentration-meconnu-en-france-1765755>

Extraits d'un article de « La Gruyère » du 3 juillet 1954, signé du rédacteur en chef Gérard Glasson :

« Des témoins sont venus à la barre décrire sobrement ces horreurs imposées aux détenus du Struthof. Ils avaient l'air de revenants. Un réflexe de terreur les muselait encore en présence de leurs bourreaux de naguère. Devant le tribunal, pas de mines repentantes. Les auteurs de tant de crimes se sont défendus farouchement. Quand un ex-prisonnier les désignait du doigt, ils se cabraient. Ils se prévalaient des ordres reçus. "J'ai toujours été un bon soldat, un bon Allemand" hurlait l'un de ces valets d'abattoir dans sa rage impuissante.

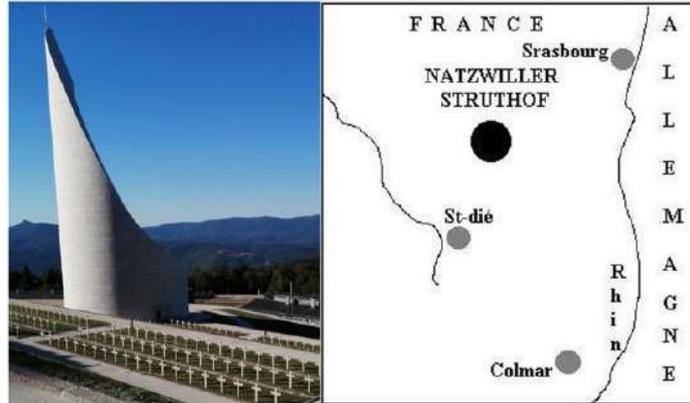
Et l'un des témoins a murmuré : "Ce sont les morts qui devraient pouvoir parler". Ce que l'on a appris de la bouche des rescapés de l'enfer touche pourtant au sommet de l'atrocité. Songez aux grabats infects, sur lesquels s'entassaient des loques humaines, dévorées par les poux, la gale et les œdèmes. Pensez à ce bidon d'eau grasse qui servait de nourriture aux forçats. Une fois sur deux, un geôlier se faisait un malin plaisir de le renverser pour obliger les affamés à laper leurs aliments dans le ruisseau, comme des chiens.

La bestialité du régime concentrationnaire atteignait son comble dans les punitions. Pour un vol qu'il n'avait pas commis, un homme fut mis à la diète et ligoté pendant six jours. Un autre fut précipité, plusieurs fois, dans un trou profond de six mètres. Il eut le bassin et les deux jambes fracturées. Il fut égorgé par le dogue d'un gardien. Un troisième fut maintenu sur des rails pendant qu'on lançait sur lui un wagonnet qui devait l'écraser. Chaque soir, on garnissait les potences. Et lorsque tous les gibets étaient occupés, on pendait des femmes par le menton à des crochets de boucher. Les fours crématoires, voisins des chambres à gaz, fumaient sans cesse.

Les sadiques du Struthof paieront probablement leurs forfaits sous les balles du peloton d'exécution. (Note. Quatre procès ont eu lieu après la guerre. Il y eut plusieurs condamnations à mort.) Mais ils mourront convaincus de n'avoir fait que leur devoir. »

Gérard Glasson, dans « La Gruyère » du 3 juillet 1954, avait une opinion percutante sur la mentalité allemande. Un point de vue probablement partagé il y a 70 ans... Mais, depuis, Mitterrand a serré la main du chancelier allemand Helmut Kohl le 22 septembre 1984... Ce geste est finalement devenu le symbole de la réconciliation franco-allemande.

Point de vue de G. G. : « Quelle terrible accusation contre l'Allemagne d'hier, d'aujourd'hui et de toujours ! Quelle abominable certitude d'avoir raison jusque dans les plus odieuses monstruosité ! Le "boche" n'a jamais eu tort. Il n'a jamais accepté de plaider coupable. Il a marché au pas de l'oie derrière Guillaume II. Il a partagé l'hystérie meurtrière d'Hitler. Il a mis l'univers à feu et à sang. Il a pillé, brûlé, violé, torturé, tué non seulement les corps, mais les âmes. (...) »



-> Mémorial Struthof ; - situation du camp de concentration ; - Mitterrand a serré la main du chancelier allemand Helmut Kohl le 22 septembre 1984. Ce geste est finalement devenu le symbole de la réconciliation franco-allemande.

Un petit tour à la chasse de jadis dans la région de Grandvillard

Ce court texte est un extrait du remarquable master de Romain Borcard, fils de Patrice, dont le titre est « (Re) voir la Gruyère ». Romain Borcard a étudié les nombreuses photographies prises par Alfred et Constant Borcard, ses aïeux paysans à Grandvillard. Recherche élaborée sous la direction d'Estelle Sohier, Université de Genève. Avril 2023.

Le dialogue entre Romain Borcard et sa grand-maman Marie-Madeleine est simplifié, vu sa longueur et transcrit en style suivi.

Romain Borcard : Tu m'as dit que tu appréciais aller chasser avec ton papa. Qu'est-ce que tu appréciais ?

Marie-Madeleine Borcard : J'appréciais être dans la nature, j'étais impatiente de voir un chevreuil ou un chamois. Oui, j'aimais ça. On allait parfois braconner pendant la nuit. Le silence régnait. Il ne fallait pas parler... Jamais, on ne se disait un mot. Mon papa avait des yeux de chat. Une fois, on était en dessous de Villars-sous-Mont, il voyait la route dans la nuit. Il connaissait mieux la route que moi, alors je me tenais à son sac... parce qu'autrement je ne savais pas où j'allais, mais lui il voyait, je ne sais pas comment... Oui, je pense que les yeux

s'habituent aussi à la nuit et à la nature, je crois... Une fois, avec un chamois, on avait traversé la Sarine pour venir chez nous. Papa portait le chamois sur ses épaules ? Je me vois toujours traverser la Sarine, on avait enlevé nos souliers. J'aimais ça.



Figure 31 - 1934 - Auteur : Simon Glasson - 13x9 - Chasseurs de Grandvillard

- Tu n'avais jamais peur ? - Oui, j'avais peur d'un garde-chasse. Oui, je craignais que papa soit pris et qu'il ne puisse plus chasser. Une fois, il avait tué un chamois et il n'était pas sûr de ne pas avoir été repéré. À la maison, il m'a dit : « En tout cas, tu dis que t'as rien entendu, que tu sais rien »... Il fallait en tout cas ne rien dire. Mais j'avais vraiment peur qu'un gendarme vienne ou bien un garde-chasse.

Il y avait autrefois plus de tolérance parce que chasser, ce n'était pas pour vendre, c'était pour se nourrir. C'était pour le besoin. Toutes les années, il prenait son permis de chasse. Mais le permis, c'est pour un certain laps de temps. Mais chez nous, ça durait toute l'année...

Tuer, c'était uniquement pour se nourrir. Je vois toujours quand il arrivait avec un chamois, il le dépeçait à la cave. Il faisait tout lui-même. Et puis après, maman faisait des bocaux. On n'avait pas de congélateur. Cela donnait du travail mais maman était contente, elle savait que faire à manger. Elle ouvrait son bocal, elle faisait des pommes de terre, des haricots, de la salade, on avait à dîner. Tout le monde était content. Mon père aurait tant aimé que je sois un garçon pour me transmettre cette envie de chasser...

« La table » de jadis, par Marie-Madeleine, grand-maman de Romain Borcard

Ce court texte est un autre extrait - remanié et allégé avec suppression des dialogues - du master de Romain Borcard. À part des dialogues avec notamment sa grand-maman, il a étudié les nombreuses photographies prises par Alfred et Constant Borcard, ses aïeux paysans à Grandvillard.

Romain Borcard à sa grand-maman : Quels sont les produits que vous achetiez dans le commerce ou au marché quand tu étais enfant ?



Marie-Madeleine Borcard : Du pain... de la farine, du sucre, des choses courantes... Mais on achetait aussi des pains de sucre, des cônes. On en gagnait souvent au loto. On était content quand on gagnait. C'était quand même un bon apport ! Le café, on l'achetait vert... Et puis, avec un tambour, on le rôtissait sur le potager. Le tambour était une casserole fermée, avec une vis pour tourner, pour éviter que le café brûle et perde son bon goût. On le torréfiait nous-même.

De la viande, on n'en avait pas beaucoup... On en avait quand on faisait boucherie. Des légumes, on n'en achetait pas, jamais. On avait ceux du jardin. Encavés, ils duraient tout l'hiver. On avait tous des grands jardins, avec beaucoup de pommes de terre.

Photo : Marie-Madeleine scrute les photos prises par les aïeux Borcard

On faisait aussi des gâteaux. On avait de la farine. On ajoutait parfois des noisettes moulues. On avait les œufs de nos poules et le lait de nos vaches. On faisait des omelettes avec des œufs. On avait beaucoup de patates... On avait des haricots qu'on mettait en bocaux parce qu'on n'avait pas de congélateur. On les blanchissait. On les mettait dans un bocal et on les stérilisait. Quand c'était le moment de dîner, on ouvrait notre bocal. On avait des repas complets. Les gens tombaient rarement malades. On avait aussi de la salade.

Pour les confitures, on cueillait les petits fruits. On allait aux fraises des bois, aux framboises, aux myrtilles. On tirait profit de tout. Je suis beaucoup allée aux petits fruits, surtout aux framboises parce qu'on n'en avait pas dans les jardins. On allait en « Repienoz » (lieu-dit), en dessus de la grotte. On n'avait pas d'argent, parce qu'on n'avait qu'une petite campagne. On était deux familles à vivre sur ce petit domaine avec quelques vaches. Les gens ont arrêté de faire des jardins quand ils ont gagné davantage. J'avais dû acheter un crayon qui coûtait 20 centimes. Maman n'avait pas le sou. Elle m'a dit : « Mais il faut pas toujours l'aiguiser ton crayon ». Est-ce qu'on fait attention à vingt centimes maintenant ? Non, non ! C'est à peu près comme vingt francs actuellement. Et on n'était pas malheureux...

C'est maman qui m'a appris à jardiner. J'ai tout le temps aimé le jardin... Parce que c'était vraiment un apport, il nous fallait ça pour vivre. Je me sentais utile. Elle m'apprenait en montrant... Elle ne m'expliquait pas, je regardais et c'est tout !

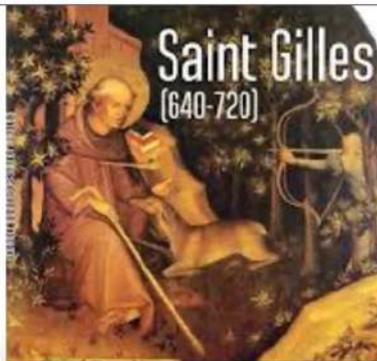
Joël et famille en Écosse

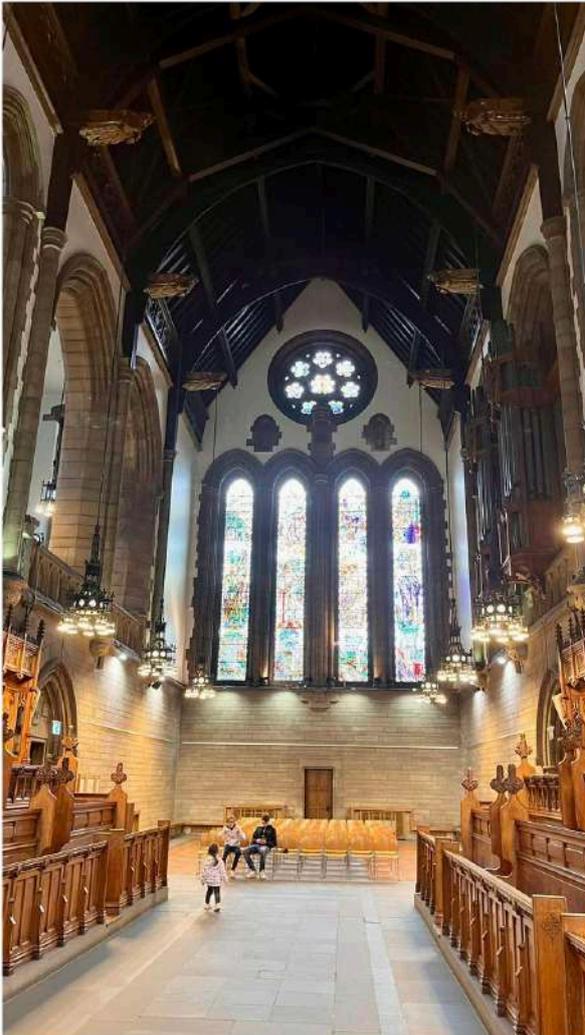


Joël et famille devant l'église Saint Gilles à Edimbourg – Joël et famille au Loch Ness

L'église St-Gilles d'Edimbourg n'est pas strictement une cathédrale, car l'Église d'Écosse n'a pas d'évêques. Elle est sans aucun doute l'édifice religieux le plus emblématique de la capitale écossaise. Ses origines remontent au XII^e siècle. En perpétuel renouveau, l'église a été reconstruite plusieurs fois au cours des siècles, et le bâtiment actuel est en grande partie le résultat de rénovations entreprises au milieu du XIX^e siècle. L'église porte le nom de St Gilles, en référence au saint patron d'Edimbourg. Gilles, appelé encore Égide, patron des handicapés. On l'invoquait aussi contre le cancer, la stérilité, la folie... et les frayeurs nocturnes !

Le Loch Ness est un lac d'eau douce situé dans les Highlands (Écosse). Le château d'Urquhart est un vaste château en ruines situé sur les berges du loch Ness. Proche de la ruine s'étend la longue ancienne muraille du château. On l'aperçoit tout à droite sur la photo. Le monstre du Loch Ness (Nessie), immense reptile aquatique(?) se cache dans les profondeurs du Loch Ness.





L'université de Glasgow, fondée en 1451 est l'une des plus grandes et plus réputées du Royaume-Uni, bien qu'elle se place seconde en Écosse derrière l'université d'Édimbourg pour le nombre d'étudiants. Elle accueille environ 25 000 étudiants provenant de plus de 130 pays différents.

Centre d'enseignement et de recherche prestigieux, l'université de Glasgow figure dans les classements internationaux majeurs parmi le groupe des meilleures universités mondiales. L'université de Glasgow été marquée par la présence d'éminents professeurs. Elle compte notamment parmi ses anciens étudiants et professeurs sept Prix Nobel. Étudier à University of Glasgow, c'est l'occasion unique de se retrouver dans l'un des plus grands centres de recherche universitaire, qui s'agrandit de jour en jour avec des bâtiments dédiés. L'université abrite également un des plus anciens musées de la ville de Glasgow et une des plus grandes bibliothèques d'Europe.

La chapelle de l'université a été achevée en 1929. C'est l'un des rares endroits où des mariages de différentes confessions (protestante, réformée, catholique romaine) peuvent être célébrés.

<https://zigzagvoyages.fr/visiter-universite-glasgow-ecosse/>

<https://www.studiesup.com/university-of-glasgow/>

Photos prises par Joël Oberson et son épouse ; à l'intérieur de la chapelle, Loïc, Claire et Zélie Oberson



Une petite île écossaise prestigieuse

Eilean Donan (l'île Donan) est une petite île du Royaume-Uni située dans les Highlands. Elle est reliée à l'île de Grande-Bretagne par un pont en pierre qui conduit à un château fort occupant une bonne partie de l'île. Abandonné à l'état de ruine en 1719, il est reconstruit entre 1912 et 1932 en préservant le style architectural. Il est considéré comme le château le plus romantique d'Écosse. Il fait aussi partie des châteaux les plus photographiés d'Écosse.

Le visiteur, sur l'escalier, est notre petit-fils Loïc Oberson.

L'indispensable chamois admiré, vénéré, jaloué...

Extrait de « Ruminant de l'abîme », de Patrice Borcard, un article paru dans « Chasse. Des hommes, des bêtes, des fables », publié sous la direction de Jean Steinauer

Le trophée de la chambre principale

Le chamois, animal emblématique des Gruériens. Depuis toujours, le chamois est associé à la famille Dupont, dont est issue ma mère. Lorsque je pense à ces grands-parents Dupont disparus encore jeunes, je vois le trophée qui trônait dans la chambre principale : une tête de chamois empaillée, au poil dru et au regard intimidant. Abattu au terme d'une bataille homérique, l'animal avait été jugé digne d'être confié au talent d'un taxidermiste. La métamorphose fut certainement coûteuse pour une famille de petits paysans, mais le résultat

fut à la hauteur de l'investissement. Durant de longues années, et bien après la mort de Casimir Dupont, ce trophée de chamois semblait concentrer toute la mémoire légendaire de ce grand-père que je n'ai pas connu. Le chamois, admiré, vénéré, jaloué, exerçait une fascination sur les indigènes qui semblaient entretenir avec cette bête sauvage une relation passionnelle.

Photos de Casimir Dupont

J'ai deux photos de mon grand-père Casimir Dupont. Sur l'une, il est mourant d'un cancer à l'Hôpital des Bourgeois. Sur l'autre, prise le 29 avril 1934, il a revêtu sa tenue de chasseur. Il porte un fusil sur l'épaule droite, un sac de montagne suspendu à l'autre. Sa main gauche tient la laisse du chien, un de ces chiens qui illustre le surnom dont le village l'affublait couramment : « Cami di tsin », Cami des chiens. Une paire de jumelles et une plume d'oiseau fixée au large chapeau complètent l'allure. Mais si cette image a marqué ma mémoire enfantine, c'est surtout à cause de la tête de chamois qui sort de son sac de montagne. Comment une telle bête pouvait-elle se nicher dans un espace si réduit ? Question restée sans réponse.

Le chamois, une nécessité alimentaire



Dans la famille de ma mère, on mangeait de la viande de chasse toute l'année. Il ne s'agissait ni d'un plaisir ni d'un vice. C'était une nécessité. Les trois ou quatre vaches attachées à l'étable ne suffisaient pas à nourrir la famille. Pour lui offrir de la viande, mon grand-père courait nuitamment la montagne, été comme hiver, par temps de neige comme par pleine lune. Près d'un demi-siècle après sa disparition, le terme de braconnier ne vient jamais à la bouche de ses filles, tant la pratique tenait du naturel et du nécessaire. Jamais ce grand-père amoureux des grands espaces sauvages ne s'est fait prendre. D'une prudence de Sioux, il avait ses ruses, ses cachettes et ses détours. Il connaissait les ruisseaux par le bruit de leurs chutes et les forêts par l'écho qu'elles rendaient.

La veste du chasseur

Ma mère, qui accompagna son père lorsqu'elle atteignit l'adolescence, se souvient de sa rapidité à marcher dans l'obscurité. Elle décrit la veste qu'elle lui confectionna au début des années 1950, faite de doubles fonds et de cachettes afin d'échapper aux contrôles toujours plus fréquents des gardes. Sous le tissu du lourd paletot, elle avait cousu des poches destinées à dissimuler le canon, la crosse et le magasin d'un fusil démontable.

Le chamois au centre de la table

Elle se rappelle l'odeur de la viande cuite que ma grand-mère Lucie mettait en bocaux, à peine le chamois suspendu dans la cave. Pour le baptême de la dernière, pour les premières

communions, les confirmations ou la bénichon, le rituel était semblable. Le chamois se tenait au centre de la table de fête comme de la table quotidienne.

Pierre-Nicolas Chenaux et son destin

Chenaux, statufié, tend le poing vers la capitale. Son soulèvement contre le gouvernement de Fribourg a eu lieu fin avril et début mai 1781.

Fribourg et son gouvernement oligarchique

Pierre-Nicolas Chenaux est né à La Tour de Trême le 26 février 1740. Son père, châtelain, était l'un des plus gros propriétaires terriens du village. Sous le règne des comtes, la Gruyère avait obtenu des franchises (un ensemble de droits et de privilèges). Ces franchises sont tombées avec l'avènement d'un gouvernement fribourgeois oligarchique, formé d'une soixantaine de familles appelées « Leurs Excellences, LL.EE. ». Le monopole des hautes fonctions était alors réservé à ces familles gouvernantes, qui faisaient fi des anciens privilèges. Nicolas Chenaux, aide major du régiment de Gruyères, n'a pas obtenu le poste de major, attribué au Fribourgeois de Reynold. Ce qui attisa sa haine de l'aristocratie.

Réaction à la suite du mécontentement de la population

Une série de diverses mesures avaient porté à son comble le mécontentement de la population : suppression d'un certain nombre de fêtes religieuses et de processions, sécularisation du couvent de la Valsainte, supprimé en 1778, augmentation du prix du sel et des taxes sur le bétail, prélèvement de nouveaux impôts et de la dîme sur les pommes de terre... Avec Chenaux à leur tête, les Gruériens ont décidé de marcher contre le gouvernement aristocratique. Un état-major d'hommes de valeur fut formé, avec notamment l'avocat Jean Nicolas André Castella de Gruyères, le docteur Blaise Thorin de Villars-sous-Mont, l'activiste Jean-Pierre Raccaud de Saint-Aubin, les frères Sudan de Treyvaux. (L'avocat et notaire Castella sera exilé en France avant de revenir à Bulle en qualité de sous-préfet au temps de la République helvétique.) Les réunions secrètes des conjurés se tenaient à l'Épée Couronnée à Bulle, devenue actuellement le Cheval-Blanc.

Défaite des opposants et assassinat de Chenaux

Le soulèvement contre le gouvernement de Fribourg, fin avril et début mai 1781, a tourné court. Chenaux, à la tête d'une armée de 2500 hommes, a fait une tentative infructueuse de soulèvement contre le patriciat de Fribourg. La ville, effrayée, appelle à l'aide Berne, qui envoie illico sa garde, avec cavalerie et artillerie. Les assiégeants sont mis en déroute et Chenaux se retrouve seul. Dans la nuit du 4 mai 1781, il est assassiné d'un coup de baïonnette par François-Nicolas-Henri Rossier, appâté par la promesse d'une importante récompense. Aux yeux de LL. EE., le châtiment n'était pas complet. Pour faire un exemple, le corps de Chenaux est écartelé le 5 mai sous une pluie battante par un bourreau ivre. La tête est séparée du tronc comme les autres membres, noircie et fichée sur la porte de Romont, tournée vers son lieu natal, La Tour-de-Trême.

Saint Nicolas Chenaux, priez pour nous

Malgré les gardes, on venait nuitamment brûler des cierges devant la tête de Chenaux. À ce dernier, sanctifié, on venait demander d'intercéder auprès de Dieu. Un véritable culte naquit. On prononçait des litanies : « Martyr de la liberté, priez pour nous. Vous qui avez sacrifié votre vie pour nous, vous qui vous êtes dépouillé de vos biens, priez pour nous. Vous qui êtes mort pour notre sainte religion, priez pour nous. Des ennemis de saint Nicolas Chenaux, qui sont aussi les nôtres, délivrez-nous Seigneur. Des embûches qu'ils nous tendent, de leur tyrannie, délivrez-nous Seigneur... » Il a fallu de nombreuses interventions pour couper court à cet élan de ferveur.

La tête, aujourd'hui conservée dans une urne au Musée Gruérien, fut enterrée sous le clocher de l'ancienne église de La Tour-de-Trême, d'où elle fut exhumée en 1876 seulement.

Les répercussions de la Révolution de Chenaux ont été considérables en 1798 lorsque fut instaurée la République helvétique. Cf. « La Gruyère » du 29 octobre 1981 ; lire aussi : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/017210/2005-08-29/>



Inauguration du monument dédié à Pierre-Nicolas Chenaux le 24 septembre 1933 (Photo Simon Glasson)

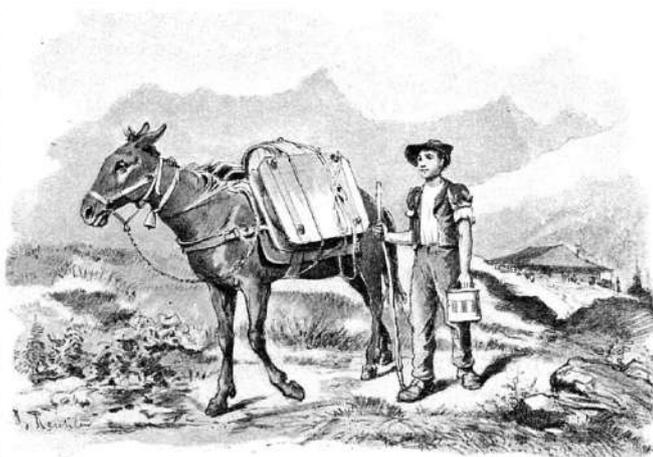
Présentation « La Gruyère illustrée »

« **La Gruyère illustrée** », Joseph Reichlen VI, 1898, est consacrée aux poètes gruériens Nicolas Glasson, Auguste Majeux, Louis Bornet, Pierre-Joseph Sciobéret, Marcellin Bussard, Célestin Castella, Victor Tissot, Joseph-Ignace Baron. Les illustrations sont signées Joseph Reichlen. Les textes ont été présentés par Joseph Sterroz.

https://www.e-helvetica.nb.admin.ch/api/download/urn%3Anbn%3Ach%3Anbdig-65712%3Anbdig-65712_5.pdf/nbdig-65712_5.pdf



L'une des nombreuses illustrations signées Joseph Reichlen (1846-1913)



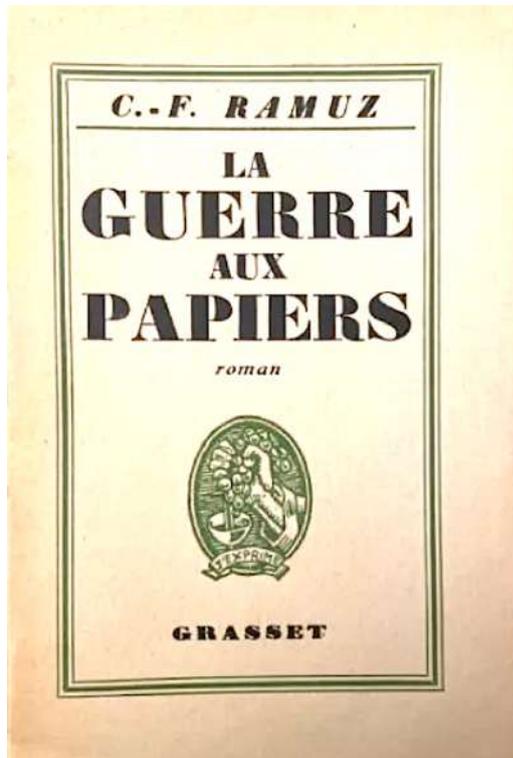
À diverses reprises, les campagnes ont voulu reconquérir des droits...

Ne confondons pas Pierre Nicolas Chenux - révolte contre les « aristos » en 1781 - , et Nicolas Carrard qui, à trois reprises, en 1850, 1851 et 1853, a tenté de renverser le régime radical.

Ceux qui croyaient appartenir à une race supérieure - les patriciens - avaient jadis tendance à mépriser les gens de la terre. Mais ceux-ci savaient se rebiffer...

Pierre Nicolas Chenux, à la tête d'une armée de 2500 hommes bien mal équipés, a fait une tentative infructueuse de soulèvement contre le patriciat de Fribourg, fin avril et début mai 1781. La grogne était montée dans les campagnes fribourgeoises, à cause de différentes mesures prises par Leurs Excellences - LL.EE.- de Fribourg.

La « Stecklikrieg » ou Guerre des bâtons - durant l'été 1802 - fut une révolte contre la République helvétique instaurée par les invasions françaises de la Suisse et le maintien de privilèges du patriciat. Le nom « Stecklikrieg » de l'allemand Stecken (bâtons) et Krieg (guerre)



dépeint l'armement sommaire des insurgés. C.F. Ramuz a décrit ces groupes de paysans armés, hostiles à un retour aux anciens droits féodaux, qui ont procédé en 1802 à la destruction de nombreuses archives seigneuriales et communales. Ces paysans sont appelés Bourla-Papey (brûle papier). En 1802, des *Bourla-Papey* venus d'Yvonand ont envahi la cure de Font près d'Estavayer le 7 mai et se sont fait remettre les titres concernant les impôts, dîmes et services dus au seigneur, puis au bailli en faveur du canton. Tous les papiers furent brûlés à Yverdon.

De 1814 à 1830, c'est le retour du patriciat. En 1830, a lieu un nouveau et dernier soulèvement contre le gouvernement aristocratique. C'est à Fribourg une nouvelle Journée des bâtons qui a mis fin au régime aristocratique, disparu en 1798 à l'arrivée des Français en Suisse, mais bientôt réapparu.

Nicolas Carrard

Le régime radical - 1848 – 1856 - est en butte à la sourde opposition des conservateurs. Nicolas Carrard, de Mézières, par trois fois, marche sur Fribourg avec des troupes de paysans armés de fourches, de piques, de bâtons et de quelques armes. Dans la nuit du 4 octobre 1850, Nicolas Carrard ancien instituteur d'origine vaudoise parvient avec trois cents hommes jusqu'aux portes de Fribourg, mais renonce à attaquer. Le 22 mars 1851, il s'empare avec une soixantaine d'insurgés de l'arsenal et du haut de la ville, mais la bande est défaite après un combat sanglant. Enfin, Carrard et quelques centaines d'hommes épaulés par le colonel Ferdinand Perrier tentent de renverser une nouvelle fois le gouvernement dans la matinée du 22 avril 1853. Comme une dizaine d'autres, il perd la vie au cours de la fusillade engagée sur la place du collège Saint-Michel.

René Conus le « Sage de Rue »

Rue compte un homme ayant acquis la célébrité, René Conus. Sa demeure est cette « maison de poupée » qui date du XIX^e siècle. C'est là qu'a habité le graphiste, conteur, peintre et sculpteur René Conus (1902-1979), surnommé « le Sage de Rue ». Il s'y est établi après avoir arpenté l'Europe. Philosophe, il appréciait la nature et s'en inspirait.

L'ORTF lui a consacré une émission en 1968. Des gens conquis ont souhaité le rencontrer et profiter de sa sagesse. Peintre, créateur de « Poyas », sculpteur d'un genre particulier qui crée à partir de racines et de branches d'arbres trouvées dans la nature des personnages filiformes

étonnants. Il savait vivre avec la nature, recueillir ce qu'elle offre comme les branches et racines échouées au bord de la Broye. Il a laissé de nombreuses statuettes : une licorne, un diable, un Christ en croix.

René Conus n'a jamais été l'homme d'une seule discipline. Il peignait à l'huile sur toile ou à l'aquarelle sur papier. Dans les années 60, il a offert à Rue un chemin de croix en céramique polychrome de 14 stations, le « Sentier du Sage », à gauche de sa maison. Il a également créé des décors de théâtre et des bannières pour les associations locales.

Durant plusieurs années, il a accueilli chez lui des malheureux qui venaient chercher un réconfort. Un calme immense émanait de cet homme revenu à Rue pour y passer ses vieux jours et pour y mourir.

Cf. « La Liberté » 21 juillet 1974 ; 28 février 2003 ;

<https://www.rts.ch/play/tv/divers/video/lhomme-de-rue?urn=urn:rts:video:3446947>

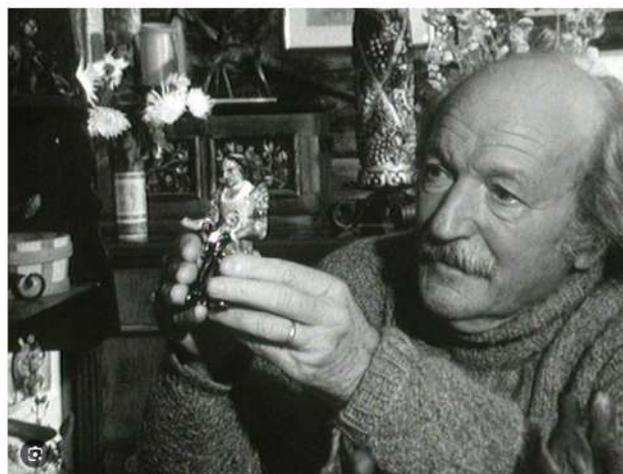
<https://fribourg.ch/fr/romontregion/architecture-et-monuments/maison-du-sage/>



Cette « maison de poupée » date du XIX^e siècle. → → → Crucifix œuvre de René Conus
Elle fut la maison du graphiste, conteur, peintre et sculpteur
René Conus (1902-1979), le « Sage de Rue »



Branchages recueillis au bord de la Broye transformés en sculptures → René Conus



Marie, en céramique

Le café au lait, « remède » considéré par une centenaire comme universel...

G. G. « *La Gruyère* » 14 juillet 1951

Photo de la collection Marcel Morel, prise à Tornay dans les années 1950. Ce ne sont pas les « six heures », ni les « neuf heures ». Il s'agit du déjeuner matinal - café au lait - apporté par la patronne ou par la servante.



L'autre jour, j'avais la chance de faire connaissance avec une dame centenaire. Ce fut une révélation... pour ne pas dire un coup de foudre. Du reste, un orage de tous les tonnerres grondait à ce moment sur le village de notre héroïne. Celle-ci n'en était guère émue. Elle avoua - il est vrai et en s'excusant - qu'elle était un peu dure d'oreilles. Mais il n'en paraissait rien. Car la vaillante aïeule suivait toute la conversation. Et elle y prenait part d'une voix à peine cassée. Ses petits yeux pétillaient d'ironie. Ses mains noueuses abandonnaient un tricot pour gesticuler. On aime à proclamer que les gens de cent ans jouissent de toutes leurs facultés. C'est souvent pour épater la galerie.

En revanche, Mme Frésey - car c'était elle - m'a vraiment donné l'impression de n'avoir aucune des infirmités de la vieillesse. Elle s'exprime avec une pointe d'humour et un savoureux bon sens. Elle reste au courant de tout ce qui se passe dans la région. Elle évoque des souvenirs, des masses de souvenirs. Et ce n'est pas banal d'entendre quelqu'un murmurer: « Je suis allée pour la première fois au sanctuaire des Marches il y a 96 ans ». C'était donc sous le régime radical. Il faut croire que l'intolérance religieuse n'était pas si terrible que certaines gazettes le prétendent.

Quel est le secret de la longévité de Mme Frésey ? Elle m'a avoué n'avoir jamais pris un seul médicament. Aïe ! Cette révélation va me brouiller avec MM. les pharmaciens. Mais les épiciers et les crémiers vont me porter aux nues... La centenaire m'a déclaré : « J'ai toujours bu beaucoup de café au lait ». « Chin l'è la réjuration di fèmale », affirme un dicton gruérien. C'est la résurrection des dames ! Est-ce exact ? Nos modernes choupettes minaudent sur des tasses de thé ou des extraits de tomates. Elles désirent garder la ligne. Ce qui n'empêche pas la république de compter une ribambelle de dondons dodues. Pourtant le café au lait est un breuvage délectable. Il accompagne aussi bien la tartine du matin que les röstis du soir. Si vous en sirotez jusqu'à votre centième printemps, vous devenez vieux.

Admirez les faneurs qui le prennent sur le pré vers quatre heures. Ils se groupent autour du bidon fumant. Les bols se remplissent et se vident en cinq sec. Chacun claque la langue avec la sensation d'avaler un nectar. Inutile de crier : Santé ! Les gosiers sont assez en pente. Et quelle superbe soif ! Pour l'éprouver, votre serviteur irait volontiers se rôtir l'épiderme à faire les foins. Il serait, bien sûr, d'un maigre rendement. Car l'instant le plus attrayant pour lui serait celui du café au lait. Quelle volupté de déguster ce liquide réconfortant en compagnie de quelque jolie faneuse ! Essayez-donc...

Nicolas Glasson



Nicolas Glasson
1817-1864. Avocat.

À Bulle, président du tribunal ; juge fédéral ; conseiller national puis aux États. Rédacteur du journal radical « Le Confédéré ». Poète, auteur de nombreux poèmes.

Extrait de « La Gruyère illustrée » VI^e livraison 1898, illustrations de Joseph Reichlen ; à voir sur internet

L'ouvrage présente une biographie de Nicolas Glasson et de nombreux poèmes de sa composition. Extrait du passage de l'un d'eux,

Passe, passe, ô ma faux, repasse infatigable :
Retourne sur tes pas, puis reviens en siflant :
Arrondis sur le sol ton arc impitoyable,
Et, souple dans ma main, soutiens bien ton élan.
Coupe la pâquette et la haute héraclée,
Et l'esparcette rouge et l'odorant cerfeuil;
Et la dent-de-lion à la feuille effilée,
Et le trèfle surtout, qui des prés est l'orgueil.



Un « Deché delé » d'Anne-Marie Yerly dans « La Gruyère »

Lè tin l'an bin tsandji

L'ôtri, achètâye avu yon dè mè piti fe, no j'an keminhyi a dèvejâ dou viyo tin. Le dzouno voli chavê kemin no pachâvan nouthron tin, kan no j'iran dou mim'âdzo tyè li. L'è adon ke mè chu rindu konto ke prà dè j'afére iran pâ-mé parê. A propou dè la rèlidzyon chuto!

Mouja-vê on bokon, mon piti: ti lè matin, la mècha dèvan l'èkoula. On kou dedin, la premire lethon: le katchimo, ti lè dzoua. Le dumidzoua: la bible. No dèvechin aprindre to chin par-kà. Irè bon po la mèmouâre!

Te châ, in chi tin l'inkourâ l'avê on pechin travô. Ti lè dzoua la mècha, le katchimo din ti lè kour, on kou pê chenanna, la vijita di malâdo, di famiyè, portâ le Bon Diu i murechin, mariâ , batchi è achebin intêrâ ti chè parotsin. Chin kontâ, ti lè dechando ou konfichenéro. No lè j'infan, no l'i alâvan, è bin chovin no chavan pâ tan dè tyè no j'akujâ. La demindze, ti a la gran-Mècha, alâ goutâ a la korcha è rèmontâ po lè Viprè!

«Vo j'alâdè a la Mècha totè lè demindzè?» ke mè fâ le bouébo. Ma bin chur, mankâ la Mècha irè on pètchi mortèl. Adon, i mè di: «T'ari du mankâ la Mècha, t'ari jou on grô pètchi a konfèchâ!»

Les temps ont bien changé

L'autre jour, assise avec l'un de mes petits-fils, nous avons commencé à parler du vieux temps. Le garçon voulait savoir comment nous passions notre temps, quand nous avions son âge. C'est alors que je me suis rendu compte que beaucoup de choses n'étaient plus pareilles. À propos de la religion surtout.

Pense un peu, mon petit : tous les matins à la messe avant l'école. Aussitôt à l'école, la première leçon : le catéchisme tous les jours. L'après-midi : la bible. Nous devons apprendre tout cela par cœur. C'était bon pour la mémoire !

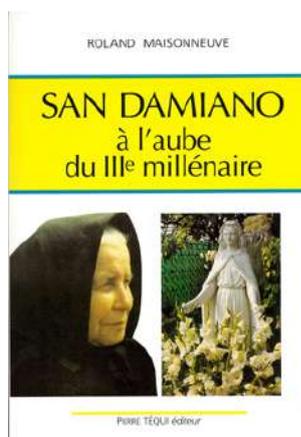
Tu sais, en ce temps-là, le curé avait bien du travail. Tous les jours la messe, le catéchisme dans tous les cours une fois par semaine, la visite aux malades, aux familles, porter secours aux mourants, marier, baptiser et aussi enterrer tous ses paroissiens. Sans compter tous les samedis au confessionnal. Là, nous les enfants nous y allions et bien souvent nous ne savions pas trop de quoi nous accuser ! Le dimanche, tous à la grand'messe, aller dîner à la course et remonter pour les vêpres !

« Vous alliez à la messe tous les dimanches ? » que me fait le garçon. Mais bien sûr, manquer la messe était un péché mortel. « Alors, me dit-il, tu n'avais qu'à manquer la messe, tu aurais eu ainsi un gros péché à confesser. »

Balade au Tessin

Une dizaine d'hommes, bons amis, avaient décidé de faire un petit tour au Tessin. Ils avaient réservé le fond du car... pour être à l'aise. Nos lurons se réjouissaient déjà de goûter au Merlot du Tessin... ou à quelque chose qui les rendrait bien joyeux. Une dame, avec un sac de bouteilles, était aussi montée dans le car.

Après cent kilomètres, ils se sont approchés de « la dame aux bouteilles ». « Dites-nous Madame, dans votre sac, vous avez un petit viatique pour la soif ? » La dame a haussé les épaules, mais n'a rien dit. Ils n'ont plus insisté.



Locarno. Terminus. Tout le monde descend. À ce moment-là, la dame se met à verser des larmes, à renifler, à sangloter. Ses voisins, un peu souriants, lui demandent : « Qu'y a-t-il, vous avez cassé vos bouteilles ? »

« Mais non... les bouteilles, c'est pour prendre de l'eau, je n'ai pas pris le bon car. Je vais à San Damiano. »

D'après Anne-Marie Yerly, dans un de ses « Deché delé »

Il y a béton et béton...

Le béton... aux oignons

Le béton est le colostrum, sécrété par les vaches (ou autres mammifères) dans les premiers jours suivant la parturition. Il est de couleur jaunâtre et très riche en protéines et en anticorps. Une paysanne me dit que la première traite après le vêlage est réservée au veau. La deuxième et la troisième contribuent à l'élaboration du béton dont une recette figure ci-après. Cette paysanne me dit que sa sœur fait du délicieux pain au béton. La recette du béton n'est pas perdue, mais le souci est de trouver un paysan qui peut vous donner le lait des premières traites. Le gratin au béton n'est pas difficile à faire. Prenez un demi-litre de ce lait par personne. Versez dans un plat qui convient, puis mettez un peu de sel, de poivre, du Fondor, et surtout des oignons bien rôtis. Laissez cuire au four, le temps qu'il faut. Ce qui va bien pour accompagner le béton, c'est de la purée de pommes douces du mois d'août. La recette est donnée par Vonvon Kolly, dans un « Deché delé » de « La Gruyère ».

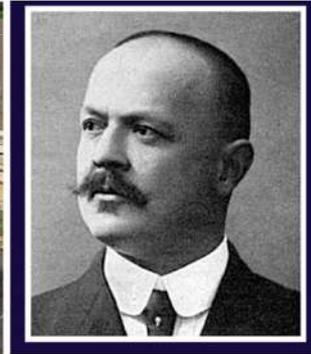
Le béton armé, Joseph Chuard, 1870-1935

A Francfort, Maria, l'une des deux filles de Xavier Ducotterd

(<https://nervo.ch/wp-content/uploads/2024/01/presentation-x-ducotterd.pdf>)

épouse Joseph Chuard, natif de Cugy. Il est l'un des inventeurs du béton armé. Le béton armé est le mélange de deux matériaux : le béton et l'acier. Le premier inventeur est Joseph Monier, jardinier et inventeur français né en 1823 et décédé en 1906. Joseph Chuard était ingénieur du Poly de Zurich, fondateur de la FrankfurterBetonbaugesellschaft, conseiller d'État directeur

des Travaux publics du canton de Fribourg de 1914 à 1919. Il est le créateur du barrage de la Jogne avec le lac de Montsalvens. Enfin, il fut directeur de l'Electro-Bank, à Zurich, ville où il est mort le 8 février 1935. Cette banque fournissait des fonds aux entreprises électriques.



Mur de soutènement en béton armé

Joseph Chuard, conseiller d'État, un des inventeurs en Allemagne du béton armé

Jeune veau nourri au colostrum, premier lait de la vache qui a vêlé, avec lequel on pourra aussi savourer du béton aux oignons...

« Faire maigre » le vendredi

Faire maigre, c'est ne pas manger de viande. Je me souviens bien de l'époque, c'était avant 1966, où l'on « faisait maigre » obligatoirement le vendredi, comme l'ordonnait la religion catholique. Le poisson, bien rare dans nos campagnes, était autorisé. C'était le jour où le dîner comportait en général de la soupe aux légumes et du gâteau, dénommée ailleurs tarte. Gâteau aux pommes, aux cerises, aux pruneaux, à la courge que nous appelions « melon », au vin cuit... Les plaques à gâteau, grandes rondes, ou plus petites rectangulaires contenaient les fruits ou autres accompagnements avec une épaisse couche de « papette » à la farine, aux œufs et au lait. Comme on ne possédait pas de four, on apportait ces plaques à cuire chez Marchon, le boulanger d'Onnens, presque toujours de mauvaise humeur, « grigne », pour effectuer ce travail de bien peu de rapport.

En patois, le gâteau se nommait le kunyu. Pourquoi ce drôle de mot ? C'est à cause de la forme des morceaux taillés en coin, en triangle. En patois, le petit coin se nomme kunyè ou kunyu.



Gâteau aux pommes

et gâteau au vin cuit

Villarvolard, étrange destinée de l'ancienne église

« La Liberté » du 1^{er} juillet 1982 retrace l'histoire de l'ancienne église de Villarvolard, devenue four communal, puis poste, avant d'abriter l'administration scolaire.

« Depuis des décennies, la poste de Villarvolard était louée par la famille Jaquet. Or, depuis le départ de l'ancienne buraliste, Nathalie Jaquet, la maison avait été acquise par le petit-fils de cette dernière, Alain Ecoffey, de Broc qui a mis en chantier la restauration complète de ce bâtiment ancien et cossu. Les exigences posées par la direction des postes étaient telles que ce particulier a préféré se libérer du contrat avec l'administration.

Ce ne fut pas là une bonne nouvelle pour les villageois. On sait en effet que les PTT ont entrepris, dans plusieurs petites localités, des mesures de « rationalisation » qui ont abouti à la suppression de l'office postal. Chaque fois, ces décisions peu sympathiques ont fortement déçu la population. À Villarvolard, la buraliste actuelle, Monique Schouwey, n'avait pas la possibilité d'accepter la poste dans sa maison. Or, on s'est vite rendu compte que si personne ne pouvait héberger la poste, c'était signer sa fermeture. Immédiatement, l'inventaire des possibilités a désigné le vieux four communal, tout proche de l'église. Désaffecté depuis une bonne cinquantaine d'années, ce vieux four était à l'origine la nef de la première église de Villarvolard, construite en 1276.

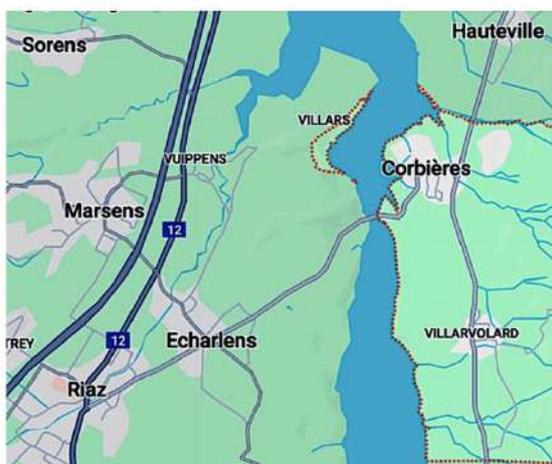
Inscrit à l'inventaire des édifices protégés, le vieux four ne devait pas subir de modification architecturale extérieure ou intérieure. Le projet a trouvé l'agrément des PTT, qui garantissent une location de 4650 fr. par an, indexable. Et le Conseil communal s'est donné de 5 à 10 ans pour amortir la dette.

Étienne Chatton, conservateur des monuments historiques, a attendu évidemment la mise à l'enquête pour se prononcer sur ce changement de vocation de l'église, devenue four et appelée à être poste. Tout en comprenant l'importance pour Villarvolard d'avoir ainsi la garantie de garder sa poste, il aurait cependant préféré que cette ancienne église devienne un jour chapelle mortuaire. » (ych)



Le vieux four: bientôt une poste. "La Liberté" en 1982 (Photo Charrière)

Villarvolard a fusionné avec Corbières en 2011. C'est au XIII^e siècle que fut construite une première église, de dimensions fort modestes. Ce vénérable petit édifice existe toujours, il abrite aujourd'hui l'administration scolaire après avoir été tour à tour le four banal et l'office de poste du village.



Le « Guino » !

Je me souviens avoir souvent entendu dans mon enfance et ma jeunesse cette phrase prononcée par ma voisine Marie Baechler : « Les enfants, venez boire du Guino. » Ce mot Guino m'a trotté dans la tête à diverses reprises. Qu'était donc ce Guino ? J'ai cherché et j'ai trouvé ! C'était une boisson désaltérante en provenance de l'importante cidrerie de Guin, disparue actuellement. Voici une brève présentation de cette cidrerie.

La cidrerie de Guin a été reprise en 1972 par le groupe Sibra. Dans sa volonté d'expansion, Sibra cherchait à se développer. L'ancien administrateur regrette aujourd'hui la décision de Sibra. Il estime que la cidrerie aurait pu poursuivre son activité. Les 21 employés de la fabrique ont été très surpris de la fermeture de l'entreprise, après 75 ans d'existence. « On n'a pas fait ces derniers temps les rénovations nécessaires, mais on n'aurait jamais pensé qu'une décision aussi rapide serait prise ».

La Cidrerie de Worb, qui fait partie du groupe Coop, a repris la production de la gamme des jus de pommes et des cidres fabriqués à Guin.

Cf « La Liberté » 1^{er} juillet 1982 ; « Feuille d'Avis de Neuchâtel » 5 juillet 1982



**Jus de pommes de haute qualité
GUIN-SPECIAL le préféré du connaisseur**

GUINO - SELECTION

la délicieuse boisson aux jus de fruits
pour les occasions particulières.
Pétillant et fruité, il vous prépare des
moments exquis et agréables.

GUIN CASSIS-DOUX à base de jus de
cassis.

PREGO avec le précieux sérum lactique.
SU-SY pures boissons aux jus de fruits.

Société d'arboriculture et cidrerie de Guin
Tél. 4 32 87, Stand N° 6370, Halle 19



Une nouvelle réjouissante pour tous

Un désaltérant de table, convenant à chacun, est mis actuellement en vente. Il se distingue de toutes les boissons actuelles par son bouquet — le parfum délicieux d'une fleur —, par sa fraîcheur — une source d'eau vive —, par son être naturel et nutritif — un fruit mûri par les rayons chauds de soleil —. Le boire, c'est un plaisir pour votre palais — un bienfait pour vos organes. Son nom est :

« GUINO »

« GUINO » se compose de jus de pommes sans alcool de première qualité, de jus naturel d'oranges et de citrons, d'extraits de plantes choisies et d'acide carbonique naturel.

« GUINO » ravigote comme toute autre boisson.

« GUINO » vivifie et fortifie sans être refroidissant ou nuisible.

« GUINO » a toute la faveur de tous ceux qui l'ont dégusté.

Pour votre palais aussi, « GUINO » sera une éblouissante découverte. Accordez-vous une fois le plaisir de déguster ce jus de fruits naturel et vous vous réjouirez de le renouveler.

A votre santé.

« GUINO »

la nouvelle boisson à base de jus de fruits

Nos produits de haute qualité préférés par le connaisseur :

Jus de pommes sans alcool (Cidre doux)

Cidres fermentés, pommes et poires

Cidre fermenté de pommes « Spécial »

En vente dans tous les dépôts, épiceries et cafés

SOCIÉTÉ D'ARBORICULTURE, A GUIN (Fribourg)

(Cidrerie de Guin)
Téléphone (027) 4 22 87



(Photo Josef Jungo) →

LA CIDRERIE DE GUIN au premier rang de la qualité

Ensuite de l'expertise de la FRUIT UNION SUISSE, les produits « GUIN » ont obtenu les points suivants :

1) Expertise de la qualité des boissons :	
(maximum 10 points)	= 9,942 points
2) Etat des travaux de cave :	
(maximum 2 points)	= 2 »
3) Etat des installations et ordre en général (maximum 3 points)	= 3 »
Total sur un maximum de 15 points	= 14,942 points

LA CIDRERIE DE GUIN, son directeur entrepreneur, M. E. Leoni, ainsi que ses collaborateurs sont à féliciter pour ce magnifique succès. 139-6

Documents en provenance de « La Liberté », dans les années 1945 et 50

Le 25 août 1954, terrible accident militaire au rgt inf mont 7

Abréviations en rapport avec l'armée, se référer à internet. Exemples : rgt : régiment ; cp : compagnie ; lt : lieutenant ; can : canonnier ; cap : capitaine, etc.

C'est un véritable drame qui a bouleversé la cp IV 16 du rgt 7 dont le commandant était le cap Gérard Bonny, d'Estavayer. L'éclatement prématuré d'une mine a fait trois morts et quatre blessés lors d'un exercice au lance-mines. L'accident tragique n'est imputable à aucun des exécutants. Il s'est probablement agi d'un défaut de fabrication de la mine.

Le chef de l'exercice était le lt Jean-Claude Gachet, né en 1929, agriculteur à Bioley-Orjulaz. Il avait demandé, pour des raisons professionnelles, d'accomplir ce CR avec le rgt 7. Ont été tués : les can Alexis Carrel 24 ans, Courtion et André Overney, 21 ans, Cerniat. Ont été blessés :

le lt Jean-Claude Gachet, Biolley-Orjulaz, éclats dans le ventre et fracture de poignet ; le cpl Roger Favre, Zurich, blessures à une jambe ; les can Robert Rey, Murist, les deux jambes amputées ; Armand Bonfils, agriculteur à Cugy, une main et une jambe amputées et Marcel Monney, étudiant à Fribourg, a souffert d'éclats dans une cuisse.



Un troisième décès

Une troisième mort tragique est survenue. Le 11 septembre 1954, à Bioley-Orjulaz (Vaud), on a enseveli avec les honneurs militaires le lt Jean-Claude Gachet, l'une des victimes du tragique tir de lance-mines de Bière. Grièvement blessé au ventre et aux cuisses par des éclats, il devait souffrir près de deux semaines à l'Hôpital cantonal de Lausanne, rejoignant dans la mort les deux soldats tués à ses côtés. Jean-Claude Gachet était agriculteur de profession.

Les victimes entourées et respectées

Le cap aumônier broyard François Butty a passé jour et nuit auprès des blessés. Les obsèques militaires des victimes ont eu lieu le 28 août, celles du can André Overney à Cerniat et celles du can Alexis Carrel à Courtion. Maxime Quartenoud, président du gouvernement, et Georges Ducotterd, directeur des Affaires militaires ont représenté officiellement le Conseil d'État aux funérailles. Le directeur militaire a rendu visite aux familles des canonnières défunts et s'est rendu au chevet de leurs camarades blessés.

« La Liberté » du 4 septembre présente l'article ci-après, signé du mitr Emile Grêt

Hommages mérités

Il faut rendre hommage, avant de quitter l'uniforme, au dévouement et à la sollicitude manifestés pendant les journées tragiques, et sans distinction de grade, par tous les officiers, sous-officiers et soldats du bat 16 et de la cp IV/16. Il s'agit, en particulier, du maj Dessibourg, cdt de bat, du cap Bonny, cdt de la cp IV/16, des cap aumôniers Butty et Murith. Le cap Michel

de Buman, médecin du bataillon, a donné les premiers soins aux blessés, avant leur transfert à l'Hôpital cantonal de Lausanne. Que dire aussi de l'héroïsme du Lt Gachet, l'un des plus gravement atteints, qui n'avait pas perdu connaissance et exhortait les ambulanciers à transporter d'abord ses soldats. Il faut citer aussi la foi du can Bonfils, grièvement blessé. Sur les lieux mêmes, il récitait à haute voix l'acte de contrition en n'oubliant pas d'y faire participer ses camarades.

Garder confiance

La section lance-mines de la cp. IV/16, si douloureusement éprouvée, n'avait pas perdu confiance ni en ses chefs ni en ses armes. Mais la situation, moralement, se devait d'être nettement rétablie. C'est pourquoi, lundi matin dernier, le premier coup du premier exercice de tir aux lance-mines consécutif à l'accident du mercredi précédent fut tiré par une pièce dont le maj Dessibourg était le chargeur et le cap Bonny le pointeur. Le plt Loup fonctionnait comme chef de pièce. Après quoi, un à un, tous les can lance-mines sans exception ont tiré au moins un obus de guerre. S'il fallait une démonstration de confiance et de discipline, elle ne pouvait pas être plus éclatante, ni plus concluante.

Un musée de l'école primaire

Les promoteurs discrets d'un musée de l'école primaire fribourgeoise déchantent. Le vague « projet » aurait pu se concrétiser dans l'ancienne école de Fétigny. Devenant ainsi le premier musée cantonal décentralisé. Mais l'idée a fait chou blanc. Datant de 1808, c'est le plus vieux bâtiment scolaire construit comme tel encore debout. Quant à la future affectation de l'édifice, le directeur de l'Instruction publique relève que « l'idée de musée n'a pas fait l'unanimité. On a eu peur de son manque d'attractivité. Et la sortie du bâtiment représente un certain danger vu la proximité immédiate de la route cantonale ». Les amis d'un futur musée pédagogique le savaient déjà : la patience est la mère des vertus...

Dans « La Gruyère » du 22 août 1998, l'article de Sébastien Julan présente en détail ce projet de création d'un musée scolaire dans l'ancienne école de Fétigny. Il ajoute un encart intitulé « Trésors volants » :

Redonner-vie à un témoin du patrimoine cantonal : l'idée enthousiasme le préfet de la Broye Jean-Luc Baechler. Comme lui, Armand Maillard et Jean-Marie Barras tenaient à faire avancer le schmilblick. Les deux hommes se sont même mis à disposition du DIP afin de faciliter la réalisation du « projet de musée de l'école fribourgeoise ». Jean-Marie Barras : « J'ai vu l'année dernière à Vergne, en Charente-Maritime, un tel musée qui pourrait aisément servir de modèle dans notre canton. » Et l'ancien directeur de l'École normale d'imaginer la chose : « D'anciens bancs et pupitres, des ardoises et cahiers d'époque auraient pu prendre place dans une salle de classe reconstituée à la manière du début du siècle. Le fonds du Musée pédagogique, à la BCU, aurait fourni des manuels d'enseignement retraçant l'histoire de la pédagogie dans le canton. On y trouve en particulier de vieux syllabaires, des livres de catéchisme, de chant et de travaux manuels. »



L'ancienne école de Fétigny a été magnifiquement rénovée et abrite actuellement les locaux de l'administration communale.

Il existe en France de nombreux musées scolaires :

<https://www.atrhe.org/bibliothques-dhistoire-de-lducation-1/musees-d-histoire-de-l-education>

Allez jeter un coup d'œil à celui de Vergne
<https://www.musee-ecolepublique17.fr>

Les bataillons scolaires

La défaite cinglante de la France en 1871 et la perte de l'Alsace et de la Lorraine ont engendré un vif sentiment de revanche. Le pays est exsangue et l'armée humiliée a beaucoup perdu de sa crédibilité. Le décret du 6 juillet 1882 permet d'incorporer les enfants dès l'âge de douze ans au sein des bataillons scolaires, censés préparer la jeunesse à la revanche et reconquête... Mais l'expérience ne durera que dix ans et prendra fin en 1892.

L'enthousiasme du début...

Les bataillons scolaires défilant à Paris, le jour de la Fête nationale, ont réellement émerveillé la foule par leur belle tenue et leur allure presque martiale. Il n'est point exagéré de dire qu'ils ont excité l'enthousiasme et donné foi en l'avenir. Cf. « Le Journal illustré » du 26 juillet 1885.

Les maîtres d'école estiment que l'éducation militaire des enfants produit et doit produire les meilleurs résultats. Elle développe l'esprit de discipline, l'esprit d'obéissance, les forces physiques et les forces morales. L'exercice régulier, la marche, les enseignements patriotiques, l'habitude de l'ordre et de la propreté, tout dans cette éducation est de nature à former des hommes dignes de ce nom. Le bataillon scolaire est armé de fusils conformes à un modèle adopté par le Ministre de la Guerre et poinçonnés par l'autorité militaire. Ces fusils ne seront pas trop lourds et comporteront tout le mécanisme du fusil de guerre actuel. Ils ne pourront pas faire feu même à courte portée. Les fusils seront déposés à l'école.

L'engouement s'estompe

Mais, à partir des années 1890, l'engouement diminue. Les milieux catholiques ne soutiennent pas l'activité des bataillons scolaires car ils retiennent les enfants le dimanche et rendent plus difficile leur instruction religieuse... En outre, les catholiques n'acceptent pas la concurrence que leur font les bataillons scolaires auprès de la jeunesse. L'armée est elle aussi de plus en plus réticente. Elle évalue l'instruction, donnée par des cadres souvent inexpérimentés, à un niveau laissant à désirer. Enfin, les critiques se font de plus en plus virulentes au sein du corps enseignant même. Le milieu a aussi considérablement évolué vers une gauche pacifiste et socialiste.



Les orphelins de l'Institut Marini, à Montet (Broye) doivent s'exercer à leur futur métier de soldat... Cela se passe en 1933.



Dans une école primaire française entre 1882 et 1892

L'échec constaté a entraîné la dissolution des bataillons scolaires. Dès 1890, le Conseil de Paris a proposé de remplacer les exercices militaires par des exercices de gymnastique d'assouplissement, et cette fois encore, l'exemple de la capitale a été suivi.

Un exemple fribourgeois

Dans le canton de Fribourg, existe l'exemple de l'orphelinat Marini à Montet, Broye, dont le passé a connu des épisodes « sulfureux »...

<https://www.rts.ch/info/regions/fribourg/7444583-maltraitances-et-abus-sexuels-ont-bien-eu-lieu-a-linstitut-fribourgeois-marini.html>

Cette photo date de 1933. Les directeurs religieux de l'époque étaient l'abbé Charles Ferrari, de 1928 à 1942 puis l'abbé Pierre Roulin, de 1942 à 1955

« Le Chevreuil » à Villarlod

Ce bâtiment date de 1769. Transformé en hôtel au début du XIX^e siècle et par la suite en restaurant. De 1968 à 2005, le restaurant a été tenu par un couple d'habitants du village puis a été vendu avant sa fermeture en 2010. Après plusieurs années d'inactivité, il a été décidé de le rénover. Les travaux ont débuté en avril 2022 et se sont achevés en mai 2024. Une remarquable rénovation !

Vous attendent : Michael Erni chef cuisinier et responsable du restaurant et Marie Erni, coresponsable. Est proposée une cuisine soignée et savoureuse !

<https://www.lechevreuil.ch>

<https://www.lechevreuil.ch/lescartes.html#w-anch-top>

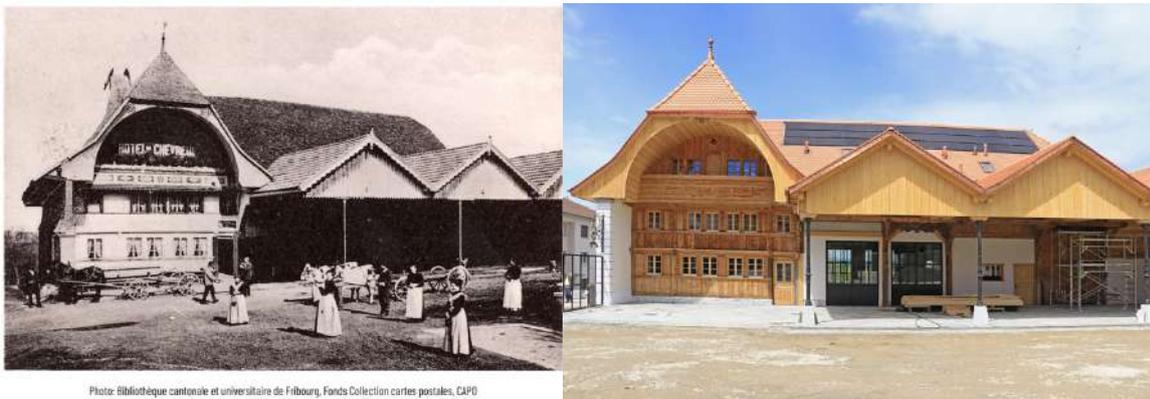


Photo: Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, Fonds Collection cartes postales, CAPD

Le Chevreuil jadis et aujourd'hui

Une photo originale !

Quand Jean Tornare entonnait la youtse, le conseiller fédéral Delamuraz et le conseiller aux États Cavadini l'accompagnaient. De gauche à droite, Jean Tornare, Jean Cavadini, Jean-Pascal Delamuraz.

Jean Cavadini, 1936-2013, neuchâtelois, conseiller aux États. Il était professeur de gymnase avant de devenir de 1969 à 1977 délégué de la conférence des chefs de départements de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin à la coordination scolaire. La Commission chargée d'étudier un projet de coordination s'appelle CIRCE, Commission intercantonale romande de coordination de l'enseignement.



Jean-Pascal Delamuraz, 1936-1998, vaudois, licencié en sciences politiques. Il siège au Conseil national de 1975 à 1983. Parallèlement, il entre en 1981 au Conseil d'État du canton de Vaud. Il est élu au Conseil fédéral le 7 décembre 1983. Il y siège jusqu'au 31 mars 1998.

Jean Tornare, 1918-1974, fribourgeois, doué d'un rare esprit d'entreprise, il a développé pendant 40 ans l'épicerie de Sorens, balisé des chemins pédestres, créé le camping « La Forêt » de Sorens, défendu inlassablement le patois. Cf. « La Gruyère » du 13 août 1994

Les Croisés Godefroy de Bouillon et Pierre l'Ermite

Il y eut neuf Croisades. Ce sont de grandes expéditions militaires entreprises au Moyen Âge par les chrétiens d'Europe motivés par le pape. Leur objectif est de délivrer la Terre sainte, Jérusalem, et les autres États chrétiens dans la région du Moyen Orient, en possession des musulmans. Le siège de Saint-Jean-d'Acre est l'événement principal de la neuvième et dernière croisade. Cette attaque livrée en 1291 par les mamelouks marque la fin du royaume de Jérusalem. Les Mamelouks formaient une milice (force de police) d'esclaves affranchis, d'origine non musulmane, au service de différents souverains musulmans.

Godefroy de Bouillon (1058-1100)

Godefroy de Bouillon est né vers 1058 ou 1061 (peut-être à Boulogne-sur-Mer en France, ou près de Genappe en Belgique) et il est mort le 18 juillet 1100 à Jérusalem.

Ce chevalier franc, descendant de Charlemagne, est un héros de la Première Croisade, qui vise à reprendre Jérusalem aux musulmans. Pour participer à cette croisade, Godefroy de Bouillon

vend plusieurs de ses châteaux de famille et constitue avec ses frères une des plus grandes armées de croisés formée des chevaliers des régions de la Meuse et du Rhin. À près de 40 ans, Godefroy est le plus âgé et sans doute le plus connu des chefs des croisés.

La route conduisant à Jérusalem a été effroyablement meurtrière : à cause des combats, mais plus encore de la famine et de la maladie, des désertions et abandons. Devant Jérusalem, ils ne sont pas plus de 25 000, dont cinq mille chevaliers. Un croisé sur cinq a pu ainsi contempler Jérusalem depuis le mont des Oliviers, en ce lointain été de 1099.

Les croisés proposent à Godefroy de rester à Jérusalem et d'en devenir le roi. Godefroy accepte de rester, mais refuse le titre de roi, en disant qu'il ne veut pas porter une couronne d'or là où le Christ a porté une couronne d'épines. Il prend alors le titre d'*avoué du saint-Sépulcre*.

Il reste donc à Jérusalem et la défend jusqu'à sa mort en 1100.

Pierre L'Ermite (1050?-1115)

Pierre l'Ermite est un ascète, fondateur d'un monastère et prédicateur dont l'influence a été considérable. On le considère comme l'un des principaux instigateurs de la première croisade.

En 1095, à la fin du Concile de Clermont, le pape Urbain II a prononcé un appel solennel destiné à venir en aide aux chrétiens d'Orient persécutés par les Turcs Seldjoukides. Au cours de cet appel, le moine prédicateur Pierre l'Ermite lance le cri de « *Dieu le veut* » qui est repris par la foule présente. C'est devenu un cri de ralliement des croisés lancé avant le combat contre les troupes ennemies.

Lorsque Urbain II a proclamé la croisade au concile de Clermont, en novembre 1095, Pierre s'est mis à la prêcher. Il est parti du centre de la France, du Berry. Il a traversé la Champagne. Il est parvenu à la vallée de la Meuse, puis il s'est rendu à Cologne en avril 1096. Son éloquence a touché des milliers de gens. Pierre a quitté Cologne en mai, et sa troupe enthousiaste a traversé l'Europe jusqu'à Constantinople. À la fin juillet, d'autres contingents sont venus en renfort. Les 5 et 6 août, les croisés ont gagné Nicomédie (aujourd'hui Izmit, en Turquie). Incapable de maintenir la discipline, Pierre est retourné à Constantinople pour demander l'aide de l'empereur byzantin Alexis 1^{er} (empire romain d'Orient).

En son absence, la plus grande partie de son armée a été anéantie par les Turcs. Pierre l'Ermite a attendu à Constantinople l'arrivée des princes de l'Europe occidentale en mai 1097.

Jérusalem enfin atteinte, Pierre a été nommé aumônier de l'armée chrétienne au printemps de 1099. Il a prononcé un sermon sur le mont des Oliviers, peu avant la mise à sac de Jérusalem. Il est revenu en Europe en 1100 et il est devenu prieur du monastère augustinien de Neufmoutier à Huy (Belgique), qu'il avait fondé. C'est là qu'il est mort. Cf. *Encyclopædia Universalis*

En Corrèze

Marie-Jo et Claude Rabiille poursuivent leur tour du monde et ont fait escale en Corrèze. Un département à connaître avec six plus beaux villages de France ! Les stars à ne pas manquer

sont Beaulieu-sur-Dordogne, Collonges-la-Rouge, Curemonte, Saint-Robert, Ségur-le-Château et Turenne. Marie-Jo écrit :

Après l'Italie très touristique, nous avons envie d'un bol d'air et nous l'avons trouvé en Corrèze. Si cela vous intéresse aussi, vous pouvez ouvrir nos deux pages du blog :

► [FRANCE Corrèze 1](#) ► [FRANCE Corrèze 2](#)

https://www.tourismecorreze.com/fr/le_mag/les_plus_beaux_villages_de_france_sont_en_correze.html#:~:text=Collonges%20la%20Rouge%20ou%20plut%C3%B4t,Collonges%20c'est%20LA%20star%20!

Le chanoine Octave Oberson, 1889-1970

Un dévouement exceptionnel

Dans l'après-midi de vendredi 30 juillet 1970, en l'église collégiale de Romont, la sépulture du chanoine Octave Oberson rassemblait une foule dense de confrères, d'anciens du « Patronage » et de Saint-Charles, de paroissiens et d'amis.



Les jeunes de la paroisse de Romont ont bénéficié des riches talents d'éducateur et d'animateur qui caractérisaient le chanoine. C'est lui qui a fondé le « patronage » dénommé le « Patro ». Il s'est appliqué à en conduire l'évolution au gré des nécessités nouvelles durant un demi-siècle. En 1934, il a créé un groupe scout qui a connu une belle vitalité.

Le professeur

Comme professeur, le chanoine Oberson - appelé Ubi - usait de méthodes bien à lui, qui ne manquaient ni d'originalité, ni d'efficacité. Ses élèves en appréciaient le tour jovial et volontiers humoristique. Mais, sa vue déficiente en incita plus d'un à en profiter en « pognant », pour reprendre le terme usité pour la tricherie. Je me souviens d'un

camarade, appelé devant la classe par le chanoine pour réciter par cœur une hymne liturgique. Il a lu le « pognon » fixé sur son avant-bras : note 6 !

Un ancien élève rappelle qu'il a bien connu Ubi. « Il a été mon prof de latin. Il avait des trucs à lui pour nous faire retenir les règles. Je me rappelle par exemple *la soeur de l'épouse est sur l'arbre*, soror, uxor, arbor : trois noms en « or » qui sont féminins. Il était un pianiste doué, jouant par cœur à cause de sa mauvaise vue. Il éclairait de nuit sa route avec une lampe de

poche à dynamo qui faisait assez de bruit pour être vue et entendue de loin. Il aimait les jeux de mots : Gottfried Keller était devenu Dieu paix cave... »

Musicien et montagnard

Le chanoine Oberson avait une âme ensoleillée et chantante. Pour les jeunes de son patronage ou pour ses élèves de Saint-Charles, il composait des chansons pleines de saveur, d'humour, de gentillesse. L'une d'entre elles était animée d'un souffle d'épopée. C'est ce « Belle jeunesse, lève-toi » beaucoup chanté dans les paroisses fribourgeoises. C'était sa façon à lui d'aimer la vie et de la faire aimer. Passionné de la montagne en dépit de son apparente fragilité corporelle et de sa mauvaise vue, il a escaladé, en compagnie d'un frère ou d'un ami, bon nombre des grands sommets de nos Alpes.

Chanoine et bourgeois d'honneur

En 1959, la limite d'âge lui a fait abandonner l'enseignement, mais non pas tout ministère. Pendant plusieurs années encore, il s'est montré un guide apprécié. pour les élèves de Saint-Charles et les jeunes de Romont. En 1966, il est devenu chanoine honoraire de la cathédrale. Le 1^{er} octobre 1964, le chanoine Oberson a reçu le diplôme de bourgeois d'honneur de Romont, en reconnaissance des services rendus à la localité. Le défunt, fils d'un préfet de la Veveyse, était le frère de Jean Oberson, ancien préfet de la Gruyère, et du journaliste Gabriel Oberson, correspondant fribourgeois de « L'Express » victime d'un grave accident en octobre 1964.

Spectacle à l'École secondaire des filles de Romont

Spectacle de Noël à l'École secondaire des filles de Romont. Celle-ci a existé de 1919 à 1971, avant d'être intégrée au CO de la Glâne. Ont assisté au spectacle des membres des autorités et du clergé (de gauche à droite) Auguste Frésey, directeur de l'École secondaire des filles, le chanoine Octave Oberson (1889-1970), le chanoine Marcel Sauter (1918-2021), décédé à 103 ans, curé de Romont de 1958 à 1981, et Louis Magnin (1898-1993), Préfet de la Glâne de 1956 à 1966. *Photo Adolphe Geisel, 1962*



Le pê di mo – Le poids des mots

En patois

Vo j'i prou chure yê, kemin mè, chin ke l'an kontâ a propou dou mârtire di j'infan, betâ dè fouârthe din di j'orfelina tinyê pê di boryô.

Grantin, tru grantin apri, l'an keminhyi a dèvejâ. L'avan portan èprovâ dè dre ou dirèkteu. Ma, irè pâ fachilo dè dèvejâ, lè pouro piti trovâvan pâ lè mo. Alâdè trovâ di mo por èchplikâ l'inpochubyo. Èchplikâ di tsoujè kon konyè pâ. Hou ke l'an j'ou le korâdzo dè chè pyindre dèvan hou nêrè chotannè, l'an rèchu tyè na rèponcha: «Dzanyà!» On cheul mo!

Chukutâ, mèpriji, pâ inchtrui, tsanpâ deché, delé. To chin ou non dou Bon Diu! Ou non dè la Chinte rèlidzion? L'i a di mo ke chon tru pèjan. Di mo ke l'an avutrâ on mache dè j'inochin.

Adon ke l'i arè tan dè tsoujè a tsandji, tan dè grô kou dè remache a bayi; è bin na, i parè ke chin ke prichè le mé, ou dzoua d'ora... l'è dè tsandji ouna demi-frâje a la prèyire «Nouthron Chènia».

Traduction

Vous avez sûrement lu ce que l'on a raconté à propos du martyr des enfants, placés de force dans des orphelinats tenus par des bourreaux.

Longtemps, trop longtemps plus tard, ils ont commencé à parler. Ils avaient pourtant tenté le dire au directeur. Mais ce n'était pas facile de parler, les pauvres petits ne trouvaient pas les mots... Allez trouver des mots pour expliquer l'impossible. Expliquer des choses que l'on ne connaît pas. Ceux qui eurent le courage de se plaindre devant ces noires soutanes, n'ont reçu qu'une réponse : « Menteur ! » Un seul mot!

Persécutés, méprisés, pas scolarisés, poussés de-ci de-là. Tout ça au nom du bon Dieu ? Au nom de la Sainte religion ? Il y a des mots qui sont trop lourds. Des mots qui ont anéanti des quantités d'innocents.

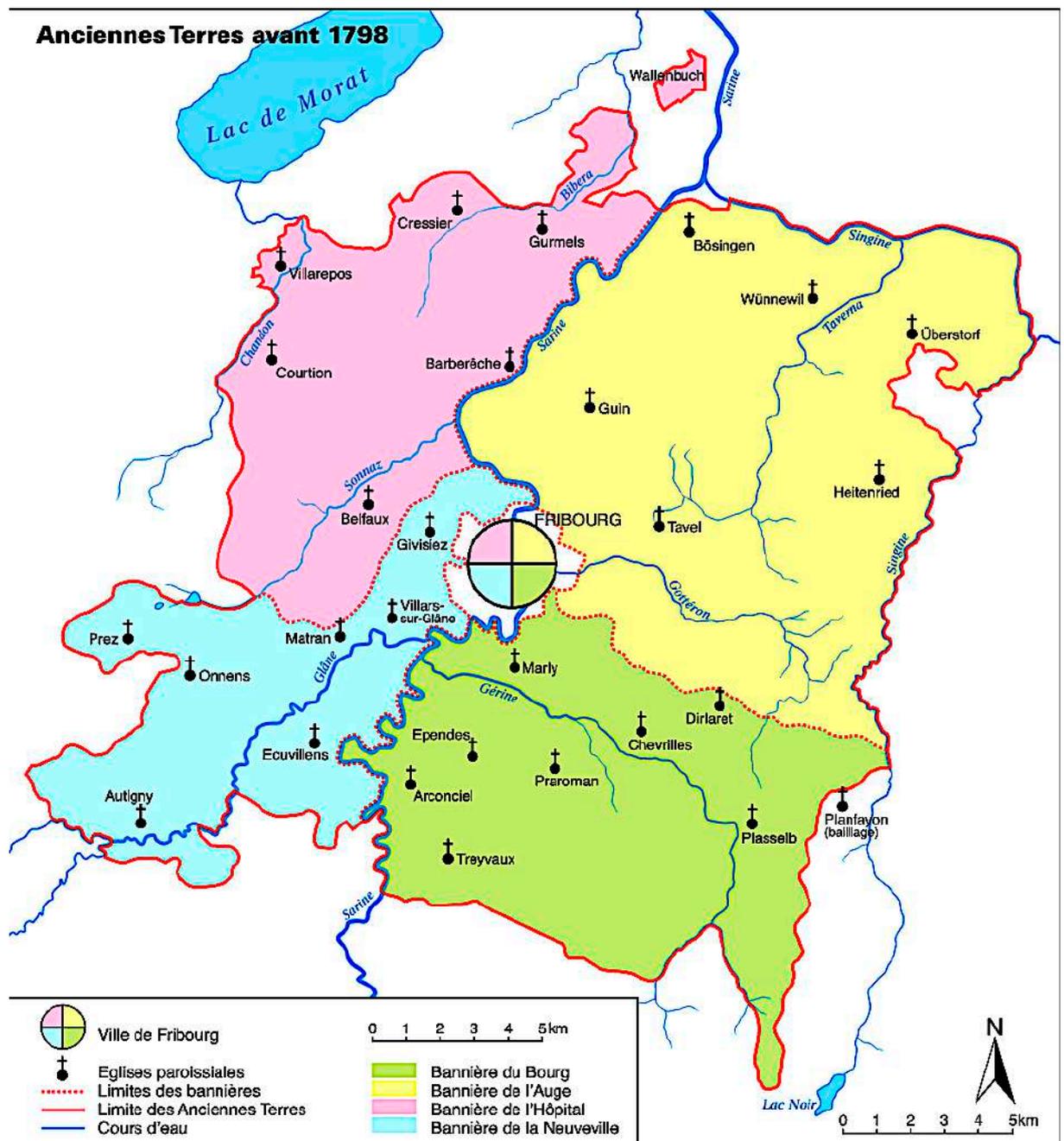
Alors qu'il y aurait tant de choses à changer, tant de grands coups de balai à donner. Eh bien non ! Il paraît que ce qui presse le plus, aujourd'hui, c'est de changer une demi-phrase au Notre Père. *Anne Marie Yerly « De-ché de-lé »*

Rappel important ! Moments essentiels de notre histoire

- Avry faisait partie des Anciennes Terres de Fribourg, formées de 24 paroisses allant de Cressier à Autigny, y compris des paroisses de la Singine. Ailleurs dans le canton, les terres dépendent de seigneuries sous la tutelle de Leurs Excellences - LL.EE. - de Fribourg (familles aristocratiques). Les « Anciennes Terres » sont divisées en quatre « Bannières » : celles des quartiers de la Ville. La Singine appartient pour l'essentiel à celle de l'Auge. L'allemand y domine. Seul le territoire de la Neuveville est

entièrement romand. Le pouvoir s'est, au fil des siècles, concentré aux mains de familles patriciennes. Artisans et petits bourgeois citadins ont perdu leurs droits. Quant aux paysans, ils ont toujours compté « pour beurre ».

- Les quatre Bannières formant les Anciennes Terres : 1. AUGE : six paroisses, Tavel, Guin, Bösingen, Wünnewyl, Ueberstorf et Heitenried 2. BOURG : huit paroisses, Treyvaux, Arconciel, Ependes, Marly, Dirlaret, Chevilles, Praroman et Plasselb 3. HÔPITAUX : six paroisses, Cormondes, Barberêche, Belfaux, Courtion, Cressier et Villarepos. 4. NEUVEVILLE : sept paroisses, Matran, Villars-sur-Glâne, Autigny, Givisiez, Ecuwillens, Onnens et Prez.



- Bataille de Morat contre Charles le Téméraire en 1476. Il ne faut pas oublier que Fribourg, alliée de Berne, ne comprend que les Anciennes Terres qui entourent la

ville, avec une majorité d'Alémaniques. Fribourg est devenu canton suisse après les guerres de Bourgogne, en 1481. Les districts de la Broye, de la Glâne, de la Veveyse et de la Gruyère seront conquis par Fribourg au XVI^e siècle. Ils étaient en grande partie dépendants de la Savoie et ne furent pas les vainqueurs de Morat, contrairement aux Anciennes Terres...

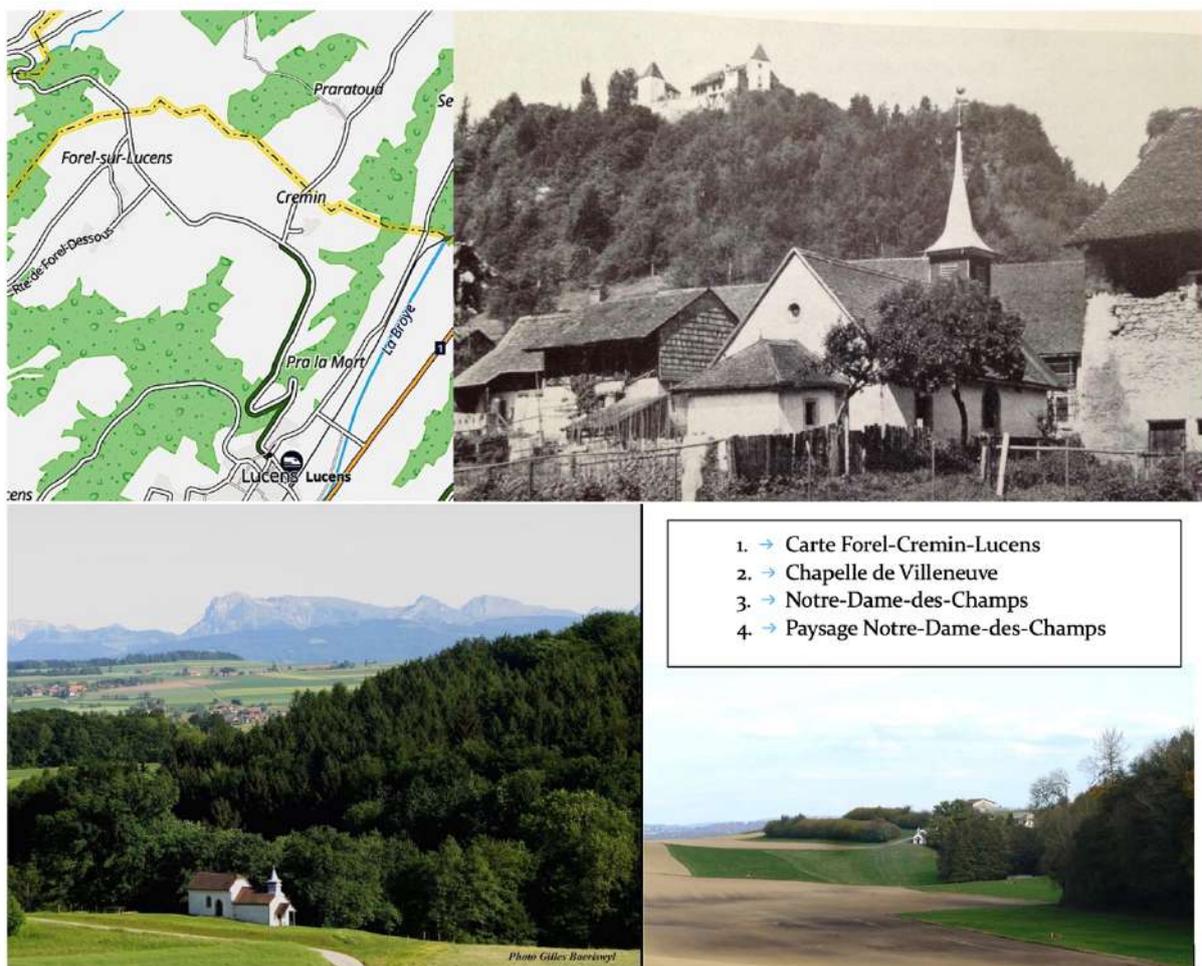
- 1536. Fribourg s'agrandit de la Broye, de la Glâne, de la Veveyse et d'une partie de la Gruyère. LL.EE. y installent des baillis à la tête des bailliages. Les baillis résident en général dans les châteaux.
- 1798. La Suisse devient une république sous tutelle française. C'est la fin d l'Ancien Régime.
- 1803. Napoléon donne à la Suisse l'Acte de Médiation. Le premier « président de la Confédération » est Louis d'Affry (Avry). Les Davrie - ancien nom d'Affry - ont eu leur première demeure à Avry entre l'Essert et le Bois des Ruz, **au Bois de la Crètaz**. Dans l'ouvrage *Louis d'Affry*, de Georges Andrey et Alain-Jacques Tornare, il est écrit que les vestiges d'un ancien château ayant appartenu à la famille d'Affry étaient encore visibles à Avry à la fin du XVIII^e siècle. La famille d'Affry est bourgeoise de Fribourg dès 1293.
- 1815-1830. C'est la Restauration, le retour à l'Ancien Régime et à LL.EE.
- 1830. Régénération après la Journée des Bâtons du 2 décembre 1830 qui était une insurrection contre le régime aristocratique. Constitution de 1831 : Pour être électeur, il faut être bourgeois d'une commune fribourgeoise, habiter le canton et avoir 25 ans. Sont exclus de l'électorat : les ecclésiastiques, les militaires au service étranger, les domestiques, les interdits et les malades mentaux. Le syndic est nommé par le Conseil d'État (jusqu'en 1892). Le Conseil d'État est nommé par le Grand Conseil.
- 1848-1856. Régime radical dans le canton de Fribourg après le Sonderbund qui réunissait les cantons catholiques de Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug, Fribourg, Valais. Cette alliance avait été conclue à la suite de la prise du pouvoir helvétique du Parti radical qui, grâce à la majorité des cantons, a pris des mesures anti-catholiques, comme la fermeture des couvents en Argovie en 1841. La même année, par mesure de représailles, les autorités de Lucerne ont confié aux jésuites la responsabilité du système éducatif cantonal.
- Après 1856, c'est le régime conservateur-libéral, puis la République chrétienne conservatrice avec Georges Python, conseiller d'État de 1885 à 1927.
- Le Kulturkampf (1871-1883) est littéralement un combat pour la civilisation. La lutte a été engagée par Bismarck contre l'influence jugée dangereuse pour l'unité de l'Allemagne de l'Église catholique dans les États allemands. Le Kulturkampf devait avoir des répercussions sur la politique religieuse en Suisse et en Autriche.

Paroisse de Surpierre sans Forel et Cremin

Jadis, les chanoines de la cathédrale de Lausanne étaient les collateurs (droit de désignation des curés ou vicaires) de la paroisse de Surpierre. Il en fut ainsi jusqu'en 1536, époque à

laquelle la Réformation du Pays de Vaud a été introduite par LL.EE. de Berne. Le chapitre de Lausanne fut dissous. Mgr de Montfaucon, évêque de Lausanne, a pris le chemin de l'exil.

Le curé de Surpierre à cette époque, le Rd Pierre Escoffey, de Cheiry, s'est montré vigilant. Alors que toutes les communes environnantes embrassaient la Réforme, il n'a perdu que les paroissiens de Forel et Cremin. Villeneuve faisait partie dès l'origine de la paroisse de Surpierre. Vu les difficultés de communication, cette localité était en fait rattachée à Granges. Toutes relations religieuses avec cette paroisse devenue protestante ont été rompues. C'est vraisemblablement à cette date et en raison des événements de cette époque que fut construite à Villeneuve la première chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste avec un petit cimetière, au pied des roches, en dessous du château, à un endroit désigné actuellement du nom de Vieux Saint-Jean. En 1740, la chapelle actuelle, également pourvue d'un cimetière fermé en 1884, a remplacé le sanctuaire primitif.



Pourquoi, dans les siècles passés, l'église paroissiale - Notre-Dame-des-Champs - était-elle éloignée de toute habitation, sur « un plateau désert » - l'expression est du Père Apollinaire Dellion, historien - entre Surpierre et le hameau du Sensuis ? Pour trois raisons. La première : si l'on trace, sur la carte de l'enclave, une ligne nord-sud et une ligne est-ouest, l'intersection se trouve peu éloignée de l'emplacement de l'ancienne église. La deuxième raison : les menhirs, où les Celtes pratiquaient leur culte, sont assez nombreux dans nos contrées. L'emplacement choisi jouit - dit-on - d'un important magnétisme. Au début du christianisme,

quelques chrétiens, conservant une certaine affection pour l'ancien culte, s'unissaient aux « païens » au pied de la pierre druidique. Le prêtre de Surpierre, pour détourner le peuple de ce culte, a fait ériger près du menhir une chapelle en l'honneur de la Vierge Marie. Ce menhir a été détruit et les pierres ont servi à diverses constructions, dont celle d'un pont, paraît-il. Le maréchal de Villeneuve Joseph Ballif, décédé en 1892, se souvenait avoir vu le menhir près de la chapelle Notre-Dame des Champs. La troisième raison : Forel-sur-Lucens et Cremin, deux villages actuellement vaudois, faisaient partie de la paroisse de Surpierre avant la conquête bernoise de 1536. L'église de Notre-Dame des Champs n'est pas éloignée de ces localités.

Le premier document écrit mentionnant les églises de Cheiry et de Notre-Dame des Champs remonte à 1184. Dès 1275, cette dernière porte le titre d'église paroissiale jusqu'en 1820, date de la consécration de l'église actuelle de Surpierre. Cf. notamment « La Liberté » du 19 décembre 1939

Vieux chant patriotique ; deux versions

Les bords de la libre Sarine
Jean-François Marcellin Bussard

Les bords de la libre Sarine
Inspirent le républicain ;
Il s'arme de sa carabine,
Alors il se sent souverain.

Non, il n'est point d'indépendance
Pour qui redoute le combat ;
Sans des prodiges de vaillance
La Suisse expirait à Morat.

Les ennemis en Pré-de-Chênes
Menaçaient les Gruyériens ;
Ce peuple cria : « Point de chaînes ! »
Et battit les Savoisiens.

Au lâche appartient l'esclavage,
L'indépendance aux gens de cœur ;
Nul ne fut libre sans courage,
Sans la liberté, point d'honneur !

Fribourgeois, préparons nos armes,
Accourons sous notre drapeau ;
Écrivons-nous aux jours d'alarmes :
La Suisse libre ou le tombeau !

Refrain
Armons-nous, enfants de l'Helvétie !
En cas d'hostilité
Nos jeux guerriers à la patrie
Garantiront sa liberté.

Version (allégée !) de l'abbé Bovet, Nos
Chansons, p 14,

Les bords que baigne la Sarine
Sont chers au cœur de Fribourgeois,
Ils font jaillir de sa poitrine
Ce chant belliqueux d'autrefois,

Laissons aux lâches l'esclavage,
Nous sommes les enfants de Tell.
Par sa vaillance et son courage,
Il est notre exemple immortel.

A notre Suisse aux jours d'alarmes,
Courons offrir tout notre sang.
Avec ardeur prenons les armes,
Marchons au combat frémissants.

Tilleul, vieux souvenir de gloire,
Fribourg toujours te gardera.
Ses fils conservent la mémoire
Des Suisses vainqueurs à Morat.

Seigneur vers toi ma voix s'élançe,
Protège encore mon vieux Fribourg,
Il place en toi son espérance,
Sois son défenseur pour toujours.

Refrain (après chaque couplet)
Armons-nous, enfants de l'Helvétie !
Marchons avec fierté,
Sachons mourir pour la patrie,
Pour lui garder sa liberté



Jean-François-Marcellin Bussard figure notamment – biographie et poèmes – dans « La Gruyère illustrée, Les poètes de la Gruyère, 1898 ». Bussard, 1800-1853, avocat à Bulle, docteur en droit, conseiller national, poète.

Pré de Chênes : lieu-dit où les Gruyériens ont affronté les Savoyards, probablement lors de la guerre entre la Savoie et Fribourg en 1448.

Les tsimperlets

Mgr Dévaud : pédagogue, écrivain prolifique, directeur de l'École normale d'Hauterive, professeur à l'Université de Fribourg... avait des « tsimperlets » !

Le 20^e anniversaire de la mort de M^{gr} Dévaud inspire à l'abbé Barbey l'article suivant, qu'il publie dans le *Bulletin pédagogique* du 15 janvier 1962 (extrait) :

« Parce qu'il avait le sens de l'amitié, M^{gr} Dévaud avait le don de la conversation, vive, piquante et pétillante. Il racontait plaisamment l'anecdote et il était friand de celle des autres. Ce n'est donc pas lui manquer de respect que de tenter de le faire revivre à travers quelques anecdotes.



Celle-ci se situe en salle d'étude, à Hauterive, une fin d'après-midi de juin, entre cinq et sept. Un normalien avide d'air pur a quitté son pupitre pour installer sa chaise et « potasser son brevet » devant la fenêtre grande ouverte. Survient M. le directeur. Il aimait à faire un tour à cette heure-là dans la longue salle commune, « pour se rendre compte », pour s'imprégner de cette atmosphère de ruche laborieuse et silencieuse, parfois aussi pour libérer le surveillant, qu'il délogeait tout simplement en l'invitant à aller prendre l'air.

Il faut dire aussi qu'on le redoutait un peu pour ses brusques éclats, du genre qu'on appelle drôlement, dans notre langue des « tsimperlets ». Notre normalien donc se demande s'il ne va pas se faire admonester pour avoir déserté son poste. Et voici précisément que M. le directeur, après un coup d'œil rapide sur la salle d'étude, s'avance vers lui, de ce pas décidé, saccadé, trépidant qu'on lui connaissait. Il s'arrête, regarde le jeune homme plongé dans son livre, se penche vers lui et lui chuchote : « Vous avez bien fait, mais je vous aurais grondé si vous aviez quitté la fenêtre en me voyant entrer ! »

Il savait commander, exiger, punir quand il fallait, mais sans que cela altérât la profonde amitié qu'il vouait à ses jeunes disciples. Il se réjouissait qu'on le comprît. Il eût été affligé d'être pris pour un père-fouettard. »

Classe de l'École normale brevetée en 1951

La classe de langue française de 1951 comptait treize élèves. Douze sont morts. Nous étions encore deux, Romuald Sapin et moi.

Romuald est décédé, le 12 août 2024. Et s'il n'en reste qu'un...

La classe 1951 complète, avec les collègues alémaniques :



Classe 1951, française et alémanique. 1er rang, de g. à dr. Armand Maillard, Maurice Longchamp, Johann Aebischer, Josef Vaucher, Michel Jordan, André Bays, Jean Pichonnaz, Romuald Sapin. Debout de g. à dr. Severin Lottas, Ernest Möri, Jean-Marie Barras, Willy Herren, Anton Kolly, Georges Bertschy, Jakob Möri, Hermann Oberson, Albert Schaller, Bernard Bovet, Raphaël Perler, Jean Clément, Roger Karth

Le repas de la couronne

Coup de crayon, G.G. « La Gruyère », 22 juin 1968

Il y avait autrefois un conseiller national radical bernois qui était fort populaire. Il répondait au nom très courant de Müller. Il avait de nombreuses cordes à son arc. Et l'une de ses qualités majeures, c'était d'être aubergiste. Sa pinte n'était pas très éloignée de la ville fédérale. Aussi, pendant les sessions, ses collègues lui rendaient-ils souvent visite. La maîtresse de maison était accueillante, la cuisinière excellente. Les serveuses étaient accortes. Les élus du peuple passaient de beaux soirs dans l'établissement susmentionné. Mais il advint que le parlementaire hôtelier tomba gravement malade. On annonça l'imminence de son décès. Et, comme de juste, les amis des jours heureux songèrent à lui offrir une couronne mortuaire. Ils se cotisèrent. Ils réunirent une somme coquette.

Toutefois, ils n'eurent pas besoin de se rendre chez le fleuriste. Car, par miracle, l'agonisant recouvra la santé. Il se rétablit si bien qu'il put siéger à nouveau gaillardement sous la coupole. Restait l'argent que l'on destinait à lui rendre un suprême hommage.

L'intéressé, qui était homme d'esprit, estima que ce montant ne devait pas être remboursé. Il proposa aux généreux donateurs de le consacrer au paiement d'un modeste repas à prendre

dans son auberge. Menu : soupe au pain, saucisse à rôtir et rösti. Cette suggestion fut agréée. Et les honorables en question se retrouvèrent, à l'heure convenue, autour d'une table. Ils firent démocratiquement honneur aux mets promis. Ils pensèrent avec raison que leur ligne n'aurait pas à souffrir de cette rustique agape. Ils s'apprêtaient à la couronner d'un café-schnaps, lorsque leur hôte fit un signe. Et son personnel arriva avec des plats somptueux et les meilleures bouteilles. Ce fut une bombance mémorable. Et le député Müller assumait tous les frais de ce petit supplément.

Ainsi fut fondée une tradition : celle du dîner de la couronne. Chaque année, à la même date, l'opération se répétait. On commençait par avaler la soupe au pain, la saucisse et les rösti. Puis, c'était le grand gueuleton arrosé des crus les plus fins. Et le conseiller-aubergiste régala à l'œil. Jusqu'à sa démission, il demeura fidèle à la coutume qu'il avait créée. Et l'on en parle encore à Berne. On ajoute que ce philanthrope et gastronome aura des funérailles magnifiques. Il ne les aura pas volées. D'ailleurs, au cours de son existence, il s'est acquis nombre de mérites.

Si j'évoque cette histoire authentique, c'est pour rappeler que la vie parlementaire malgré ses lourds travaux, ses séances longues et astreignantes, n'a rien de monastique. Les représentants du peuple savent se transformer en joyeux convives. Et les bons restaurants bernois n'ont pour eux aucun secret. Une fois l'an, chaque groupe politique fait même une excursion qui le mène dans quelque relais de bouche. C'est l'occasion de cultiver l'art du bien-manger et l'amitié tout à la fois. Il convient de préciser que la Princesse ne participe pas de ses deniers à ces réjouissances annexes. Et chacun règle scrupuleusement son écot. Mais il le fait sans barguigner. Il attend même avec impatience cette espèce de course d'école de pères de la nation.

Les méchantes langues - bien sûr - diront que si ces messieurs se nourrissaient de pommes de terre en robe des champs et de sérac, il n'y aurait pas besoin d'augmenter leur indemnité parlementaire. Mais que ferait une députation sous-alimentée ? Ventre affamé, on le sait, n'a pas d'oreilles. Or les conseillers nationaux doivent posséder des « esgourdes » bien développées pour écouter toutes les doléances qui montent vers eux.



Taupier

Chaque commune disposait autrefois d'un taupier. Celui-ci allait tendre ses trappes le printemps, quand la neige avait fondu, après les foins et après les regains. Entre-temps, il n'osait pas aller fouler l'herbe. Il allait montrer ses taupes au boursier de la commune qui le payait à la pièce.

Mon père m'a raconté qu'à Avry-devant-Pont, le taupier ne devait porter que les queues pour se faire payer. Et l'hiver, il fabriquait des queues de taupes avec un vieux chapeau de frotson (tissu en laine de mouton) et, le moment venu, il les mélangeait aux autres queues...

Photo : Mon oncle Michel Chatagny, tout en étant patron de son domaine, allait de temps à autre « aux taupes ». Son fils Jean-Claude l'a remplacé. Il présentait les queues à son papa pour obtenir une maigre paie. Il lui arrivait de couper les queues en deux...



La Mémoire, drôle d'atout

Un de mes « Clins d'œil » parus dans "La Gruyère" du 23 août 1997

Étonnante, la mémoire ! On ne sait ni où ni comment les souvenirs se conservent. Tout le cortex est concerné, paraît-il. Je me pose des questions sur la mutation (inconsciente ?) des souvenirs. Certaines cellules du cortex subissent-elles l'outrage des années ? Contribuent-elles



à la transformation du passé ? Les souvenirs de la mob 39-45 passent parfois, me semble-t-il, dans le moulin de la métamorphose. Longtemps, longtemps après cette époque mémorable, l'ancien soldat d'un village fribourgeois dissertait sur le banc de l'écurie. Henri Guisan, au fil des années, de général en chef était devenu un camarade. Un ami qui jouait aux cartes avec les trouffions. L'histoire, maintes fois répétée, avait deux conclusions. Dans une première version, Guisan lui avait pris le nel. (Ben voyons, c'était un surhomme !) Dans la seconde, la prise de congé à l'issue de la partie se concluait par un sonore « Salut Henri » !

Un ami historien me confiait un jour que des témoignages oraux devraient toujours subir l'épreuve de la confrontation. *JMB*

Villargiroud et ses singularités

En dehors des chemins, le village glânois de Villargiroud vit paisiblement dans la contrée du Gibloux. La commune n'a ni église, ni établissement public. En créant une place du village en 1991, les autorités ont voulu un lieu central où se retrouver. L'endroit choisi a été aménagé en face de la laiterie. La construction d'une cabane forestière, en 1985, partait du même souci : créer un lieu de rencontre. Si la cabane a connu le succès, ce n'est pas le cas pour la place du village, actuellement ignorée... Mais Villargiroud bénéficie de diverses singularités.

C'est rare qu'un petit village dispose d'une boulangerie-pâtisserie-épicerie. Elle porte le nom de Marchon et Favre, comme à Cottens, à Rossens, à Neyruz, à Matran, à Posieux, à Ursy, à Bulle.

La cabane forestière de Villargiroud

Elle est située à l'orée de la forêt du Gibloux. La cabane est fermée durant la période hivernale, du 15 octobre au 15 avril. Soixante à septante personnes peuvent y être hébergées. La cabane est bien équipée : abri avec avant-toit - place de jeu - places de parc - eau - électricité - cuisinière - vaisselle - réfrigérateur - chauffage - sanitaires. Pour réserver : administration@villorsonnens.com; location : Tél. 026 653 00 81

L'abbé Etienne Raboud

Etienne Raboud est né à Villargiroud le 22 janvier 1858. Son père, Jean Raboud dit «de Farvalaz» était surnommé «*Jean des saints*». Pour quelle raison ? Il faisait partie du petit groupe parti à pied à Rome chercher des reliques de saints destinées à l'église d'Orsonnens. Jean Raboud meurt alors que son fils Etienne n'a que trois ans. C'est donc à sa mère, Nanette,

née Delabays, du Châtelard, qu'est confiée l'éducation du jeune Etienne. La carrière de l'abbé Raboud a été exceptionnelle. <https://www.aasm.ch/pages/echos/ESM029042.pdf>

Le Magasin à la ferme, miel, chèvres.

Sébastien Berset est agriculteur, et aussi apiculteur amateur depuis 2016. Ses ruches fournissent beaucoup de miel. Sébastien élève également des reines et il crée de nouvelles colonies. Il est moniteur-éleveur depuis 2020 et partage volontiers son expérience. Actuellement, il garde environs 40 colonies. Il a augmenté son cheptel uniquement par élevage. Mais les abeilles doivent partager son temps avec ses 280 chèvres laitières : 250 000 kg de lait en production annuelle !

La Ferme des Pierres

Claude et Françoise Chassot sont la troisième génération d'exploitants. Localisée au pied du Gibloux, la Ferme des Pierres est une exploitation familiale qui fournit viande, produits laitiers et céréales, parmi lesquels du quinoa dès 2017.

Depuis quelques années, Baptiste et Samuel ont rejoint la ferme et ont diversifié les productions. C'est ainsi que la vente directe est née. En avril 2019, a été ouvert un local de vente en self-service. Il était important d'offrir aux clients la possibilité d'acheter les produits directement à la ferme et de voir les animaux. Depuis l'ouverture du magasin, de la viande de bœuf et de porc au détail est proposée régulièrement. Les producteurs des alentours collaborent afin d'étoffer l'assortiment.

Parmi les autres agriculteurs, mentionons André Chappuis - Les Noutes - dont le troupeau compte 100 vaches.

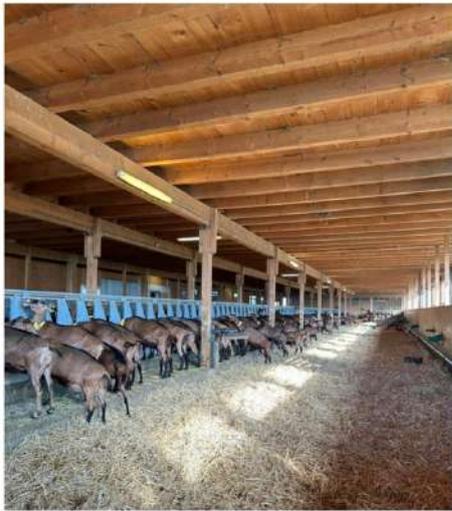
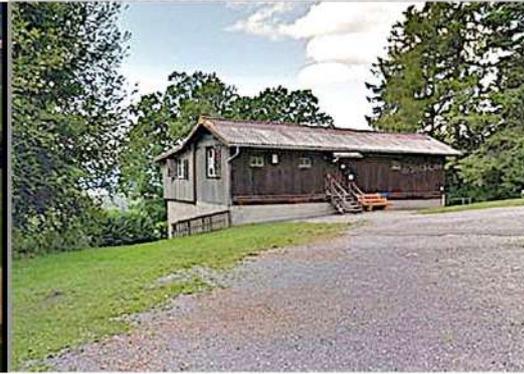
Laiterie, décès tragique d'un laitier

Marc Bérard, laitier à Villargiroud durant 28 ans, est décédé tragiquement dans un accident de voiture survenu à Corpataux. Il était notamment le papa d'Anne-Lyse Bérard, devenue la chanteuse connue Carol Rich. « La Liberté » du 5 septembre 1989 relate l'accident.

Extrait : Une automobiliste circulait de Corpataux en direction de Farvagny. À la croisée de Corpataux-Magnedens, elle n'accorda pas la priorité et a heurté la voiture conduite par Victorine Bérard, épouse de Marc, qui était passager de la voiture. Grièvement blessés, les deux conductrices ainsi que Marc Bérard ont été transportés à l'Hôpital cantonal. Marc Bérard, 57 ans, est décédé peu après son admission.

La Laiterie est confiée actuellement à Gaël Demierre. Sont fabriqués annuellement 3500 fromages de Gruyère et 250 vacherins.

Internet signale aussi l'existence de l'École romande de magnétisme à Villargiroud.



Village de Villargiroud, cabane forestière, la chèvrerie, miel du Gibloux de Villargiroud

Gent

Une correspondante commettait jadis un barbarisme (faute grossière de langage) dans ses articles de « La Liberté » ou du « Journal d'Estavayer ». Elle écrivait la gente écolière - au lieu de la gent écolière. La gent est un nom qui signifie la race, le groupe. La gent aviaire, les oiseaux ; la gent féminine, les femmes ; la gent masculine, les hommes ; la gent féline, les chats, etc. La gent trotte-menu (La Fontaine) désigne les rats ou autres rongeurs qui trottent à petits pas... Gente existe comme qualificatif et signifie aimable, qui a de la grâce : une gente dame.

Edgar Sauvain



Edgar Sauvain (1909-1986) était dans les années 40-50 un pédagogue d'avant-garde. Il est né à Grandval, (à l'est de Moutier), et il a obtenu son brevet d'instituteur à Porrentruy. Il a enseigné à l'orphelinat de Courtelary, puis à Cormoret, localités du vallon de St-Imier dans le Jura bernois. Nommé instituteur à Cormoret, Edgar Sauvain enseigne de

1931 à 1943 dans une classe à 4 degrés qui compta jusqu'à 48 élèves. Contraint à « une douce fermeté » et à une bonne organisation du travail, il doit de plus consacrer une attention spéciale aux candidats à l'examen d'entrée pour l'école secondaire. Nommé dans la classe supérieure en 1943, il se trouve plus libre d'appliquer son optique pédagogique...

Il a poursuivi sa carrière à Bienne. Adeptes de l'école nouvelle et de la pédagogie Freinet, il reconnaissait que la pratique des théories de Freinet n'est intégralement possible que dans une classe peu nombreuse et ne comptant en principe qu'un seul degré... Mais, restent applicables dans d'autres classes l'observation, des sorties dans la nature, l'interdisciplinarité – les textes sont exploités dans les différentes branches - et... de la patience enrobée d'affection ! Edgar Sauvain a été appelé pour des causeries dans divers endroits de la Suisse. Pierre Telley, professeur à l'École normale de Fribourg, a été très marqué par le stage qu'il a effectué à Bienne dans la classe de Sauvain.

L'idéal de Sauvain

« Pour avoir souffert moi-même de l'autorité quasi despotique de certains professeurs, je suis résolu à faire un bon départ, à créer une bonne atmosphère de classe, à user de patience, de bienveillance, de compréhension, de sens psychologique, afin de prouver que la mauvaise autorité étiole, alors que la patience enrobée d'affection épanouit, donne des ailes. »

Un journaliste est allé à Cormoret

Lu dans le « Journal du Jura » du 28 novembre 1949 les remarques du journaliste qui est allé à Cormoret dans la classe supérieure d'Edgar Sauvain. Ses conclusions, en rapport avec Freinet, l'un des maîtres à penser de Sauvain :

« Freinet a tout bouleversé et a fait une école pour les élèves et non pour le maître. Tout est basé sur l'observation, sur le self government, sur la communauté. Au lieu de livres de lecture, Sauvain a acheté une imprimerie. (Il est évident que l'informatique remplacerait aujourd'hui l'imprimerie.) Les élèves ont édité un journal qui sera échangé avec d'autres classes. Les textes sont écrits à la maison, à l'école. Choisis par un vote des élèves, certains sont destinés à la presse à imprimer. Ils servent ensuite d'étude pour la langue maternelle, la géographie, l'histoire, les sciences.

Les enfants quittent la maison d'école et partent en observation dans la forêt, au bord des rivières... Les horaires, avec les heures de leçons bien définies, ont disparu. Au début de la semaine, un plan de travail est élaboré qu'on s'efforcera de respecter. Chaque enfant œuvre selon son savoir et s'il ne sera pas un as en sortant de l'école, il aura formé au moins son caractère. À Cormoret, le journal fait en classe s'appelle "Main dans la main". On imprime, on grave sur lino, on passe dans l'appareil de cinéma des films instructifs, éducatifs, on projette aussi des films fixes. L'élève qui sait dessiner apporte sa petite contribution, celui qui a la facilité de rédiger en fait de même. Chacun est actif selon ses capacités. Les manuels ont ainsi disparu et c'est un fichier déjà très complet que l'école possède. Ainsi la méthode est différente de la traditionnelle bien connue et pratiquée. C'est une révolution pédagogique. »



Des professeurs de méthodologie ont visité à diverses reprises des classes Freinet et à l'étranger. Ici, dans une classe Freinet à Decize, dans la Nièvre. Ces visites ont favorisé une réflexion sur d'autres pratiques ou conforté la ligne pratiquée à Fribourg. Les professeurs de méthodologie Pierre Telley et Jean-Pierre Papaux ont figuré parmi les fidèles de ces visites. Départ de leur hôtel pour découvrir Freinet...

En conclusion, une réflexion de H. Landry

« Je ne suis guère partisan d'une méthode stricte, d'un système tout fait et M. Sauvain a énoncé au début de son exposé une vérité capitale : c'est l'enthousiasme, l'amour de sa profession, des enfants confiés qui conduisent au succès en pédagogie. L'instituteur, se rendant dans sa classe parce qu'il y est obligé, l'institutrice trouvant les heures longues parce qu'elle a tout terminé et qu'il n'y a plus rien à faire, auront beau passer chez Freinet, goûter de l'école nouvelle, se documenter et se procurer toutes les techniques, ils ne réussiront pas et demeureront d'ennuyeux enseignants. La clef du bonheur c'est la joie, le contentement, l'amour. Cela est vrai pour l'agriculteur comme pour l'industriel, pour le cantonnier comme pour l'ingénieur. La pire des solutions, c'est d'exister sans vivre et vivre c'est avant tout aimer. Voilà le secret, aussi bien en pédagogie que dans la fabrication délicate des montres. Qui aime bien, travaille bien. » H. Landry. « Journal du Jura » 28 novembre 1949

Jean-Pascal Delamuraz, 1936-1998 : homme d'État hors du commun

Éloges de Patrice Borcard

Dans « La Gruyère » du 6 octobre 1998, Patrice Borcard n'a que des éloges pour cette remarquable personnalité. Extraits :



La disparition de Jean-Pascal Delamuraz, à 62 ans, a figé la Suisse romande dans une tristesse qui n'est pas feinte. Radio et télévision ont d'emblée imposé la tonalité du deuil. Et les journaux, avec davantage de retenue dans la partie alémanique, ont salué

ce lundi le départ d'« un grand homme d'État ». Le vocabulaire journalistique, ordinairement porté à l'hyperbole, traduisait en l'occurrence une opinion largement partagée. Au panthéon de la politique suisse, Jean-Pascal Delamuraz, incontestablement, tranchait. Il était une exception dans ce système qui s'empresse de combler les traces, d'arrondir les personnalités et de niveler les caractères. Son énergie, son esprit de conquête, son talent oratoire et son sens aigu de la communication ont évité au citoyen de Paudex une implacable dilution dans la collégialité fédérale.

Delamuraz, à l'image du président Mitterrand qu'il admirait, fut un artiste de la politique. Des réseaux villageois aux cercles de districts, des pintes du Lavaux aux tavernes bernoises, « JPD » avait tissé sa toile, suscité d'indéfectibles amitiés, engendré aussi de redoutables rancunes. Et à l'heure d'un premier bilan, le pays s'étonne de la richesse de l'héritage : adhésion au GATT, réforme agricole, élan européen, souci de l'équité sociale et de la cohésion nationale...

Bref curriculum

Politicien vaudois, membre du Parti radical-démocratique, Delamuraz a occupé les charges de syndic de Lausanne, de conseiller d'État, de conseiller national et de conseiller fédéral.

Il a obtenu en 1960 une licence en sciences politiques à l'Université de Lausanne. Marié, il a eu deux enfants. Delamuraz a été directeur administratif adjoint de l'Exposition nationale de 1964 à Lausanne. Découvert par Georges-André Chevallaz, il a été nommé secrétaire général permanent du Parti radical-démocratique vaudois de 1965 à 1970. Lorsque son mentor a accédé au Conseil fédéral, il lui a succédé comme syndic de Lausanne de 1974 à 1981. Membre du Conseil national de 1975-1983, il est devenu conseiller d'État. Son mandat au Conseil d'État n'a duré que de 1981 à 1983.

Delamuraz est nommé conseiller fédéral le 7 décembre 1983. Capitaine dans les troupes de transport, il a dirigé d'abord le Département militaire fédéral de 1984 à 1986. À ce titre, il a

conduit la révision du Code pénal militaire. Le plus gros dossier qu'il a dû traiter a été l'achat des chars Léopard dont 380 ont été livrés entre 1987 et 1993. Delamuraz a repris en 1987 le Département fédéral de l'économie publique à la tête duquel il est resté jusqu'en mars 1998. Il a été président de la Confédération en 1989 et 1996. Son effort principal a porté sur les relations avec la Communauté européenne. Sujet qui a divisé l'exécutif fédéral. Si René Felber et Arnold Koller étaient favorables à l'adhésion à l'EEE, Flavio Cotti, Kaspar Villiger et Otto Stich étaient contre. Finalement, Adolf Ogi a fait pencher la balance du côté des pro-EEE. L'arrêté fédéral concernant l'adhésion à l'EEE a été refusé le 6 décembre 1992 par 50,3% de non. Delamuraz, durement affecté par cette défaite, a parlé d'un « dimanche noir ». Sa plus grande victoire reste l'adhésion de la Suisse à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) en 1995.

Excentriques, solitaires, en marge de la société...

Une photo tirée de la série exceptionnelle que Marcel Imsand a dédiée aux **jumeaux Vionnet de Vulruz : Louis, dit l'Est et l'Ouest, et Emile, dit Milet**. Deux nonagénaires en marge du temps et de la société, que l'artiste a fréquentés pendant sept ans, dès 1985. Les deux frères n'avaient besoin de rien, ni de personne. Milet est tombé malade. Il ne s'est plus levé. Son frère s'en est occupé, il lui tendait un bol de soupe. Marcel le photographe était là, parfois. Dans le clair-obscur de la grande chambre. Là où il y avait aussi le fourneau pour réchauffer le corps et les images religieuses pour guider l'âme. Milet s'en alla, son frère s'enferma. Il avait 90 ans. Et il l'a rejoint.

Marcel Imsand : photographe né à Pringy et décédé le 11 novembre 2017 à l'âge de 88 ans.



Un sur le canapé, l'autre sur le fourneau...

Fontaines et lessive

Considérée comme un travail réservé aux femmes au Moyen Âge déjà, la lessive fut, jusque dans la seconde moitié du XX^e siècle, la corvée ménagère la plus lourde, celle qui prenait le plus de temps. Elle faisait l'objet d'ordonnances et de règlements à cause des quantités d'eau nécessitées. Par crainte d'une contamination et aussi pour des raisons superstitieuses, l'usage des fontaines pour la lessive était souvent soumis à des restrictions : exclusion des linges et des serviettes tachés de sang menstruel ou lors d'un accouchement, prohibition des cendres qui servaient alors de détachant. En bien des endroits, les femmes étaient obligées d'aller faire la lessive au bord des lacs ou des cours d'eau.



1. → fontaine à Cremin (entre Praratoud et Lucens) ; 2 fontaine à Avry, ferme Rossier du Covy ; 3 lessive qui sèche en plein air ; 4 lessive de jadis à la fontaine

Jadis dans mon village, souvenirs des années 30 à 50

On faisait la lessive en plein air, à la fontaine, guère plus de deux à trois fois par an. Le linge trempait, puis était dégrossi sur la planche, puis cuisait dans la couleuse à champignon, puis était rincé à grande eau. La lessive séchait en plein air. Les cordes qui la supportaient étaient soutenues parfois par des perches d'haricot. Gare aux coups de vent qui jetaient la lessive à terre, provoquant les pleurs des lessiveuses ! La fontaine et ses deux bassins étaient utilisés pour abreuver le bétail et pour la lessive.

Extrait de « La Gruyère » du 10 septembre 2005 (PB)

« Dans de nombreux villages, il existait des règlements pour l'utilisation de la fontaine, explique Aloys Lauper. Il était ainsi interdit de nettoyer les boyaux des animaux quand on faisait boucherie. Et la fontaine était également l'enjeu de rivalités locales. Aller pisser dans la fontaine du voisin était considéré comme un acte de vengeance ! » Plusieurs causes expliquent la disparition progressive des fontaines. « Le mouvement hygiéniste du XIX^e siècle est à l'origine de l'abolition de nombreuses fontaines, commente le spécialiste. L'installation de l'eau courante dans les maisons domestiques, au début du XX^e siècle, accentue encore cette vague de disparitions. Dans le sud de la France ou en Italie du Nord, on trouve aujourd'hui encore de nombreuses fontaines, souvent abritées, car les mesures d'assainissement n'ont pas été aussi fortes. » Seules subsistent alors les fontaines les plus décoratives et celles qui servent à l'abreuvement du bétail. La construction des routes apporte également son lot de transformation dans le monde des fontaines. « Les trois quarts des monuments existants ont été déplacés et leur chèvrie a disparu. »

Les coûts en 1900

La vie, en 1900, était beaucoup plus chère que maintenant. Le pain valait 40 ct. le kg. L'ouvrier devait donc travailler une heure pour se payer un kilo de pain. Le litre de lait coûtait 15 ct. ; avec la paie d'une heure, le salarié parvenait à peine à en acheter 3 litres. La viande la moins chère se vendait à 80 ct. la livre, ce qui représentait deux salaires horaires de l'ouvrier. Les œufs avaient une valeur de 15 ct. à 10 ct. la pièce selon la saison. Le prix des vêtements était également très élevé. Un costume de confection de mauvaise qualité coûtait 40 fr., donc 10 jours de travail pour le salarié. La dépense pour une paire de chaussures s'élevait au moins à 12 fr. Il fallait donc travailler 3 jours pour pouvoir la payer. Les loyers représentaient environ 20 à 25% du salaire. Mais, pour ce prix, on était mal logé et sans confort. Les produits industriels étaient également très chers. Vers 1900, un vélo coûtait 150 fr., ce qu'un salarié ne pouvait pas s'offrir car cela équivalait à un mois et demi de salaire. Certains ouvriers devaient donc faire 5 à 10 km à pied pour aller au travail. (« La Liberté » 6 septembre 1980)

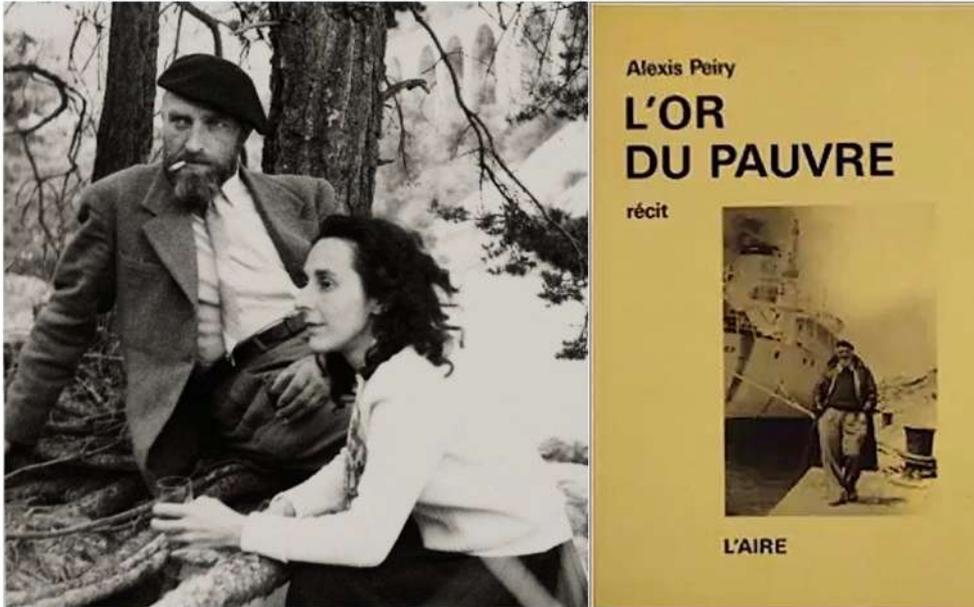
Alexis Peiry, 1905-1968, un écrivain et une personnalité exceptionnels

Bref curriculum

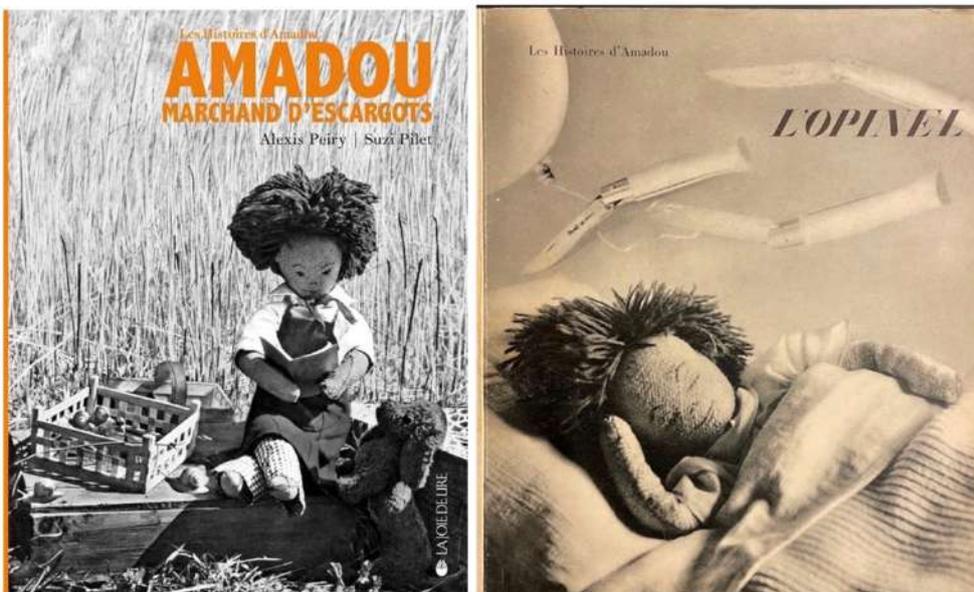
Né en 1905, Alexis Peiry a passé son enfance à Pringy, en Gruyère. « L'Or du pauvre », son célèbre ouvrage paru en 1968 est son unique livre. Il pensait y donner une suite, mais il est décédé l'année même où le livre a paru. Outre « Les aventures d'Amadou » - « L'Opinel », 1951 - « Amadou alpiniste », 1955 - écrits avec la complicité de sa compagne la photographe Suzi Pilet, il se lance dans les dernières années de sa vie dans l'écriture de ses souvenirs, publiés aux Éditions de l'Aire sous le titre « L'Or du pauvre ».

Alexis Peiry est entré dans la Congrégation des Chanoines de St-Maurice en 1925 et il est ordonné prêtre en 1930. Il enseigne la langue et la littérature françaises dans le réputé Collège

que tiennent les Chanoines. Accessoirement il dirige le chœur mixte et la fanfare du Collège. Mais, en 1941, il quitte brusquement l'état religieux. Il enseigne dès lors la littérature à l'École Lémania à Lausanne, jusqu'en 1965. En 1942, naît son fils Jean-Marie dont la maman est Else Froidevaux. Jean-Marie sera professeur au Collège de l'Élysée. J'ai eu un agréable contact avec Raphaël Peiry, domicilié à Lausanne, fils de Jean-Marie et petit-fils d'Alexis.



Alexis Peiry et Suzi Pilet



Alexis commente son itinéraire

« Si j'excepte le séjour d'une année que je fis à Rome, où mes supérieurs de l'Abbaye de Saint-Maurice m'avaient envoyé pour y achever mes études théologiques, c'est à quarante-deux ans que je fis mon premier voyage. Depuis, je n'ai cessé de parcourir les pays que j'aime, cherchant à y découvrir de nouveaux visages, des sagesses nouvelles, de nouveaux cœurs amis. A quinze ans, j'ignorais l'existence des bananes, et c'est au couvent, âgé de plus de vingt

ans, que je dégustai mon premier pamplemousse ! Quand j'étais petit, j'habitais donc la Gruyère, le Pays des herbes grasses, des foins luxuriants, le pays, par conséquent, où le lait, si ce n'est le miel, devait couler à flots, comme sur la terre de Canaan. »

Opinion de Gérard Glasson

Gérard Glasson écrit dans « La Gruyère » du 24 décembre 1968 : « Le 5 février 1968, mourait l'écrivain gruérien Alexis Peiry. Il s'était révélé, dans les Lettres romandes, par ses merveilleuses "Histoires d'Amadou". Je l'avais ici-même qualifié d'enchanteur. Nul mieux que lui n'avait su faire revivre "les verts paradis des amours enfantines". »

Ses œuvres : <https://atom-archives.unil.ch/downloads/ch-000225-8-p65.pdf>

« Dans les papiers qu'il a laissés, on a trouvé ses souvenirs présentés dans « L'Or du Pauvre ». Alexis Peiry y évoque ses jeunes années. Il était alors un petit villageois de Pringy, près de Gruyères. Avec simplicité et dans un style limpide, il ravive ses souvenirs. Cela donne un livre délicieux de près de 300 pages. On le parcourt avec ravissement. On y découvre aussi les joies et les peines des gens de chez nous : les plus humbles. La finesse de l'observation est bouleversante. Dans une préface intuitive, Claude Mettra écrit : (...) la vie, dans son opacité et dans sa lumière, nous est livrée telle qu'elle apparut à un enfant des campagnes suisses avant la guerre de 1914. »

Suzi Pilet

Suzi Pilet (1916 – 2017) - décédée à 101 ans ! - est une photographe hors du commun, amie et proche collaboratrice d'Alexis Peiry. Elle a vécu et travaillé à Lausanne pendant plus de 50 ans. Nombre de ses projets résultent des liens avec d'autres artistes, dont Alexis Peiry pour « *Les Histoires d'Amadou* ». Solitaire, Amadou n'en a pas pour autant une vie ennuyeuse. Il est aussi curieux qu'intrépide. Lorsqu'il décide de s'acheter le petit Opinel dont il rêve tant, il ne s'imagine pas les folles aventures qui l'attendent... Salué par la presse et les écrivains - Maurice Chappaz, par exemple, parle du plus beau livre d'enfants depuis "Les contes de Perrault" - Amadou connaît un large succès en Suisse romande.

Suzi Pilet (1916-2017) la Vaudoise et Alexis Peiry (1905-1968) le Gruérien se sont rencontrés en 1942, par l'intermédiaire de Maurice Chappaz. Lorsque Suzi Pilet se rend à un vernissage au château de Glérolles, c'est pour rencontrer pour la première fois celui dont lui a tant parlé Maurice Chappaz. « Je savais que quelqu'un m'attendait. [...] On s'est reconnus. [...] Et ça a été tout facile », confie-t-elle dans le film de la série « Plans Fixes » qui lui est consacré. Au contact des yeux bleus de l'ancien prêtre, devenu professeur de grec, latin et de littérature française, la photographe tombe sous le charme. « Je rentre dans l'azur, ça me calme » confie-t-elle. Ils se « fréquentent 25 ans », dit-t-elle avec pudeur, jusqu'au décès d'Alexis Peiry.

Localité du Cantal : Salers

Pourquoi ces lignes sur le Cantal et Salers ? Notre petite-fille Alix Masson, étudiante à Paris, effectue un cours séjour dans le Cantal et m'a envoyé des photos de Salers. D'où mon souhait de revenir sur une région que j'ai parcourue jadis avec beaucoup d'intérêt.

Salers - on ne prononce pas le s final -, petite commune de moins de 400 habitants, nous transporte dans le temps, du Moyen Âge à la Renaissance, grâce à ses maisons à tourelles, ses portes, ses remparts, ses ouvrages, ses fontaines...

La cité n'a pas échappé aux invasions pendant la Guerre de Cent ans, ce qui a poussé les habitants à protéger les quartiers habités en construisant des remparts de 1428 à 1438. Quatre foires commerciales, éléments essentiels à la richesse de la ville et de ses habitants, a permis de construire de riches demeures. L'église remaniée au XVI^e siècle, puis au XIX^e, abrite une remarquable « mise au tombeau » polychrome du XV^e siècle, composée de personnages grandeur nature. On y trouve aussi de nombreux autres tableaux, tapisseries et statues anciennes.

L'ensemble du site de Salers est sous la protection des monuments historiques depuis le 11 février 1943. Cette protection vise également la route nationale dans la traversée du site, les rues, chemins, places, voies d'accès, ainsi que les fontaines et lavoirs.

La vache du Cantal

La première qualité de la vache Salers du Cantal est qu'elle peut s'adapter à tout climat, à toute région. C'est aussi bien une vache allaitante que laitière. Elle est facile à élever. Du vêlage jusqu'au sevrage du veau, elle est capable de mettre bas et d'élever son veau toute seule. C'est la race allaitante au monde qui a la plus grande ouverture pelvienne. Étant une race mixte, elle est apte à la fois à produire du lait et de la viande de qualité. Bonne grimpeuse, elle n'est pas sujette au vertige, ce qui lui permet de gravir les pentes des monts du Cantal.

En production laitière, elle peut produire de 2000 à 2400 kg d'un lait riche en matière grasse (vaches allaitantes). Le lait est aussi utilisé à la fabrication de fromages le Cantal, le Bleu d'Auvergne ou le Salers.



L'ensemble du **Cantal** est un paradis pour les amoureux de sports en plein air, été comme hiver... Aurillac, la préfecture du Cantal, Salers et Tournemire classés « Plus beaux Villages de France », ainsi que les huit petites cités de caractère raviront les amateurs d'histoire et de patrimoine culturel.

1. Le Cantal, carte 2. Salers 3. Intérieur de l'église de Salers, photo Alix Masson 4. La Mise au tombeau,église de la Salers 5. Maison de la Salers 6. Race Salers

Jacques Fasel, Robin des Bolzes et sa famille

J'ai connu jadis la famille insolite de Jacques Fasel. Celui-ci était dénommé « Robin des Bolzes » par Jean Steinauer. Le papa de Jacques, Georges Fasel, assurait la sécurité du lac de Neuchâtel durant les tirs militaires à bord d'une vedette rapide de l'armée. Georges, en plus, militait pour le parti chrétien-social et écrivait de courts articles dans « Le Journal d'Estavayer », articles que j'avais à revisiter étant rédacteur du journal. Georges n'avait en effet pas la plume d'un « intello »... Ses fils - y compris Jacques présenté ci-après - étaient des personnages : Jean-Bernard, à Cerniat, ex-administateur du restaurant Les Mossettes, complice de Judith Baumann, première femme « étoilée » de Suisse ; Francis, bachelier devenu maraîcher biologique, à Villarimboud ; Dominique, décédé paysagiste à Genève, après avoir mis au point à Seigneux un système de distribution à domicile de produits biologiques ; Gérald, professeur au CO de Domdidier dont l'annonce mortuaire précisait qu'« il est décédé à l'aube du jeudi 11 janvier 2001, après 55 années d'une vie intense et riche. » Il fut notamment l'un des promoteurs de la bibliothèque de Domdidier.

Entre 1978 et 1979, la Suisse romande est le théâtre de braquages perpétrés par des individus qui se proclamaient révolutionnaires. Le nom de deux d'entre eux est encore présent dans des mémoires : Jacques Fasel et Daniel Bloch. Ils ont fait connaissance en 1977 à Bellechasse.



Jacques Fasel, toujours ni dieu ni maître... La réédition d'un ouvrage paru en 1987, « Droit de révolte », rappelle Jacques Fasel à l'attention du public. Editions d'En Bas, 2019

Jacques : attaques et évasions

Jacques Fasel, né en 1952, est aussi le roi de l'évasion. Arrêté après une première vague d'attaques, il s'évadera tour à tour de la prison de Tavel en juin 1979, puis du pénitencier de Bochuz en juillet 1981. On retrouve finalement sa trace à Paris, d'où il est extradé vers la

Suisse en automne 1982. Après le procès de 1985, il est détenu à Witzwill. Mais à quelques mois seulement de sa mise en liberté provisoire, il s'évade une troisième fois. Il a été libéré en août 1991. La RTS le retrouve en 2004 : se réclamant toujours de valeurs anarchistes, il s'est reconverti dans la gestion d'un bistrot communautaire au bord du Doubs, « la Halte du Châtelot », qu'il va tenir durant 16 ans. En hiver, il complète parfois son revenu par des travaux de couvreur en débarrassant la neige sur les toits de La Chaux-de-Fonds.

<https://www.rts.ch/archives/10562969-la-bande-a-fasel.html>

Extrait de « Générations »

En 2012, il a décidé qu'il fallait partir avant de devenir trop vieux et fourbu pour faire les courses, sac au dos, afin d'approvisionner l'auberge. Car il n'a ni permis, ni voiture. Et depuis, que fait-il ? Jusqu'en 2016, quatre ans d'alpage estival près du Lac-Noir. Ce retraité peu banal dit n'avoir aujourd'hui pas de domicile fixe, mais plusieurs pieds-à-terre. Il écrit des articles pour de petites revues anarchisantes et va souvent dans le canton de Fribourg et dans le Jura bernois pour aider des paysans : coupe de bois, foins et regains. Il a aussi à son actif des causeries données dans des lieux alternatifs, avec un étonnant souci de transmettre, ce qui explique la réédition de « Droit de révolte ».

« Générations », Jean-Bernard Vuillème, 114/2019 ; voir aussi « La Liberté », "Je suis une gentille crevure", Stéphanie Schræter, 24 mars 2019

La dictée et ses variantes

On ne dicte rien qui n'ait été vu, lu, entendu, copié. Les enfants sont rendus attentifs à l'orthographe dans l'enseignement de toutes les branches.

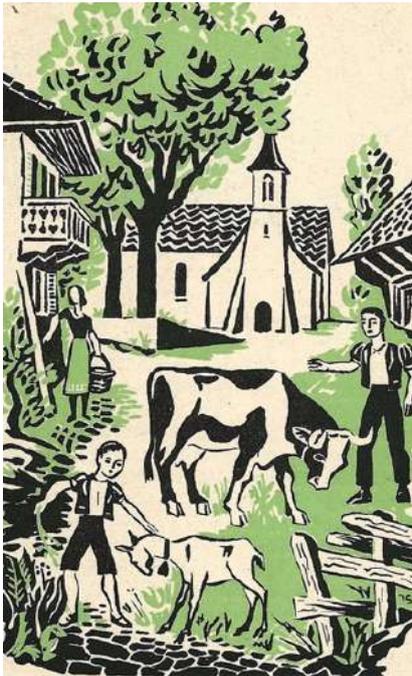
Enseignement de l'orthographe : varier les exercices

- Autodictée : texte beau et court appris par cœur. Les difficultés orthographiques ont été préalablement étudiées et l'originalité du style mise en évidence. Excellent pour les progrès du style, de l'orthographe, de la mémoire...
- Copie d'un texte lacunaire (texte à trous). Un texte à trous consiste en un texte où des mots manquent, les trous, que l'élève doit remplir. La difficulté, préalablement travaillée à l'oral, figure dans les trous.
- Dictée « ouverte » : un enfant est au tableau noir (ou blanc aujourd'hui !). Il écrit face à ses camarades. La dictée est commentée au fur et à mesure. Tous les enfants écrivent.
- Dictée rapide : des mots tirés du carnet de mots - carnet où sont notés quotidiennement des mots nouveaux de vocabulaire et/ou présentant des difficultés orthographiques - sont intégrés à de courtes phrases proposées par les enfants.
- Dictée avec temps d'auto-correction : après la dictée, les enfants peuvent consulter leur dictionnaire ou autres ouvrages de référence. Si, durant la dictée, l'enfant a une hésitation, il peut laisser une lacune qu'il remplira, après la dictée, avec un stylo de couleur.
- Dictée hebdomadaire de contrôle (seul exercice qui comporte une note). Le maître choisit quelques phrases où figurent les difficultés étudiées durant la semaine en

orthographe d'usage et grammaticale.

Adjuvants : panneaux clairs et bien présentés, peu nombreux ; éviter les panneaux du genre « tour de Suisse » où les meilleurs en orthographe sont toujours en tête. Ces panneaux sont humiliants pour les plus faibles. Et, une règle d'or : répéter ! Et aussi apprendre des règles orthographiques par cœur et non pas se contenter de « sensibiliser » !

Le peintre Jules Schmid, 1902-1968



Tout en étant manoeuvre dans sa jeunesse, Jules Schmid suivait déjà le soir des cours de dessin. À l'âge de 20 ans, il est frappé par la poliomyélite. Inscrit au Technicum de Fribourg, il y obtient un diplôme de maître de dessin. Durant le semestre d'été 1931, il suit les cours à l'École des arts appliqués de Munich. De 1943 à 1966, malgré son grave handicap physique, il est professeur de dessin à l'École normale des instituteurs. Il a exécuté plusieurs affiches pour la Foire aux provisions de Fribourg. Il assure l'illustration du livre de lecture du cours moyen des écoles primaires du canton de Fribourg.

Jules Schmid : illustration sur la vie à la campagne

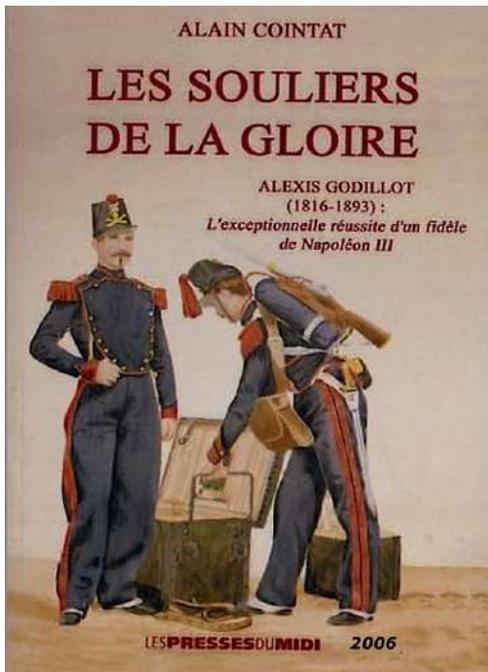
Il participe quatorze fois au salon des peintres à Fribourg. Jules Schmid, dont les qualités artistiques sont reconnues, n'a été apprécié à l'École normale que par les seuls doués en dessin... Je n'en faisais pas partie !

C'était au temps de nos 70 ans de mariage, 10 septembre 1954



Un dimanche après-midi dans ces années 50. Chaque village a son bistrot. Le vendage - ainsi appelait-on la salle à boire - regorge de consommateurs. Et de fumée ! Pas de femmes au bistrot à cette époque. Certaines tablées sont réservées aux jasseurs ou aux joueurs de putz ; des cris fusent : atout, bock, chibre, trois cartes et schteck, deux cents des bourgs, pomme, trèfle atout... On boit volontiers de l'Algérie, plusieurs fois « trois de Mostaganem », ou des demis de blanc, du fendant, du La Côte moins cher que du Lavaux ; le Cheyres et le Vully ont une réputation de piquette. À certaines tables, des « pèdzes » du dimanche après-midi - dont quelques domestiques - se saoulent lentement. Vers cinq heures, quand ils rentrent pour gouverner, certains tiennent toute la route... en hurlant parfois un cantique comme « Je me consacre à vous. »

Alexis Godillot - 1816-1893 - , le Franc-Comtois qui a révolutionné nos chaussures



Le terme de « godillots » vient du nom de celui qui les créa, *Alexis Godillot*, entrepreneur et manufacturier franc-comtois qui a révolutionné l'histoire de la chaussure au XIX^e siècle. En effet, à cette époque, pour les soldats comme pour les civils, rien ne distinguait le pied droit du pied gauche, et tout le monde marchait « les deux pieds dans le même sabot »! Une véritable souffrance pour les pieds...

Heureusement, Alexis Godillot a eu l'idée géniale de différencier le pied gauche du pied droit, avec des pointures différentes et surtout, en inventant une semelle en cuir. À l'époque, elle était en bois, ce qui n'était pas très confortable ! Il fournit à grande échelle des chaussures à l'armée française, les fameux « godillots » !

Mais son nom n'est pas uniquement en rapport avec les chaussures. il a vendu aussi bien des chaussures que des articles de voyage et de fêtes publiques. En possession de plusieurs établissements, il est devenu un entrepreneur richissime. Nommé maire de Saint-Ouen par Napoléon III -1857- 1870 -, il va réaliser d'importants aménagements urbains, transformant cette commune agricole en ville industrielle.

Pour mieux connaître la vie hyperactive d'Alexis Godillot :

<https://karlandmax.com/blogs/infos/alexis-godillot>

Votre santé et le yogourt

On peut découvrir ce texte dans « Construire » du 10 septembre 1954. Rédigé il y a 70 ans, il reste d'actualité !

Remontant à l'antiquité, et étudiant le mode de vie de certains peuples orientaux dont la longévité était proverbiale, d'éminents spécialistes ont constaté que ces peuples étaient exempts de troubles gastro-intestinaux. Cette extraordinaire immunité était attribuée à la consommation journalière d'une sorte de lait caillé, base de leur alimentation. Bien vite l'observation a montré que ce lait caillé, appelé yaourt ou yogourt, jouissait de propriétés particulières. Les personnes qui en faisaient une consommation régulière conservaient jeunesse et santé.

D'une façon générale, on peut manger du yogourt à toute heure et à discrétion. Nous croyons nécessaire cependant d'indiquer les résultats qu'on peut obtenir grâce à sa consommation régulière :

Le matin, au réveil

Demi- heure avant le petit déjeuner, un yogourt bien frais a un effet rafraîchissant et dépuratif immédiat. L'estomac et le gros intestin étant, à ce moment, vides d'aliments, les ferments lactiques attaquent directement tous les germes infectieux qu'ils dissolvent et évacuent. Pour les enfants, aussi bien que pour les grandes personnes souffrant d'un mauvais fonctionnement intestinal, la cure de yogourt au réveil est particulièrement recommandée.

À midi et le soir au moment du repas



Le yogourt est généralement consommé comme entremets. Absorbé ainsi, son action est importante, car, mélangé aux aliments dans l'estomac, il agit comme un désinfectant, empêche les fermentations et facilite la digestion.

L'après-midi à l'heure du goûter

Pour les petits et pour les grands, pour les gens de constitution faible comme pour les athlètes, le yogourt au goûter est en tous points excellent. Légèrement dépuratif, il active les fonctions gastro-intestinales.

Les saisons du yogourt

Il n'y a pas de saison pour le yogourt. On peut, on doit en manger toute l'année. Toutefois, la cure matinale a un effet particulièrement durable. Elle se manifeste en outre par la fraîcheur du teint, conséquence directe d'un parfait état gastro-intestinal.

Le haricot : plein de qualités !

Les anciens Égyptiens, les Grecs et les Romains appréciaient déjà le haricot... bien qu'il eût alors beaucoup de fils. Des botanistes sont parvenus à « créer » des variétés presque sans fils. Pauvres en calories, riches en protéines de valeur, en vitamines C, en calcium, phosphore, magnésium et sodium, dépourvus de matière grasse : n'ont-ils pas toutes les qualités en diététique moderne ? Et comme le haricot se marie volontiers avec la sarriette, le persil, l'ail, le thym, la mélisse citronnée et l'oignon, ce modeste légume a de quoi propulser au septième ciel tout gastronome averti, non ?

Le haricot contribue à maintenir un cœur en bonne santé. Voir par exemple « La Gruyère », 1^{er} septembre 1984

<https://www.willemsefrance.fr/blogs/nos-guides-de-jardinage/guide-complet-pour-planter-et-entretenir-les-haricots-grimpants>



Le Jeûne fédéral... et le « gâteau » aux pruneaux !

Le Jeûne fédéral a eu lieu en 2024 le 15 septembre, troisième dimanche du mois comme le veut la tradition chrétienne depuis plus de 180 ans. Les raisons qui motivaient de telles célébrations étaient fort diverses : guerres ou menaces de conflits, maladies et épidémies, cataclysmes naturels, perspectives d'avenir très sombres, etc. Les exercices pénitentiels étaient souvent accompagnés de processions et de pèlerinages. La tradition du « gâteau » aux pruneaux du Jeûne fédéral est toujours bien ancrée. La coutume veut qu'il soit le seul élément du repas de midi...

Ce fut le 1^{er} août 1832 que la Diète a décrété, sur proposition du canton d'Argovie, que le troisième dimanche de septembre serait un jour officiel de Jeûne dans tout le pays. Cet arrêt a été repris par la Constitution de 1848.



Le jour du Jeûne est inspiré par des traditions du passé. Jadis, les autorités invitaient souvent le peuple à faire pénitence et à prier. C'était à l'occasion d'événements graves : peste, guerre, cataclysme, famine. Ordre était donné aux particuliers de réduire au minimum des repas. Pendant certaines heures, il était même interdit de manger et de boire. Les auberges étaient closes. Ces prescriptions étaient inspirées par des préoccupations spirituelles. Au Moyen Âge, un ecclésiastique nommé Hermas, né au II^e siècle, prodiguait des conseils à chaque chrétien : « Tu ne prendras, ton jour de jeûne, que du pain et de l'eau. Puis tu calculeras le montant de la dépense que tu aurais faite en ce jour pour la nourriture. Et tu l'offriras à une veuve, un indigent ou un orphelin. Ainsi, tu te priveras afin qu'un autre profite de ta privation pour se rassasier et rendre grâce au Seigneur. » *Extrait de « La Gruyère », G.G., 14 septembre 1974*

Résumé de la présentation de Wikipédia : Le « Jeûne fédéral » est une fête annuelle suisse. C'est le nom officiel pour les réformés. Le nom est « Fête fédérale d'action de grâce » pour les catholiques. C'est en 1639, à la suite de la guerre de Trente Ans, qu'un Jeûne annuel est instauré. En 1832, le Jeûne fédéral a été décrété « jour d'action de grâces, de pénitence et de prière pour toute la Confédération suisse » par la Diète fédérale, sur proposition du canton d'Argovie. Le canton de Genève continue d'observer sa propre date de Jeûne, le jeudi qui suit le premier dimanche de septembre ; il est appelé Jeûne genevois. En Suisse romande, seuls les cantons de Vaud, de Neuchâtel et une partie du Jura bernois ont un jour de congé « le lundi du Jeûne ».

Arrêté du Conseil d'État du canton de Fribourg :

https://bdlf.fr.ch/app/fr/texts_of_law/865.51/versions/5612?all_languages=true&diff=split

Crânes garnis ou dénudés

Chevelus

Il y a eu, dans l'Histoire, des périodes où les hommes chevelus jouissaient d'un juste prestige. Je ne m'arrêterai pas à la carrière de Samson. Le malheureux eut la faiblesse de se laisser raser par la dangereuse Dalila. Avec ses poils, il perdit sa force légendaire. Et il trouva une mort peu glorieuse, à la grande joie des Philistins, ses ennemis. Son abondante chevelure joua un mauvais tour à un autre Hébreu, Absalon. Le pauvre gars, accroché par des branches, n'échappa point au terrible Joab qui le perça de trois dards.

Chauves

Paix à ces héros malchanceux ! Mais on doit remarquer que les chauves n'ont pas eu un meilleur destin. Jules César, qui ceignait son front d'une couronne de lauriers pour cacher sa calvitie, fut assassiné. Annibal, qui se faisait peindre des cheveux sur l'occiput, dut s'empoisonner pour éviter d'être livré à ses vainqueurs, les Romains. Le roi saint Louis, qui devait rester la tête couverte pour ne pas prendre froid, trépassa de la peste en Croisade. Il y eut aussi le « Petit Tondu », Napoléon I^{er} qui, après avoir fait trembler l'Europe, rendit l'âme, abandonné de tous, à Sainte-Hélène. Je pourrais allonger la liste.

Opulente chevelure

Ce qui est vrai, c'est qu'une opulente chevelure a longtemps été une parure masculine. À défaut de posséder un système pileux convenable, beaucoup de personnages célèbres portaient perruque. Dans l'ancienne Égypte, celle-ci empruntait les formes massives et pyramidales de l'architecture chère aux Pharaons. Dans la Grèce antique, on affectionnait les boucles artificielles. Elles se fixaient au moyen d'un ruban ou d'une résille. Les Gaulois, dans le genre d'Astérix, n'avaient pas seulement de fortes moustaches, mais des tresses. Ils en ravivaient l'éclat à l'aide d'une poudre rougeâtre. Mais il faut se tourner vers la Cour de France, les deux derniers siècles avant la Révolution, pour mesurer l'importance du postiche.

Barbiers-perruquiers

Louis XIII avait créé un corps de barbiers-perruquiers qui le suivaient dans ses déplacements. Louis XIV interdit qu'à Versailles, ses courtisans apparaissent avec leur propre chevelure. Il avait anobli Binette, son perruquier. Et il arborait sur le chef des montures capillaires qui, avec ses talons hauts, lui faisaient oublier sa petite taille. Sous Louis XV et Louis XVI, les perruques étaient poudrées à frimas. Et elles tombèrent sous la guillotine au moment même où les sans-culottes triomphaient. Ce qui n'était pas beau ! Bref, tout un passé démontre que les cheveux, naturels ou non, n'ont jamais couvert d'opprobre un bipède mâle, au contraire ! *D'après G.G., « La Gruyère » 29 octobre 1966, « Plaidoyer pour les cheveux longs »*



Samson et Dalila,
Rubens - Wikipédia

Guide sommaire

Samson : Vers le XI^e siècle avant l'ère chrétienne, il s'est imposé comme leader des Juifs lorsqu'ils s'installèrent en Canaan. Il était connu pour sa force incroyable, dont le secret fut découvert par Dalila, une Philistine qu'il aimait et qui l'a trahi, le cédant aux Philistins, ennemis jurés des Juifs.

Absalon : Il est le troisième fils de David, roi d'Israël, et réputé pour être le plus bel homme du royaume. Déshonoré pour avoir eu des relations avec la femme de son père.

Joab : Neveu du roi David et chef de son armée, il est resté fidèle au roi même quand Absalon fomenta une insurrection contre David. Il tua Absalon faisant preuve de sa cruauté.

Annibal : Général et homme d'État romain né vers 275 av. J.-C., mort en 203 av. J.-C.

Les sans-culottes : C'est le nom donné par mépris au début de la Révolution française de 1789 aux manifestants populaires qui portent des pantalons à rayures et non des *culottes* appelées hauts-de-chausses, qui allaient de la ceinture aux genoux, symbole vestimentaire de l'aristocratie.

Le « Petit Tendu » : Avant la bataille d'Austerlitz (victoire française en 1805), les soldats de Napoléon auraient crié « Vive l'Empereur, vive "Le petit tendu" ! ». Il s'agissait d'une référence à la coiffure de Napoléon qui avait les cheveux courts.

Être poudré à frimas : Avoir une légère couche de poudre blanche sur la chevelure

La résille : Filet qui enserre les cheveux

Arrêtons-nous à La Joux !

La Joux est un village du district fribourgeois de la Glâne, aussi tranquille qu'accueillant. Avec ses attraits et particularités.

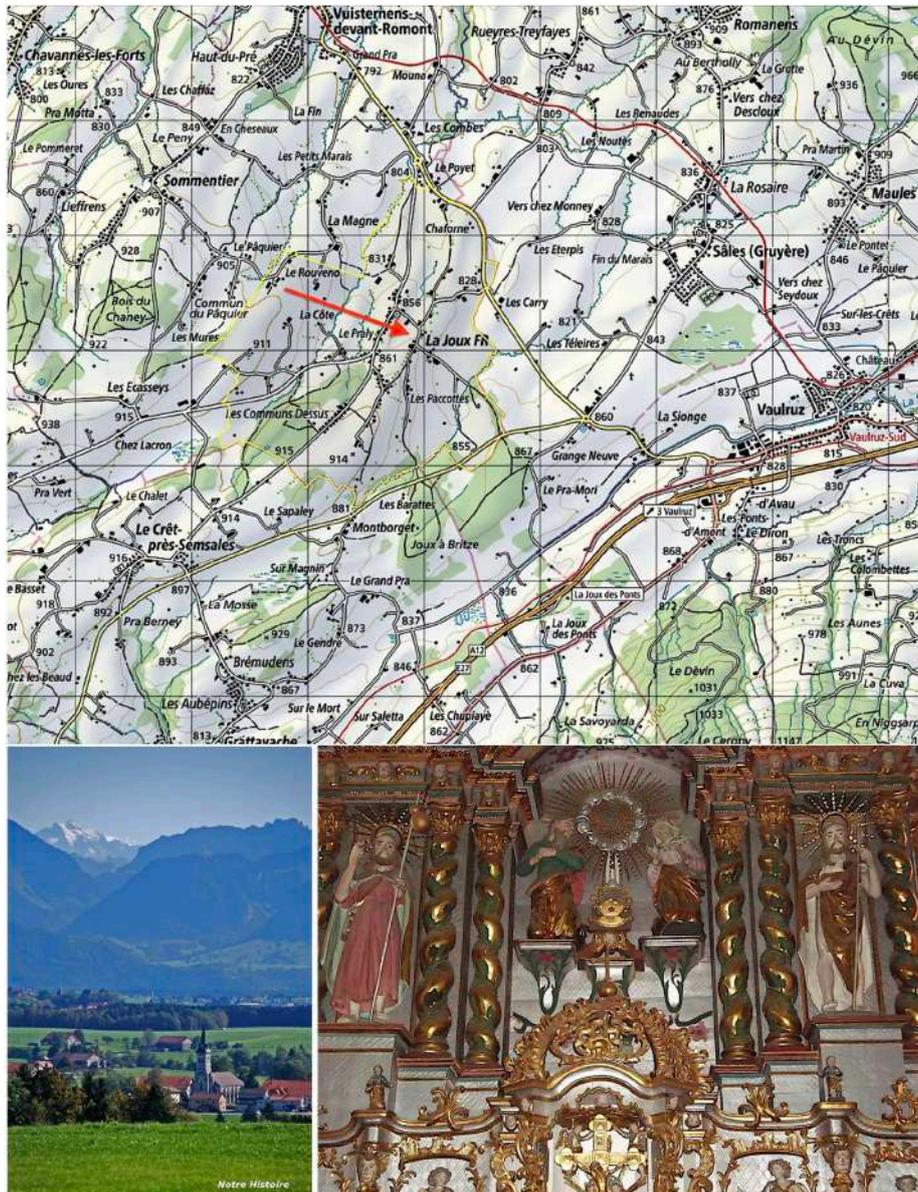
Former une paroisse ; une église exceptionnelle

Lors de la visite faite par Mgr Mermillod dans la paroisse de Vuisternens-devant-Romont, le 15 mai 1884, la séparation de La Joux de la paroisse de Vuisternens a été souhaitée. En plus, a été demandée l'érection de la chapelle du village en église paroissiale. Le 19 février 1886, le Conseil paroissial de Vuisternens a décidé de satisfaire les citoyens de La Joux. Par décret du 9 juillet 1886, le Conseil d'État a érigé la paroisse de La Joux.



La construction de la nouvelle église débute en 1902. Elle fut terminée en 1905 et consacrée en 1913 par l'évêque du diocèse, Mgr André Bovet (natif d'Autigny). De style néo-roman, elle est la seule de son genre dans la partie romande du canton. L'extérieur est en pierre de taille

grise, avec, à l'entrée, un majestueux clocher flanqué de deux tourelles. L'intérieur se compose de trois nefs ainsi que de trois colonnes de chaque côté qui supportent les arcades. Son autel qui date de 1690 pour sa partie supérieure et du XVIII^e siècle pour sa partie inférieure embellit le chœur. Les vitraux témoignent de la grande dévotion au Sacré-Cœur, culte très usité au tournant des XIX^e et XX^e siècles. L'architecte de l'église de La Joux est Henry Berthold von Fischer (1861–1949). Il se distingue comme une figure marquante parmi les architectes qui se sont fait un nom à Berne au tournant du XX^e siècle.



Le village ; en arrière-plan à droite les Gastlosen ; en blanc, la Jungfrau → → → Détails de l'autel

L'autel a une grande valeur archéologique et artistique. Créé pour l'église mère de Vuisternens, en bonne partie par un paroissien de La Joux, cet autel a sa place tout indiquée dans la belle église néo-romane. Sa présentation - trop longue pour être reproduite dans cet article - figure dans « La Liberté » du 28 avril 1976 où un long article est consacré à La Joux. Notons tout de même que le tabernacle avec toute la partie inférieure du retable est de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. C'est l'œuvre finement ciselée du sculpteur Joseph Dellion de La Joux.

Quelques-uns des attraits de La Joux

Si l'on passe à La Joux, on ne manque pas de s'arrêter au restaurant du village. Les menus sont affriolants... Et il existe encore un jeu de quilles à douves, sauf erreur le dernier de Suisse : <https://union-lajoux.ch/carte>

La Joux dispose encore d'une laiterie avec fabrication de gruyère et de vacherin, d'une forge avec maréchal-forgeron ; c'est la ferronnerie d'art Bonzon.

Roland Garros, sportif, aviateur et... premier prix de piano

J'ignorais l'origine du nom très connu de Roland Garros, généralement associé au tennis... Le stade réputé doit son nom à l'aviateur Roland Garros, né à Saint-Denis de la Réunion le 6 octobre 1888. Ce grand sportif - notamment cycliste, footballeur, rugbyman - a acquis la célébrité en sa qualité d'aviateur. Il bat déjà un premier record d'altitude en 1911, avec 3910 mètres. Les courses et les meetings aériens s'enchaînent. On se presse par centaines de milliers en Europe comme en Amérique du Sud pour assister à ses évolutions. Roland Garros se lance un nouveau défi : traverser la Méditerranée, du jamais vu à l'époque. Le 23 septembre 1913, il va relier Saint-Raphaël à Bizerte sur son monoplan Morane-Saulnier. Une épopée de près de huit heures...

Le stade



La construction et le nom du stade Roland Garros sont dus à Emile Lesieur (1885-1985). Athlète et rugbyman du Stade français, il est étudiant à HEC de 1906 à 1908. Lesieur y rencontre Roland Garros - sportif et musicien - au côté duquel il combat en tant que pilote de chasse durant la première guerre mondiale. Devenu président du Stade français, Lesieur est chargé avec Pierre Gillou, président du Racing Club de France, de

construire un nouveau stade afin d'accueillir la finale de la Coupe Davis de 1928. Mais Lesieur pose une condition dictée par le financement. Le nouveau stade portera le nom de son ami Roland Garros, pionnier de l'aviation et héros de guerre, mort pour la France en 1918 à l'âge de 30 ans. (Lire une biographie sur Wikipedia)

Ils sont revenus en Suisse

Le bouquetin

Disparu de notre territoire au début du XIX^e siècle, le bouquetin a été réintroduit progressivement dès 1906. Aujourd'hui, ils sont environ 16 800 à peupler nos Alpes et sont protégés par le droit fédéral. L'une des plus grandes populations de bouquetins des Alpes se trouve au-dessus de Pontresina (Engadine). L'animal héraldique des Grisons semble se sentir particulièrement à l'aise dans les montagnes de ce canton.

Le castor

Après deux siècles d'absence, le castor a fait sa réapparition en Suisse dans les années cinquante. La présence du rongeur est aujourd'hui gérée par le Concept Castor Suisse. On dénombre environ 2000 individus le long du Rhône, de la Broye, du Rhin et de l'Aar. Leur population totale s'élève à environ 3500. Les castors sont surtout connus pour les barrages, les digues et les huttes qu'ils construisent sur les cours d'eau et les rivières.

Le lynx

La réintroduction du lynx a débuté en 1971, sur une décision prise par le Conseil fédéral pour limiter la population des ongulés sauvages. Problème : le prédateur s'attaque occasionnellement au bétail, suscitant l'indignation de la population. Pro Natura a payé des indemnités durant les dix premières années. Le lynx fait l'objet aujourd'hui d'un rigoureux suivi scientifique. Quelque 300 individus ont élu domicile dans les forêts helvétiques. En tant que prédateur, le lynx joue un rôle important. Comme il chasse les petits ongulés tels que les chevreuils ou les chamois, il est en mesure d'influencer leur population, leur comportement et leur répartition spatiale.

Le gypaète barbu

Dernier grand projet du XX^e siècle, la réintroduction du gypaète barbu. Elle a été décidée en 1986, en collaboration notamment avec la France et l'Allemagne. En 2016, on comptait 220 gypaètes barbus. Ce rapace très spécialisé consomme les proies laissées de côté par les prédateurs ou autres charognards. Les gypaètes sont des amateurs d'os.

Les prochaines espèces qui pourraient revenir dans notre pays ? Pro Natura évoque la loutre et le bison d'Europe. Voir notamment « Migros Magazine » octobre 2013



Le bouquetin (en bas à gauche) pourrait être réintroduit en Suisse.

« La Gruyère » du 6 septembre 1899 a publié un articulet sur la loutre de Coumin :

« Eugène Andrey, pisciculteur à Coumin, commune de Chapelle (Broye), vient de capturer une nouvelle loutre dans le ruisseau la Lambaz. Quoique d'un poids bien inférieur à celui de la précédente, cette loutre de 12 livres dévorait évidemment beaucoup de poissons dans le ruisseau dont M. Andrey a la garde. »

Au sujet de la pisciculture de Coumin : La « Feuille d'Avis de Neuchâtel » du 15 décembre 1905 rapporte qu'on a détruit 80 000 alevins et 328 truites à la pisciculture de M. Eugène Andrey, à Coumin, en délayant dans l'eau, un peu au-dessus de l'établissement, une certaine quantité de chlorure. Le « Nouvelliste valaisan » du 1^{er} mai 1953 rappelle que la pisciculture de Coumin a produit 80 000 alevins de truites. Dans les années 50, à l'époque où je connaissais l'existence de la pisciculture de Coumin, le pisciculteur était André Jauquier, de Coumin-Dessus, frère de Charles Jauquier, ténor de renom. Aujourd'hui, la pisciculture a disparu.



Bilinguisme en question... en 1990

Encart tiré de l'article de « La Gruyère » du 8 octobre 2005 consacré à mon livre sur l'histoire de l'École normale.

« En 1990, Jean-Marie Barras a proposé l'introduction d'une année supplémentaire à l'École normale, le temps pour les élèves d'accomplir un séjour linguistique à l'étranger : six mois dans une région germanophone, six mois dans une région anglophone. Une proposition qui

resta lettre morte et qui ne fut pas retenue non plus par la Haute École pédagogique. « Ce n'est pas ma place de critiquer la HEP, indique Jean-Marie Barras, mais on attache une énorme importance au bilinguisme. L'immersion, ce n'est pas enseigner la géographie en allemand ! » Et d'insister sur l'importance d'avoir à l'esprit l'avenir des maîtres : « S'ils veulent se reconverter, ils ont besoin des langues, de l'informatique, de bases commerciales solides. Ça a été mon souci de faire en sorte que les élèves de l'École normale, s'ils veulent faire autre chose, en aient les atouts. » CDL

Note : avant d'introduire l'enseignement de l'une ou l'autre branche dans la langue 2, n'est-il pas indispensable de prendre les dispositions dans la formation des maîtres pour qu'ils soient à l'aise dans la seconde langue ?

La gare de Fribourg en effervescence en 1915

À la suite d'un accord entre l'Allemagne et la France, la population civile exilée des départements français envahis par les armées allemandes est autorisée à rejoindre son pays en passant par la Suisse. Ces passages de convois de blessés et de rapatriés attirent à la gare une foule énorme. Soucieuse d'offrir ses dons aux victimes de la guerre, la foule se rend à la gare plusieurs heures avant le passage des trains. Ces élans de générosité et d'altruisme concernent une large partie de la population fribourgeoise.



Les problèmes commencent le 5 février 1915. De la plus haute autorité suisse émane une interdiction d'accès au quai de la gare. À la suite de cette interdiction qui irrite la population fribourgeoise, une pétition est envoyée au Conseil fédéral. Elle souligne combien est important l'exercice de la charité. Elle explique que les manifestations en faveur des rapatriés

ne contredisent en rien l'esprit patriotique, qui est au contraire sauvegardé. Henry Burrus, propriétaire de la manufacture de tabac et cigarettes F.-J. Burrus de Boncourt, fait parvenir à une dame de Fribourg 25 000 cigarettes, la chargeant de les distribuer dans les trains de rapatriés. On peut lire dans « L'Indépendant » du mardi 9 mars 1915 : Ce matin dès une heure et demie, deux mille personnes de Fribourg attendaient les rapatriés pour les saluer et leur offrir des milliers d'oranges de sandwiches.

Cette pétition a le mérite de ramener le calme et faire taire les polémiques pour un mois. Mais, le lundi 15 mars 1915, survient un autre incident. À deux heures de l'après-midi, la foule fribourgeoise attend comme toujours l'arrivée du train. Mais le convoi ne s'arrête pas. Remarques d'un témoin : « Le train ne s'arrête pas. Sur le quai se forme un petit groupe. Une trentaine de personnes se mettent à crier " À bas Eugène Monney, chef de gare, à bas les Boches !" Très vite, une rumeur circule parmi les manifestants. Elle affirme la complicité du chef de gare, qui aurait envoyé à Berne une pétition demandant la suppression de l'arrêt à Fribourg. Le lendemain, 16 mars, le spectacle se répète, mais d'une façon plus violente. Pas d'arrêt en gare de Fribourg : la foule, furieuse, manifeste. »

Cette fois-ci, Eugène Monney, à nouveau sifflé, n'est plus seul à payer les pots cassés. Un groupe de manifestants se dirige en effet vers le boulevard de Péroles. Arrivé devant la maison du Dr Peter Wagner, musicologue à l'Université, de nationalité allemande, il brise les vitres avec des pierres.

Le mercredi 17 mars, le Conseil d'État réuni en séance extraordinaire adresse un appel à la population afin qu'elle se calme et qu'elle arrête de nuire à la réputation de la ville. Malgré l'interdiction d'accéder à la gare, à treize heures, une foule considérable accourt et elle est repoussée par la gendarmerie. Mis à part quelques sifflets, la tranquillité n'est guère troublée. Le courant de sympathie que la population fribourgeoise manifeste, à plusieurs reprises, pour les blessés et pour les réfugiés de nationalité française, a provoqué l'intervention du Service territorial.

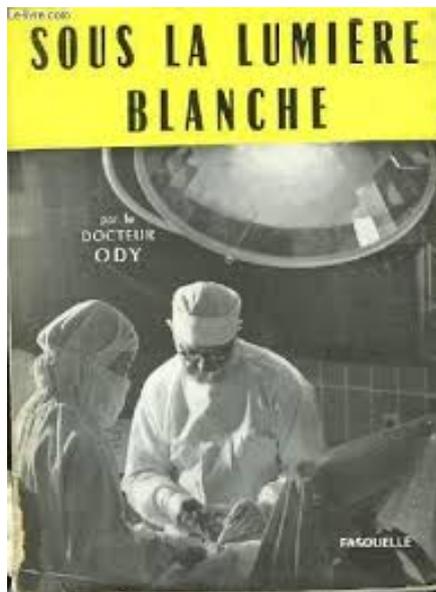
Le 20 mars 1915, le Département politique fédéral décide de rétablir l'arrêt supprimé. (*Voir notamment les « Annales fribourgeoises », vol. 71, 2009*)

Le Dr François Ody - 1896-1957 - et « le crabe »

Né à Genève, le Dr Ody était originaire de Vaulruz. Il a fréquenté le Collège Saint-Michel. Il a obtenu sa maturité à Einsiedeln, son diplôme de médecine à Genève en 1922 et son doctorat en 1924. Il a accompli de nombreux stages à l'étranger, notamment aux États-Unis.

Né à Genève, le Dr Ody était originaire de Vaulruz. Il a fréquenté le Collège Saint-Michel. Il a obtenu sa maturité à Einsiedeln, son diplôme de médecine à Genève en 1922 et son doctorat en 1924. Il a accompli de nombreux stages à l'étranger, notamment aux États-Unis.

Dans « La Gruyère » du 18 septembre 1965, Gérard Glasson consacre un long article au récit écrit par Jacqueline Fabre, fille du célèbre docteur. Cet ouvrage intitulé « Le crabe » est édité par Stock en 1966.



En préambule, une parenthèse !

Je ne résiste pas à l'envie de citer le conflit entre le conseiller d'État Paul Torche et le Dr Ody. En octobre 1949, secousse dans l'opinion publique ! Un conflit ouvert a éclaté entre le docteur François Ody, médecin-chef de l'Hôpital cantonal, et le « ministre » de la Santé Paul Torche. On reprochait à l'éminent chirurgien son caractère entier et l'une ou l'autre intervention hasardeuse.

Les journaux romands se sont emparés de « l'affaire Ody ». Par exemple, on lit dans le « Franc-Montagnard » :

« L'affaire du Dr Ody de Fribourg tourne au tragicomique. Vendredi soir, à minuit, dans un dancing de la rue Saint-Pierre - l'Embassy - de nombreux consommateurs se trouvaient réunis. Étaient présents à une table le Dr François Ody et un ami. À une autre table se tenaient Paul Torche, président du Conseil d'État accompagné du docteur Michel et d'un ami. À un certain moment, le docteur Ody s'en est allé. Mais, en passant devant la table de Paul Torche, il l'a interpellé. Il l'a insulté, accusant tout le gouvernement de mensonges. C'est lorsque le docteur Ody traita Paul Torche lui-même de menteur que le magistrat a réagi violemment. On ne sait qui a fait le premier geste, toujours est-il que les deux antagonistes ont échangé des horions et des gifles jusqu'à ce que les témoins de cet " incident " les séparent. »

Le talent du Dr Ody

L'expérience et la science acquises se mariaient avec une dextérité manuelle d'une qualité exceptionnelle chez le Dr Ody. Elles s'alliaient encore à une force morale peu commune. Ces qualités l'ont conduit dans différents établissements hospitaliers où il a pratiqué des interventions sur toutes sortes de célébrités. Son talent et sa gloire ne l'entraînèrent jamais à pontifier. Il savait sourire de lui-même. Et il conserva, pendant toute son existence, la mentalité du carabin qui n'a pas peur de la vérité toute nue. Un monsieur de cette trempe n'était, bien sûr, pas à la mesure des imbéciles solennels qui trônent quelquefois dans les facultés. Ses démêlés avec le corps médical devinrent proverbiaux. Mais aucune sanction ne l'a assagi. Et, si les critiques de certains confrères le poursuivirent jusque dans la tombe, la reconnaissance de milliers de patients fut sa première récompense.

Fribourg eut la chance de voir son hôpital cantonal confié à ce maître. Pendant onze ans, ce dernier y déploya une activité intense. Il avait tout à créer dans une maison construite pour abriter uniquement des aveugles. Malgré les restrictions de crédits, il lui fit une réputation sans pareille. Il travailla avec les moyens du bord. Et il fut acharné. Il heurta, bien sûr, des susceptibilités, suscita des haines inexpiables par sa hardiesse et sa manière cavalière de ne pas révéler les vieilles barbes. Mais sa fille ne s'étend pas sur les tristes circonstances qui l'ont

contraint au départ. Elle note simplement : « Je ne saurais entrer dans le détail des persécutions qu'il eut à subir de la part de très médiocres individus, médecins et politiciens ligüés ensemble. »

Victime du crabe

Après Fribourg, le Dr Ody avait encore à peine six ans à vivre. Il avait été opéré, en 1946, pour un cancer du rein. Le chirurgien exerça encore son art à Clarens. Il a signé des bouquins d'une indéniable richesse : « Au temps des cannibales », « Introduction à la chirurgie du cerveau et de la moëlle », « Sous la lumière blanche », « Testament d'un chirurgien », « Démission de la chirurgie » achevé à Charmey en 1951. Il avait une œuvre considérable derrière lui, des réussites sensationnelles. L'ultime malade qu'il eut à traiter fut lui-même. Il assista, avec une lucidité impitoyable, à la réactivation de son cancer, à sa généralisation. Pendant neuf longs mois, il suivit pas à pas la marche du crabe dans sa chair, dans ses os. Gérard Glasson écrit : « Léon Savary m'a certifié qu'encore apparemment en bonne santé, il lui a prédit sa mort prochaine et, sur ce, a sablé le champagne en sa compagnie. Ce stoïcisme ne fut pas celui d'un inconscient, mais d'un homme qui aimait profondément la vie. »

Hélas! Il n'y eut point de miracle. Mais le souvenir de François Ody demeure présent, lumineux. Merci à sa fille d'avoir brossé, avec ferveur, mais objectivité, ce portrait d'une personnalité hors-série dont la Gruyère est, justement, fière d'avoir été la petite patrie.

La cruche

Pendant une vingtaine d'années, l'abbé Léon Barbey (1905-1992) a publié régulièrement des « Billets de l'Éducateur » dans « la Liberté ». Il a 61 ans lorsqu'il est nommé professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg, ce qu'il aurait mérité beaucoup plus tôt, disait Mgr Mamie lors des funérailles à la cathédrale St-Nicolas. L'évêque précise que la personne du défunt ne fut pas toujours appréciée à sa juste valeur. « On n'a pas voulu reconnaître toujours ses exceptionnelles qualités sacerdotales, scientifiques et pédagogiques. Il en a profondément souffert. Mais il a su retrouver une sérénité qui demeure un exemple. » Avant sa nomination à l'Université de Fribourg, il a été professeur aux Facultés catholiques de Lyon, puis professeur et directeur de l'École normale de Fribourg.

Et voici un « Billet de l'Éducateur » intitulé « La cruche », « La Liberté » du 20 août 1953

« Encore que cet ustensile soit des plus utiles, au point que, dans les fouilles archéologiques, il serve souvent à dater une civilisation, la cruche fournit au langage imagé une métaphore qui n'a rien de flatteur.

Un psychiatre raconte que le père d'un de ses jeunes clients en usait volontiers. Il avait même jugé bon d'en renforcer l'effet péjoratif. Toute maladresse appelait couramment de sa part l'exclamation : « Oh ! cruche, cruche à deux anses. »

L'un de ses enfants supportait sans dommage cette apostrophe, dont la drôlerie l'amusait. Mais son frère, quand c'était son tour d'être visé, en ressentait une profonde humiliation.

Timide à l'excès, défiant de lui-même, l'expression du blâme paternel emprunté à l'art du potier l'enfonçait davantage dans la conviction décourageante qu'il ne serait jamais qu'un empoté. Avec ou sans anses, la cruche peut jouer dans ce cas un rôle catastrophique pour l'explosion ultérieure d'une névrose.

La moquerie, la satire et surtout le sarcasme sont alors des flèches empoisonnées. Le trait arraché, la cicatrice fermée, le venin demeure. Flèches empoisonnées : armes à prohiber. »

Deux célèbres Émery originaires de Vuissens



Une vue de Vuissens

Jules Émery, 1862-1953

« Le National Suisse », journal neuchâtelois du 9 janvier 1889, présente la nomination de Jules Émery à la Préfecture de la Broye : « Le Conseil d'État a nommé préfet de la Broye M. Jules Émery, à Belfaux. C'est un tèteplet de la jeune école, un vrai fanatique du parti libertard. » Par contre, que d'éloges à son sujet émis par Jules Bovet dans « La Liberté » du 20 août 1953. (Jules Bovet a été préfet de la Broye de 1923 à 1927, conseiller d'État de 1927 à 1951 avant d'être élu juge cantonal). Résumons le panégyrique de Jules Bovet !

D'une famille originaire de Vuissens, Jules Émery est né à Vuisternens-devant-Romont en 1862. Après les classes littéraires du collège Saint-Michel, il s'est inscrit à l'École de droit. Ayant obtenu sa licence et accompli le stage réglementaire, il a subi avec succès les examens de notaire. En 1889, à la mort de Jules Grangier, le Conseil d'État l'a nommé préfet de la Broye. Le jeune magistrat, qui n'avait alors que 27 ans, a exercé ses fonctions avec une habile fermeté et il a su, par sa droiture et son entretient, conquérir l'affection de ses administrés.

A Estavayer, il avait épousé Thérèse Ellgass, petite-fille du professeur Louis Grangier, auteur d'une histoire de la Littérature française, fondateur des « Nouvelles Étrennes fribourgeoises ». En 1901, Jules Émery a quitté la préfecture de la Broye pour ouvrir, à Fribourg, une étude de notaire, en même temps que le Conseil d'État l'appelait au poste de secrétaire de Direction au Département des communes et paroisses. En 1918, lors de l'entrée en vigueur de la nouvelle loi sur les fonctionnaires, il a opté pour le notariat. Son bureau de la rue de l'Ancienne-Préfecture fut très fréquenté. L'expérience acquise faisait de lui l'un des meilleurs connaisseurs de notre droit administratif fribourgeois. Jules Émery avait l'indépendance de caractère et le franc-parler qui sont la marque d'une forte personnalité.

Son fils, Georges Émery 1891-1963

La vie de son fils Georges Émery présente un large éventail d'activités. La première fut celle de pharmacien, à Bienne. C'est à l'École de pharmacie de l'Université de Lausanne qu'il a terminé sa formation professionnelle.

Il a épousé en 1918, Mlle Charrière, bourgeoise d'Estavayer-le-Lac, dont le père avait été professeur au Lycée impérial de Metz. Le couple Émery a accueilli quatre enfants dont deux sont morts en bas âge et une fille, Michelle, qui est décédée à l'âge de quinze ans. Leur fille Simone Émery, pharmacienne, a été leur consolation.

Les passions de Georges Émery

La découverte du monde passionnait Georges Émery. Elle l'a conduit notamment à Hong-Kong, aux Antilles, au Grand-Nord, en Égypte... Il a toujours été soucieux d'entretenir à travers le monde des contacts en étroit rapport avec la religion et les missions. Il a décrit ses découvertes - 4000 diapositives - à diverses reprises lors d'exposés avec projections.

Une autre passion était la philatélie. Il avait présidé la Société philatélique de Bienne à plusieurs reprises. Le disparu avait une fort belle collection de timbres qu'il entretenait avec le plus grand soin.

Excellent violoniste, il a joué dans deux ensembles fribourgeois : l'Orchestre du Collège et l'Orchestre de la Ville.

Patriote, Georges Émery aurait sans doute fait une belle carrière militaire s'il n'avait eu, dans ses jeunes années, un malheureux accident de cheval. Il a néanmoins accompli les mobilisations de 1914-1918 et 1939-45. Parvenu au grade de premier-lieutenant, il avait servi au bataillon 15 et remplacé plus d'une fois le cap Ernest Perrier - le futur moine de La Pierre-qui-Vire - quand la charge de conseiller d'État le retenait à Fribourg.

Georges Émery, un parcours incroyable compte tenu de l'époque et des possibilités qu'elle offrait !

Cors et anniversaires

Les anniversaires de la fin septembre 2024 et du début du mois d'octobre sont passés, et bien fêtés ! 70 ans de mariage, les 95 ans de Colette, mes 92 ans. a bénéficié de la venue inattendue de Solange Berset, Clarisse Cerf et Jean-Marie Vonlanthen, remarquables joueurs de cors des Alpes! Merci encore pour cette solidarité bienvenue et vivement appréciée !



Délégation d'Avry à Vesdun, vernissage Estève

Depuis 1995, ont eu lieu divers contacts avec Vesdun, individuels ou par petits groupes. Comme une importante manifestation se déroulait à Vesdun le dimanche 2 mai 2004, le maire a invité une délégation d'Avry. Il s'agissait du vernissage d'une exposition réservée au peintre internationalement connu Maurice Estève, natif de la bourgade de Culan, voisine de Vesdun, village où l'artiste possédait aussi une maison.



Photo prise lors de cette journée : de gauche à droite, Jean-Claude Genilloud, conseiller communal d'Avry, Serge Lepeltier, ministre, Charles Biemann, ancien Syndic d'Avry, Jean Dumontet, maire de Vesdun (Photo JMB)

Le vernissage a eu lieu en présence de Madame Monique Estève, épouse du peintre qui aurait eu cent ans en 2004. Parmi les nombreuses personnalités marquantes qui avaient tenu à s'associer à la manifestation, on remarquait Serge Lepeltier, maire de Bourges, ministre

français de l'Écologie et du Développement durable dans le gouvernement Raffarin, ainsi que le président du Conseil général du Cher, Alain Rafesthain. Les conseillers communaux d'Avry ont pu échanger avec le ministre français leurs idées respectives sur leur vision du développement durable.

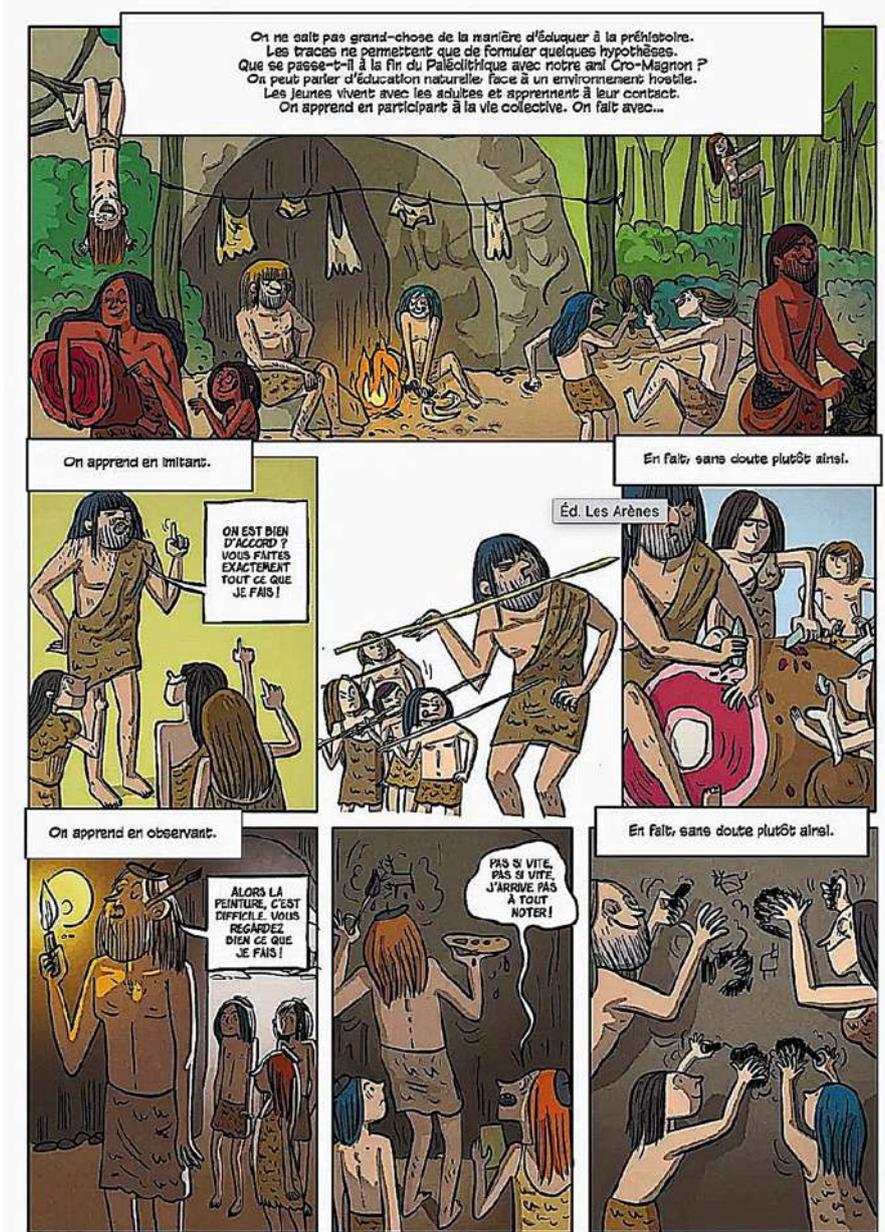


L'église de Berlincourt – près de Bassecourt – a été construite en 1957 par Jeanne Bueche, architecte delémontaine. Une réalisation lumineuse !

Les vitraux sont du célèbre Maurice Estève, né en 1904 à Culan et décédé en 2001 également à Culan. Maurice Estève travaille d'abord comme dessinateur dans une fabrique de tissus à Barcelone. Étudie à Paris, au Louvre, les œuvres des primitifs. Abandonne l'étude de la nature au profit de la non-figuration. Présentations régulières de ses œuvres au public. En 1970, Estève reçoit le Grand Prix national des Arts. En 1986, l'émission d'un timbre-poste reproduit une de ses œuvres. Son musée est inauguré en 1987, en l'Hôtel des Échevins à Bourges. Berlincourt et son église possèdent les seuls vitraux qu'il ait créés !

L'incroyable histoire de l'éducation

« L'incroyable histoire de l'éducation » un livre de 275 pages dont les auteurs sont Jean-Yves Seguy et Eva Rollin, éd. Les Arènes, 2024. Un riche volume BD, étonnant, dont voici une page.



Francisco Franco, dictateur espagnol

Francisco Franco, est né en 1892 à Ferrol (ville portuaire espagnole en Galice) et il est mort en 1975 à Madrid. Militaire et homme d'État, il a instauré durant près de 40 ans, de 1936 à 1975, un régime dictatorial.



La « Guerre civile espagnole » est un conflit qui, du 17 juillet 1936 au 1^{er} avril 1939, a opposé deux camps en Espagne.

- D'une part, celui des **républicains**, orienté à gauche et à l'extrême gauche, composé de loyalistes à l'égard du gouvernement légalement établi de la République, de communistes, de léninistes et de révolutionnaires anarchistes.

- D'autre part les **nationalistes**, orientés à droite et à l'extrême droite, qui luttent contre le gouvernement républicain. Ils sont dirigés par le général Franco, portant le titre de Caudillo. La transition démocratique n'est intervenue qu'à la suite de sa mort le 20 novembre 1975.

L'anticommunisme helvétique

Jusqu'en 1936, l'Espagne ne constituait pas pour la Suisse un enjeu important de la politique étrangère. Lorsque la guerre civile devient un problème international, la Suisse doit fixer ses objectifs. Le principal facteur qui va l'endoctriner, c'est l'anticommunisme, avec la crainte d'une révolution populaire en réaction au coup d'État militaire. Les autorités suisses, comme les milieux conservateurs, sont influencés par ce qui vient de se passer en France au printemps 1936, avec le Front populaire et les mouvements de grèves. Elles sont sur la défensive.

Des volontaires suisses dans les Brigades antifranquistes

D'autre part, la menace fasciste de l'Allemagne et de l'Italie inquiète beaucoup la gauche suisse. Les militants se mobilisent et en débattent. Des volontaires s'engagent alors dans le cadre des Brigades internationales pour participer à la défense de la République espagnole. Sur les 30 à 40 000 membres des Brigades, 800 étaient des Suisses. À leur retour d'Espagne, ces volontaires vont pour la plupart être condamnés et privés de droits civiques. Pour deux

raisons : l'abandon de leur devoir militaire en Suisse et le non-respect de la neutralité. La Suisse est l'un des seuls pays où l'engagement volontaire a été sanctionné. En 2009, à la suite de divers recours, le Parlement suisse a finalement réhabilité les volontaires condamnés pour leur engagement aux côtés des républicains.



Le Caudillo passe en revue les troupes en compagnie d'Adolf Hitler, le 23 octobre 1940 à Hendaye, à la frontière hispano-française. ASL-A

La SBS soutient financièrement le gouvernement nationaliste de Franco

La Suisse a non seulement bloqué l'aide aux républicains, elle a apporté un soutien financier au camp nationaliste. Sa contribution principale d'aide aux franquistes pendant la guerre civile provient de la Société de Banque Suisse. Le régime de Franco n'avait alors pas beaucoup de liquidités. À la fin de 1938, la banque lui a prêté quelque 20 millions de francs, malgré la loi sur la neutralité et l'interdiction d'apporter une aide aux belligérants. La diplomatie suisse en était parfaitement informée... *Source importante : Pascal Fleury /Sébastien Farré « La Liberté » 1^{er} février 2013*

Ste Apolline, près de Villars-sur-Glâne

Le pont de Ste-Apolline, nommé jadis pont de la Glâne, a été faussement attribué à l'époque romaine. Des documents historiques attestent qu'un premier pont en pierre fut construit vers 1508-1509, sans doute à la suite de plusieurs ponts précédents en bois. Le pont actuel en tuf

date du XVI^e ou XVII^e siècle. Il fut jadis très important à cause de sa situation sur l'ancienne route Fribourg-Bulle.

La chapelle, mentionnée pour la première fois en 1147, fut reconstruite en 1566 après un incendie. Sainte Apolline, vierge et martyre, offre son aide en cas de rage de dents. Les nombreuses découvertes de dents cariées près de la chapelle prouvent qu'on avait souvent recours à elle. La chapelle de Sainte-Apolline est située sur le chemin de St-Jacques-de-Compostelle, entre Fribourg et Romont, sur le territoire de la commune d'Hauterive. Elle se trouve au bord du Pont de Sainte-Apolline au-dessus de la Glâne. Le pont et la chapelle font partie de la liste des biens culturels d'importance nationale dans le canton de Fribourg.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Chapelle_de_Sainte-Apolline

À Ste-Apolline, il y eut aussi une scierie, un pilon d'os, un moulin, puis une fabrique de pâtes alimentaires dès 1876. Celle-ci avait été fondée à Fribourg (quartier du funiculaire) par Louis Hartmann. La fabrique de pâtes, après une période à Pérolles, revint à Ste-Apolline en 1918. Elle fut propriété de la famille Buchs. Victor Buchs, conseiller d'État de 1919 à 1936 en fut un temps le sous-directeur. Les pâtes de Ste-Apolline devinrent les pâtes Besson et Cie, marque La Timbale. Un incendie a détruit les combles de La Timbale, à Pérolles, en 1989. L'EMAF - l'École de multimédia et d'art - en occupe aujourd'hui les locaux transformés.



Marcel Hegelbach, curé excentrique , affable, sociable...

De curé vieux-catholique, il est devenu prêtre catholique dynamique

Originaire du Landeron, l'abbé Hegelbach y était né le 27 juin 1910. Élevé dans la confession vieille-catholique, il a exercé son ministère comme curé du Grand-Lancy. Il avait choisi l'Église catholique après une réflexion longuement mûrie.

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_vieille-catholique)

Vicaire de la paroisse de St-Jean, à Fribourg, il a démontré son tempérament dynamique et son esprit entreprenant dans ce milieu populaire de nos bas-quartiers, auquel l'apparentaient son caractère direct et son sens du contact. Ses qualités de bilingue le firent ensuite désigner pour le poste de vicaire de Schmitten où il travailla de 1950 à 1954, après un séjour de deux ans à Gillarens, comme aumônier de l'orphelinat. Aumônier de l'hôpital des Bourgeois de 1954 à 1960, il fut pour les malades un prêtre au zèle toujours disponible, dont la bonté, l'enjouement et l'optimisme savaient reconforter et inspirer confiance.

Un indéniable charisme

Je l'ai connu jadis, lorsqu'il était curé de Villarepos de 1960 à 1967. Après 7 ans d'un ministère très actif dans ce village, il s'était vu confier, de 1967 à 1976, les deux paroisses jumelées de Corbières et d'Hauteville. Il s'était senti d'emblée dans son élément auprès de cette population gruérienne qui aimait sa franchise sans fioritures, sa façon abrupte et cordiale d'aborder les gens et les choses, sa parole à l'emporte-pièce qui ne s'embarrassait pas de précautions oratoires pour prêcher la vérité et que tempéraient son bon cœur et son humour. Son goût artistique lui a permis de mener à bien la restauration très réussie de l'église d'Hauteville.



Pour la septième fois, M. l'abbé Hegelbach, aumônier de l'Hôpital des Bourgeois, de Fribourg, a fait, à pied, le pèlerinage d'Einsiedeln.
(Photo Hans Blättler, Lucerne)
La Liberté, 9 novembre 1957

Marcheur, alpiniste, collectionneur

Marcheur infatigable, il ne craignait pas de faire maintes fois à pied le pèlerinage de Notre-Dame des Ermites. Cet alpiniste intrépide était justement fier de son diplôme de guide. Il avait parcouru tous nos sommets, des Dolomites à la Savoie. Il pratiquait la montagne en amoureux et en poète. De ces explorations, il avait rapporté une collection impressionnante de souvenirs dont il avait meublé sa cure de Corbières devenue un véritable musée alpin. Il a remis au Musée gruérien sa collection d'art populaire comptant environ 350 objets. Durant des décennies, l'abbé Hegelbach a rassemblé des témoignages de l'art populaire contemporain. Si le travail du bois a toujours fasciné le donateur, il s'est aussi passionné pour la céramique, le cuir et tous les matériaux servant à la création populaire. Chaque année, se rendant à pied à Einsiedeln, il retrouvait tout au long de son itinéraire des anciennes connaissances ou entraient en contact avec des créateurs qui lui avaient été

signalés. Au cours de ses randonnées en montagne, il a récolté des bois propres à la sculpture

de cannes rustiques. Aussi, pour chaque objet de sa collection, il pouvait évoquer des rencontres amicales ou des souvenirs de montagnard.

Marcel Hegelbach est décédé à Humilimont le 24 janvier 1977. Il s'y était retiré pour raisons de maladie un an avant de prendre sa retraite.

Cf « La Liberté » du 26 janvier 1977 et publication de Denis Buchs dans « La Gruyère » du 18 décembre 1976

Le Conseil communal d'Avry entre 1974 et 1982 : bons souvenirs

De 1974 à 1982, années où j'étais membre du Conseil communal - dont quatre ans comme syndic après Charly Biemann - un accent tout spécial a marqué diverses manifestations et fêtes. Tout en soignant l'administration, largement influencée par la création d'Avry-Centre en construction en 1973, par l'extension de la commune et le projet d'un plan d'aménagement. Mes activités à l'École normale (direction en 1984) m'ont contraint à quitter le Conseil communal, malgré moi.

Concours des maisons fleuries

Dans ces années 74 à 82, le Conseil communal organisait un *Concours des maisons fleuries d'Avry*. C'est le savant botaniste, directeur de l'Institut de botanique de l'Université de Fribourg, le Père Aloys Schmid, qui présidait le jury. Les diplômes décernés étaient l'œuvre du Père rédemptoriste Joseph Isele. Les gagnants du concours recevaient le diplôme lors d'une assemblée communale. Une dame âgée, première décoratrice de sa maison et de ses alentours, a été désignée en qualité de gagnante du concours. Elle a reçu son diplôme en pleurant. « Pourquoi pleurez-vous, lui ai-je demandé ? » Sa réponse : « Parce que c'est la première fois qu'on parle de moi en public... »

Informations diverses et fête nationale

En 1978, ce fut l'inauguration solennelle d'une nouvelle école dont l'architecture originale confiée à Serge Charrière n'était de loin pas celle d'un parallépipède rectangle...

L'Information communale a pris corps et s'est développée. J'y ai écrit de nombreux articles... activité poursuivie au cours des années suivantes.

La première conseillère nationale du canton de Fribourg, Liselotte Spreng (de 1971 à 1983), médecin, présidente de l'Association cantonale pour le suffrage féminin, a été invitée à adresser le discours du Premier août à la population d'Avry. Mon frère Raphaël, brigadier, auditeur en chef de l'armée, a également prononcé un discours du 1^{er} août. C'est en 1891 que le Conseil fédéral a déclaré le 1^{er} août Fête nationale. Mais il a fallu attendre 1899 pour que la sonnerie des cloches des églises et des temples se généralise chaque Premier Août, un exploit après le Kulturkampf !

Vesdun

Une fête nationale mémorable fut celle où une importante délégation de Vesdun, le 1^{er} août 1981, était présente avec son Conseil municipal et le maire Jean-Marie Dumontet. Le discours de circonstance, dont voici l'introduction, m'a été confié. « A vous tous qui êtes réunis ce soir pour notre fête nationale, je souhaite une bienvenue très cordiale. Je salue tout spécialement nos amis Berrichons, venus de Vesdun accompagnés de leur maire M. Jean Dumontet. Dans quelques jours, Avry rendra à son tour visite à Vesdun à l'occasion de sa grande fête folklorique. Fanfare, flûtistes, groupe de jeunes et accompagnants seront les messagers de toute notre communauté villageoise. Pourquoi ces rencontres ? Elles ne sauraient se limiter à la dimension d'agréables récréations. Elles doivent avant tout contribuer à élargir nos horizons, nous sortir de notre cadre habituel, à favoriser une ouverture d'esprit dont nous avons tous besoin, tentés que nous sommes de trop nous replier sur nous-mêmes et de ne voir que nos propres soucis et nos seuls problèmes. »

A Vesdun, le 11 août 1981, au cours de l'une des réceptions dans cette localité amie du centre de la France, des personnalités d'Avry reçoivent la médaille de la confrérie locale de Saint-Guerlet : de gauche à droite, Roland Berset, conseiller communal puis syndic d'Avry dès 1982, Jean-Marie Dumontet maire de Vesdun et « maître du domaine », Jacqueline Bécua, « maîtresse du domaine » et maman de Franck, artiste peintre et architecte renommé, Jean-Marie Barras, syndic d'Avry, en face de lui Marius Barras, conseiller communal, Roger Kaeser, président du chœur mixte « Le Muguet », d'Avry (Cf. photo)

Le Conseil en 1974 : de gauche à droite, Gabriel Gachoud, boursier, René Rossier, conseiller, Roland Berset, secrétaire, Charly Biemann, syndic, Georges Furrer, vice-syndic, Jean-Marie Barras et Marius Barras, conseillers. La confiance de la population était acquise et les élections suivantes, en 1978, furent tacites.



Père Aloys Schmid et mon frère Raphaël

